

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
—45^e— — 30 JUIN — 9 JUILLET — 2017 —



REVUE DE PRESSE | 2017

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

En 2017, nous avons présenté 161 longs métrages
et 40 courts métrages

au cours de 347 séances
sur 14 écrans

pour 90 072 entrées

Déléguée générale > **Prune Engler**

Direction artistique > **Sylvie Pras**

Administration générale > **Arnaud Dumatin**

Coordination artistique > **Sophie Mirouze**

Chargée de coordination > **Anne-Charlotte Girault**

Presse > **Viviana Andriani, Aurélie Dard**

Conception et réalisation graphique > **Aurélie Lamachère**

Bureaux : 16 rue Saint Sabin 75011 Paris - Tél : 01 48 06 16 66
10 quai Georges Simenon 17000 La Rochelle - Tél/Fax : 05 46 52 28 96

SOMMAIRE

Aujourd'hui en France	30 juin 2017	10
Charente Libre	7 juillet 2017	11-12
La Croix	17 juin 2017	13
Le Figaro	1 ^{er} juin 2017	14
L'Humanité	28 juin 2017	15
Libération	17 juin 2017	16
Libération	1 ^{er} juillet 2017	17-21
Libération	8 juillet 2017	22-23
Le Monde	11 décembre 2016	24
Le Monde	2 juillet 2017	25-26
Le Monde	5 juillet 2017	27-28
Le Monde	12 juillet 2017	29
La Nouvelle République	14 juin 2017	30
Ouest France	4 novembre 2017	31
Le Quotidien du Médecin	22 juin 2017	32
Sud Ouest	7 décembre 2016	33
Sud Ouest	17 décembre 2016	34
Sud Ouest	6 février 2017	35
Sud Ouest	11 avril 2017	36
Sud Ouest	17 avril 2017	37
Sud Ouest	4 mai 2017	38
Sud Ouest	12 mai 2017	39
Sud Ouest	17 mai 2017	40
Sud Ouest	29 mai 2017	41-43
Sud Ouest	1 ^{er} juin 2017	44
Sud Ouest	29 juin 2017	45-46
Sud Ouest	30 juin 2017	47-49
Sud Ouest	1 ^{er} juillet 2017	50-54
Sud Ouest	3 juillet 2017	55-57
Sud Ouest	4 juillet 2017	58-60
Sud Ouest	5 juillet 2017	61-63
Sud Ouest	6 juillet 2017	64-66
Sud Ouest	7 juillet 2017	67-70
Sud Ouest	8 juillet 2017	71-74
Sud Ouest	10 juillet 2017	75
Sud Ouest	25 juillet 2017	76
Sud Ouest	11 août 2017	77
Sud Ouest	26 août 2017	78
Sud Ouest	28 septembre 2017	79
Sud Ouest	30 septembre 2017	80
Sud Ouest	4 décembre 2017	81-83
Sud Ouest	11 décembre 2017	84
Sud Ouest	14 décembre 2017	85

L'Actualité juive	22 juin 2017	88
L'Agriculteur Charentais	25 août 2017	89
Courrier français Charente-Maritime	31 mars 2017	90
Le Courrier du Pays de Retz	31 mars 2017	91
Ecran Total	15 juin 2017	92
Ecran Total	27 septembre 2017	93
Ecran Total	11 octobre 2017	94
Elle	30 juin 2017	95
L'Express Supplément	30 août 2017	96
Le Film Français	23 juin 2017	97
Grazia	30 juin 2017	98
L'Hebdo de Charente-Maritime	24 août 2017	99
Les Inrockuptibles	24 mai 2017	100-101
Les Inrockuptibles	28 juin 2017	102
M Le Magazine du Monde	24 juin 2017	103
Le Phare de Ré	5 avril 2017	104
Le Phare de Ré	13 décembre 2017	105
Sud Ouest Le Mag	24 juin 2017	106
Télérama	10 juin 2017	107

Les Cahiers du cinéma	juin 2017	110
Le Courrier de l'AFCAE	mai 2017	111
Le Courrier de l'AFCAE	juillet 2017	112-113
L'Ecran FFCV	septembre 2017	114-115
Le Français dans le monde	mai 2017	116
Jeune Cinéma	mai 2017	117-118
Jeune Cinéma	septembre 2017	119-124
Le Journal de La Rochelle	mai 2017	125
Living France	juin 2017	126
Notre Temps	juin 2017	127
L'Officiel Hommes	juin 2017	128-131
Première	juillet 2017	132
La Septième Obsession	juin 2017	133-141
V.O	été 2017	142

813	144
Accreds	145-146
Allociné	147
Arte Cinéma	148-149
Le Blog du Cinéma	150-151
Bref	152-153
CCAS	154-155
La Cinetek	156-157
Cineuropa	158-159
Ecran Noir	160-162
Femmes du Maroc	163
Le Film Français	164-167
Les Inrocks	168-169
Mediapart	170-174
Nouvelle Aquitaine	175-176
Le Parisien	177-178
Sens Critique	179
Télérama	180-184
The Artchemist	185-186
Toute la Culture	187-191
Underscores	192
UntitledMag	193

Quotidiens

30 juin 2017

EN RÉGIONS 24 HEURES

Ni prix, ni jury, mais quel programme !

La 45^e édition du Festival international du film de La Rochelle s'ouvre aujourd'hui pour dix jours d'hommages, de rétrospectives et d'avant-premières. Plus de 85 000 cinéphiles sont attendus.

PAR FABIEN PAILLOT



AUCUN PRIX ou palmarès, encore moins de jury : la 45^e édition du Festival international du film de La Rochelle, en Charente-Maritime, débute ce soir et continue de défendre sa vision du cinéma. Ici, nul besoin de robe à paillettes pour accéder à la salle de projection. Et, si les flasheurs crépitent, c'est autant pour les acteurs et les réalisateurs invités que pour le quidam cinéphile. « Le festival n'est pas compétitif. C'est un peu l'anti-Cannes », résume Arnaud Dumatin, l'un des administrateurs de l'événement, organisé jusqu'au 9 juillet. Tout un chacun peut assister à la projection des 200 films et documentaires sélectionnés en payant simplement... sa place de ciné. L'an dernier, près de 86 000 personnes ont ainsi fréquenté l'une des 14 salles du festival. « Nous espérons faire mieux cette année. Au regard de la billetterie, c'est bien parti », assure Arnaud Dumatin.

Au fil des années, ce rendez-vous a su imposer son modèle, jusqu'à devenir la quatrième plus grosse manifestation du genre en France. « Les gens viennent pour le festival, mais aussi pour l'ambiance de la ville

et du vieux port de La Rochelle, où se situent quasiment tous les événements. » Ce soir, Mathieu Amalric ouvrira le festival avec la projection de « Barbara », son dernier long-métrage dédié à l'immense interprète.

UNE CINQUANTAINE DE RÉALISATEURS SUR LE VIEUX PORT

Arnaud Dumatin voit dans ce choix « une exigence et le refus du compromis » caractéristiques du festival rochelais. « Nous évitons de démarrer avec un film trop consensuel, nous avons la volonté d'affirmer notre image », explique-t-il. Le Festival international du film de La Rochelle, c'est aussi une succession d'hommages aux grands noms du cinéma avec la programmation de leur œuvre complète. Cette année, tous les films d'Andrei Tarkovski, Alfred Hitchcock ou encore Michael Cacoyannis seront ainsi projetés. Idem pour Volker Schlöndorff, Katsuya Tomita et Laurent Cantet, tous trois présents à La Rochelle pour présenter leurs derniers longs-métrages. Et ils ne seront pas les seuls : La Rochelle s'apprête à voir débarquer plus d'une cinquantaine de réalisateurs sur le vieux port.

Un focus sera également con-

sacré au cinéma israélien avec 16 films « audacieux » et majoritairement réalisés par des femmes. Les cinéphiles pourront aussi plonger dans l'histoire du septième art avec la projection de douze longs-métrages restaurés et réédités, comme « Notre pain quotidien », de King Vidor (États-Unis, 1934). Même « Schwarzie » (Arnold Schwarzenegger) aura droit à une nuit rochelaise avec la projection de trois films mythiques samedi prochain, de 20 heures à 3 heures du matin. Au total, 400 projections ont été programmées. Cinquante de plus que l'an passé.

7 juillet 2017

L'Emca derrière les portes du pénitencier

Des étudiants de l'école angoumoisine ont coréalisé quatre courts métrages avec des détenus de St Martin de Ré. Ces films étaient projetés au festival international de La Rochelle, mercredi. Une expérience unique.

Agnès Marroncle

Des bruits métalliques.? Des portes qui claquent. Des cris. Jamais de silence. Pour réaliser un documentaire diffusé mercredi au festival international de La Rochelle, quatre étudiants angoumoisins de l'Emca ont plongé derrière les murs de la Centrale de Saint-Martin, sur l'île de Ré. Leur but: faire vivre le quotidien des détenus, en les faisant participer à la réalisation du doc. «*Le documentaire a sa rigueur, l'animation sa fantaisie. Le docu d'animation, c'est un peu le mariage de la carpe et du lapin mais cela fait de très beaux enfants. Cette forme permet de rendre sensibles des choses compliquées*

à filmer», explique le réalisateur Martin Hardouin-Duparc, réalisateur et intervenant aux ateliers «créadoc» de l'Emca.

Plus qu'un film de fin d'études

Justine Taccone, Matthieu Fouquet, Léa Jolivet et Bilel Allem, les quatre étudiants, ont travaillé avec les détenus pour concevoir leurs courts métrages. «*Ce sont des coréalisations et non seulement le choix des étudiants*», insiste Marie Doria, enseignante responsable de cet atelier.

«*Dans une prison, on n'a pas le droit de filmer les personnes*»,

7 juillet 2017



Matthieu Fouquet, Martin Hardouin-Duparc, Justine Taccione et Marie Doria leur enseignante, ont vécu une aventure unique photo A.M

rappelle Matthieu Fouquet. « *Du coup l'animation nous permettait de contourner cette difficulté. Le détenu avec lequel j'ai travaillé a fabriqué lui-même la marionnette qui le représente, qu'on a pu filmer dans le décor réel* ». Ce premier court métrage baptisé « *Moitié de cœur* » ouvrait mercredi dernier la projection des quatre docu-fictions d'une durée

totale de 30 minutes, réunis sous le nom « *6,5 mètres carrés* ». Chacun selon leur technique, ces petits films donnent à voir comme rarement l'intérieur du centre pénitencier, les sons très prégnants de cet univers carcéral, résonances des halls et du métal de portes claquées. « *Il n'y a jamais de vrai silence et ça doit contribuer à l'impression d'enfermement* », ob-

serve Martin Hardouin-Duparc. L'évasion par l'esprit, par le rêve, c'est ce que les détenus ont raconté et mis en image avec les élèves de l'Emca. « *J'avais très envie de participer, pour me confronter à des gens différents et leur apporter un peu d'air de l'extérieur, une respiration* », affirme Justine Taccione qui a choisi avec deux détenus la

“

Ils avaient le double de l'âge des étudiants et ils voulaient les voir réussir, contribuer à ce qu'ils aient une bonne note.

technique de la tâche d'encre. « *C'était un moyen facile de leur permettre de s'exprimer car au début, ils avaient peur, ils disaient "je ne sais pas dessiner, je vais tout gâcher"* ». Peu à peu la confiance s'est instaurée, une sorte de bienveillance aussi de la part des détenus. « *Ils avaient le double de l'âge des étudiants et ils voulaient les voir réussir, contribuer à ce qu'ils aient une bonne note* ».

L'image des étudiants a aussi évolué sur l'univers carcéral. « *Je l'imaginais plus violent* », dit Matthieu. Peut-être qu'il l'est, mais au sein de l'atelier cinéma, les détenus se montraient particulièrement ouverts. Prêts à livrer une parole saisissante sur leur vécu en prison, sans fard ni pathos. « *Pour nous, c'était plus qu'un film de fin d'étude, on a beaucoup appris, humainement comme techniquement* », résume Matthieu.

17 juin 2017

Les Cheveux d'or, 1927, d'Alfred Hitchcock.

Michael Balcon



Hitchcock entre deux tours

Qu'on ne s'y trompe pas ! En dépit de la jeune fille endormie qui orne l'affiche de cette 45^e édition – œuvre, comme chaque année, du peintre Stanislas Bouvier –, le Festival international du film de La Rochelle est le rendez-vous cinéphilique le plus enthousiasmant de ce début d'été. Ni compétition, ni palmarès, ni tapis rouge, mais le plaisir intact de découvrir des films en avant-première, de redécouvrir des chefs-d'œuvre et de rendre hommage à ceux qui donnent leur vie au 7^e art. Le tout dans un esprit familial et festif.

En cette année qui, au Festival de Cannes, fut riche en découvertes venues de l'Est, une rétrospective intégrale, en copies restaurées, sera consacrée à Andreï Tarkovski (1932-1986). Une autre concernera Michael Cacoyannis (1922-2011), réalisateur de *Zorba le Grec* (1964) et une troisième – attention les mouettes ! – à Alfred Hitchcock (1899-1980), avec pas moins de 32 films. Laurent Cantet et Volker Schlöndorff seront au nombre des invités d'honneurs, tandis que le cinéma israélien d'aujourd'hui béné-

ficiera d'une exposition privilégiée. La section *Ici* et ailleurs présentera quelques-unes des belles surprises du dernier Festival de Cannes, à l'exemple de *120 Battements par minute* de Robin Campillo, *Carré 35* d'Éric Caravaca (*lire La Croix du 10-11 juin*), *Faute d'amour* d'Andréï Zviaguintsev, *Makala* d'Emmanuel Gras, *Vers la lumière* de Naomi Kawase et même *The Square*, toute neuve Palme d'or de Ruben Östlund.

Arnaud Schwartz

La Rochelle (Charente-Maritime).

Du 30 juin au 9 juillet. Rens. :

01.48.06.16.66 www.festival-larochelle.org

1^{er} juin 2017

Ces festivals qu'il faut découvrir



EPICURE/PIERRE ZOBEL/LEADER, JEAN-MICHEL SUCOF, DRÔCHES/VIDÉO/ANNEA, 9/10/JAN/FABRICA

Plus de place à Cannes...

Un océan de films à La Rochelle

Le cinéma est un océan, et le Festival international du film de La Rochelle est son port le plus animé. De grands navires venus de tous les continents et de toutes les époques y abordent chaque été avec leurs fabuleuses cargaisons de films. On aime ses grandes rétrospectives intégrales et sa flottille de découvertes. Pour sa 45^e édition, Laurent Cantet présentera son nouveau et excellent film *L'Atelier*, et l'ensemble de ses longs et courts-métrages. On découvrira le cinéma israélien d'aujourd'hui en 16 films, en présence de ses réalisateurs. Une section « Musique et cinéma » amènera Bruno Coulais pour une leçon de musique, et offrira neuf ciné-concerts avec les films muets de Hitchcock. Lequel fait aussi l'objet d'une rétrospective de 35 films : tous ses muets, tous ses films anglais. Superbe aussi, l'intégrale de Tarkovski. Et celles du Colombien Rubén Mendoza, du Japonais Katsuya Tomita, du Grec Michael Cacoyannis. Et puis, une journée avec Jean Gabin, une nuit avec Schwarzenegger. Et des films pour les enfants : les *Moomins* et *Fifi Brindacier* sont les héros de cet été. Et la convivialité des rencontres et des petits déjeuners sur le port. Tout est ouvert, tout est public. On nage dans le bonheur. ■ **MARIE-NOËLLE TRANCHANT**

CINÉMA

La Rochelle



Festival international du film
de La Rochelle (17), du 30 juin au 9 juillet.
www.festival-larochelle.org

28 juin 2017

Flux et reflux du cinéma à La Rochelle

Coup d'envoi de la 45^e édition du rendez-vous rochelais, devenu au fil des années un classique qui n'épuise jamais ses effets.

L'été se précise. Les festivals, en particulier de cinéma, entament ce que l'on pourrait appeler leur tournée estivale. Dans ce tourbillon d'îlots cinématographiques, La Rochelle est une singularité ou, pour le dire dans un vocabulaire portuaire, un havre. Il conforte autant qu'il étourdit.

Tout commence toujours par une première image. Au cinéma, c'est une affiche. Ici, elle représente un demi-sommeil, une lévitation et une angoisse comme les songes sombres de l'enfance. Elle est un silence et une promesse. On y est suspendu, en espérance de lumière comme de jours meilleurs. La programmation ne dément rien de cette déclaration inaugurale, au contraire, elle en est un miroir comme le titre du film auquel l'image fait référence. On comprend que le festival a décidé de ne rien éviter, ni le chaos, ni même un certain désespoir engendré par une époque déboussolée.

Ces choix de films, en apparence tendus par une certaine mélancolie, portent un besoin impérieux de mettre en transparence les consciences, celle du réel où le quotidien souvent oppresse, et celle d'une utopie projetée, où se fixe la transformation des rapports comme autant de nouveaux paradigmes que d'espaces perdus. On est là, entre ces deux eaux, prêt à voir et revoir, à découvrir et à se souvenir. Quelque chose du geste cinématographique, des heures à s'identifier à l'Autre figuré, se superpose à la réalité et estompe peu à peu l'incertitude. « *Le passé ne meurt pas* », indique un film d'Alfred Hitchcock - le festival lui consacre aussi une rétrospective -, et c'est heureux lorsqu'il s'agit de regarder les films de Michael Cacoyannis, le cinéaste de

Stella ou de Zorba le Grec, ou d'Andrei Tarkovski. Il y a quelques années, le journal du cinéaste soviétique a été publié et on pouvait y lire ces lignes : « *Ce n'est plus le moment de se plaindre et de s'indigner dans les couloirs. Ce temps est révolu. Se plaindre est devenu inutile et indigne. Comment se comporter à l'avenir, voilà à quoi il faut réfléchir.* » Tarkovski n'est un cinéaste ni de l'illusion, ni du masque, il est une pensée avant même d'être un œil, ce paradoxe confine à l'exceptionnel tant ses sept films délient le regard en l'aveuglant.

À La Rochelle, le festival oscille avec délectation entre passé et présent, il réunit plus qu'il ne décerne et, dans une section nommée Ici et Ailleurs - l'autre nom des villes du bout du monde -, le public découvrira des films inédits en salles, 120 Battements par minute, grand prix du dernier Festival de Cannes ; *Barbara*, de Mathieu Amalric, ou la dernière condamnation de Michael Haneke, *Happy End*, mais ailleurs est aussi une occasion de voir *l'Usine de rien* du Portugais Pedro Pinho ou la splendeur glacée de *Faute d'amour*, d'Andrei Zviaguintsev. Depuis plus de quarante ans, le festival de La Rochelle, loin des extases et des hordes de Cannes, installe un voyage nécessaire, donc immanquable. Aujourd'hui, dans cette fissure des temps où le fond de l'air est lourd et les êtres envahis de fatigue, le cinéma régénère et tente toujours d'abolir la lassitude. *

GENICA BACZYNSKI

Festival international du film de La Rochelle, du 30 juin au 9 juillet. Rens. : info@festival-larochelle.org

LE 8 JUILLET,
CE SERA « UNE NUIT
AVEC SCHWARZI !
ARNOLD DANS TOUS
SES ÉTATS ».
L'OCCASION DE REVOIR
TOTAL RECALL, LAST
ACTION HERO ET
TERMINATOR 2.

17 juin 2017



LA ROCHELLE

Festival international du film de la Rochelle
Du 30 juin au 9 juillet
05 46 52 28 96
festival-larochelle.org
Pas moins de trois rétrospectives seront présentées. Dédiées à Andreï Tarkovski, Alfred Hitchcock et Michael Cacoyannis. Des hommages seront rendus aux réalisateurs Laurent Cantet, Rubén Mendoza, Volker Schlöndorff, Katsuya Tomita et Andrei Ujica. A noter, une session découverte du cinéma israélien d'aujourd'hui.



NOUVELLE-AQUITAINE

1^{er} juillet 2017

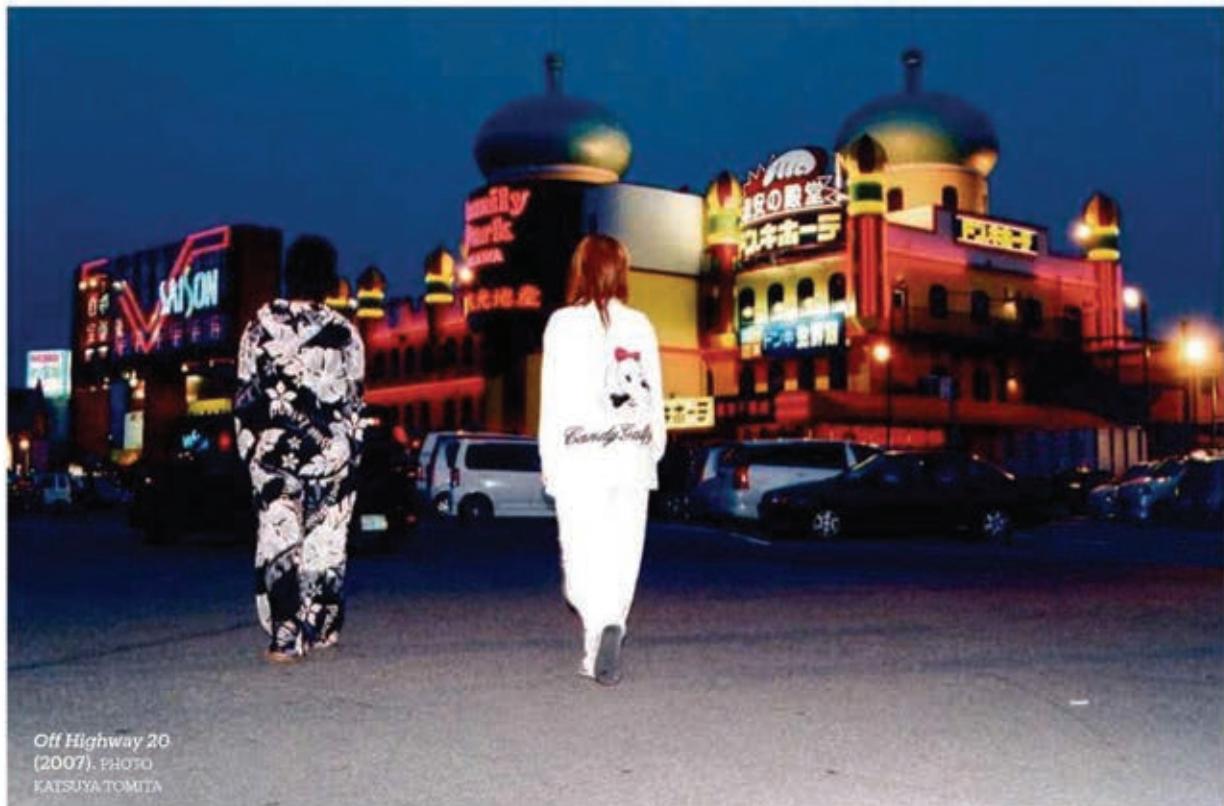
Page 32 : Série / «Glow», catch culottes
Page 34 : Ciné / Sur la route de «Miracle Mile»
Page 36 : Regarder voir / Macron prend la pose

IMAGES /



KATSUYA TOMITA
Cinéma
hors circuit

Hiroyuki (joué par Hitoshi Ito) dans *Off Highway 20*. PHOTO KATSUYA TOMITA



Off Highway 20
(2007). PHOTO
KATSUYA TOMITA

CINÉMA

D'«Above the Clouds» à «Bangkok Nites», l'ancien chauffeur routier devenu cinéaste, à l'honneur du festival de La Rochelle qui s'ouvre ce samedi, met à l'écran un Japon que l'on ne voit jamais au cinéma.

La marge de l'empereur Tomita

Par

LUC CHESSEL

On serait tous allés à La Rochelle voir les films de Katsuya Tomita, le cinéaste japonais (quatre films à ce jour). On aurait pu s'arrêter sur le chemin, à l'aller ou au retour, quelque part dans le pays, manger quelque chose au bord de la route, et regarder autour de nous – ou simplement regarder les choses défiler par la fenêtre. On croit souvent que la France et le Japon sont deux endroits différents. Dans le même ordre d'idées, on croit toujours que les cinéastes filment leur pays, que par exemple, un film japonais parle du Japon – ou de «la société japonaise». Même à Tomita, on lui a fait le coup de la société japonaise. Il faut avouer qu'il avait tendu quelques pièges, en matière de thèmes: la délinquance et la religion dans *Above the Clouds* (2003), la drogue et le jeu dans *Off Highway 20* (2007), le racisme et l'exploitation dans *Saudade* (2011), la prostitution et le colonialisme dans *Bangkok Nites* (2016) – ce coup-ci, c'était la société thaïlandaise. Mais il n'y a pas de société japonaise ou thaïlandaise, pas plus que de société française. Qu'est-ce qu'il y a, à la place? Tu vas nous le dire, Tomita, puisqu'on est venu? Le cinéma se pose des questions vastes, trop vastes pour lui, et partant de là, il taille dedans à coups de lame, pour réduire un peu le champ. C'est sa violence. La violence, c'est toujours le meilleur thème, qui résume tous les autres et les congédie. Ce qu'il y a? La bagarre, la lutte. Contre quoi? Contre ce qu'il y a. Et ainsi de suite: le monde est un serpent qui se mord la queue.

Bribes

Il y a déjà un mythe Tomita. Il a fait ses trois premiers films hors des cir-

cuits de production professionnels, en tournant et montant le week-end et les jours chômés, avec une bande d'amis qui eux aussi travaillaient en semaine. Et tous les portraits de l'auteur précisent ce fait, à la sortie de *Saudade*, film qui révélait son existence hors de la sphère du cinéma autoproduit à Tokyo: Katsuya Tomita était alors chauffeur routier, transporteur pour des chantiers dans le bâtiment. Il n'y a pas beaucoup de cinéastes-camionneurs. En France, il y a eu peut-être Marguerite Duras, qui a tourné *le Camion*, à propos duquel elle écrivait ce genre de mots d'ordre: «*On croit plus rien. On croit. Joie: on croit: plus rien. On croit plus rien. Plus la peine de faire votre cinéma. Plus la peine. Il faut faire le cinéma de la connaissance de ça: plus la peine.*» Cela va très bien à Tomita. Les camionneurs seraient-ils mondialement des nihilistes? Des mécréants? En tout cas, *Saudade* est beau comme un film-camion: pour le chargement (mettre toutes les choses dans un film) et pour le transport (emporter tout ça dans la vitesse). Il raconte plusieurs histoires, dans la petite ville de Kofu: la vie mélancolique d'un ouvrier du bâtiment, celle de sa copine esthéticienne qui devient politicienne, celle par bribes de la communauté des métis brésiliens au Japon, revenus au pays inhospitalier après deux ou trois générations d'émigration, et celle d'un jeune rappeur passant de la mécréance poétique à la croyance nationaliste la plus haineuse. Dans les films de Tomita, la question du mauvais devenir en passe par la croyance. Il nous dit qu'il ne faut pas croire, c'est sa mystique à lui. Rencontrer la foi, c'est mourir (l'apprenti moine en milieu yakuza de *Above the Clouds*). Croire en ce monde, c'est boire à ses sources polluées, l'argent et le profit (les petits voyous capitalistes de *Off Highway 20*, les riches clients japonais et

maquereaux thaïlandais des bordels de *Bangkok Nites*). Et croire en son pays, c'est tuer (le crime raciste de *Saudade*). Croire plus rien, c'est déjà échapper au destin, mais ça ne suffit pas au bonheur.

Restent trois Possibles, qui seraient autant d'alternatives à l'espérance. P1: le pachinko dans *Off Highway 20*, ce jeu sur machine à sous, qui remet tout au hasard et attribue l'argent non à la malédiction du travail, mais aux aléas de la chance. P2: le Paradis, un exil rêvé en Thaïlande exprimé dans chaque film jusqu'à *Bangkok Nites*, qui en montre le vrai et sale visage. P3: la Passion bien sûr. Dans le même film par exemple, l'amour qui unit la prostituée Luck et l'ex-client Ozawa (joué par Katsuya Tomita, par honnêteté, dit-il) est condamné par les circonstances même de leur rencontre à se reprendre le réel au tournant. Les possibles n'en étaient pas, mais c'est la trajectoire qui compte.

Trajectoire

En quoi ces films sont si bons, on n'en a rien dit pour l'instant. Ils racontent des histoires condamnées, prises dans des trajectoires libres. Des morceaux de récits mis en rapport avec le reste du monde: monde qu'une mondialisation permanente agite, où il n'y a pas d'ici ni d'ailleurs, et qui continue de défiler, envahit la narration quand le film quitte son bout d'histoire pour regarder ailleurs, pour retourner partout. Un lien secret, maléfique, unit les fragments de vie à ce monde qui devrait les contenir, mais ne fait que les abandonner en route, une fois roués de coups. C'est ce lien que les films de Tomita décrivent, cette violence, qu'il ne transforme en beauté que pour nous aider à ne plus croire en ses mensonges. ◀

**FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE**
Hommage
à KATSUYA TOMITA
Du 1^{er} au 7 juillet.

1^{er} juillet 2017



Bangkok
Nites (2016).
PHOTO KATSUYA
TOMITA

«En payant, on pouvait emmener la fille : j'étais à la fois choqué et ravi»

Rencontre avec le cinéaste Katsuya Tomita à Bangkok, ville où il habite et a tourné son dernier film.

C'est une de ces ruelles chaotiques du vieux Bangkok qui révèlent l'âme profonde de la capitale thaïlandaise. Un enchevêtrement d'échoppes ambulantes, de temples, de maisons des esprits, de petits salons de coiffure et d'épiceries bric-à-brac ombragé par de grands arbres. Le cinéaste japonais Katsuya Tomita nous attend au pied de son appartement. Short et tongs, un sourire en coin qui semble ne jamais s'évanouir, des yeux rieurs, il nous salue à la thaïlandaise, avant de lancer : «Allons au resto *Isan* [du nom de la région nord-est de la Thaïlande, ndlr], juste à côté. C'est calme, ce sera plus facile pour

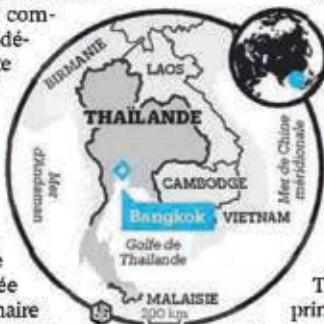
discuter.» Tomita est parfaitement à l'aise dans cet environnement, héiant les vendeurs de street-food pour qu'ils apportent bière et salade de papaye ultra-épicée, piochant à la main les nouilles chinoises et répondant aux questions en mêlant japonais, thai et quelques mots d'anglais. Sa fascination pour la Thaïlande a débuté en 2007 alors qu'il faisait des allers-retours entre le Japon et le Cambodge pour jouer dans un film tourné par son ami réalisateur Taranosuke Alizawa sur l'économie clandestine au Cambodge.

Ambiguité. «A chaque voyage, je devais passer une nuit à Bangkok. Je suis allé me promener dans le quartier de Patpong, et là, j'ai reçu un choc en voyant toutes ces filles très belles, presque nues, danser dans les go-go bars. Ce qui m'a paru incroyable, c'est qu'en payant un peu d'argent, on pouvait emmener la fille. J'étais à la fois choqué et ravi», dit-il.

Bien sûr, Tomita connaît par où-dire la vie nocturne sulfureuse de la capitale thaïlandaise, mais voir de ses propres yeux cette économie souterraine dans toute son ambiguïté et sa complexité l'a profondément troublé. Cette première expérience, alors qu'il avait 35 ans, est la source d'inspiration de son dernier film, *Bangkok Nites*, l'histoire d'une jeune prostituée thaïlandaise originaire de Nongkhai, une ville du Nord-Est thaïlandais au bord du Mékong, juste en face du Laos, et d'un Japonais, ex-client qui s'immisce dans sa vie et devient son compagnon. Une partie du tournage s'est déroulée à Soi Thaniya, le principal quartier chaud japonais de Bangkok, où s'alignent des dizaines

de bars à hôtesses et karaokés, un milieu «beaucoup plus fermé», selon Tomita, que ne l'est Patpong, principalement destiné aux *Farangs*, les «Occidentaux».

Turner à Soi Thaniya n'a pas été une mince affaire, tant la méfiance nourrie vis-à-vis des médias par les Japonais et les Thaïlandais propriétaires des bars est grande. Tomita a contacté le principal tenant de la rue, puis la police, mais aucun n'a semblé pouvoir donner une autorisation globale de tournage global. «Nous avons alors pris contact avec les propriétaires de bars. Au bout d'un moment, nous avons senti que l'atmosphère était OK, que nous étions acceptés par cette grande communauté. Tout



1^{er} juillet 2017

ROCHELLE FEST

Outre le coup de projo sur Tomita, le festival rochelais présente un riche programme d'avant-premières, cycles («le Cinéma israélien aujourd'hui»), de marathons (une nuit Schwarzy), de rétros (Hitchcock, Tarkovski) et d'hommages à de grands cinéastes trop discrets, tel le Roumain Andrei Ujica. Rens www.festival-larochelle.org

s'est fait à l'asiatique, par des rencontres face-à-face et sur la base d'une confiance mutuelle», raconte-t-il. Au-delà de la vie nocturne, Tomita s'intéresse à la communauté japonaise en Thaïlande, ou plutôt aux communautés – une population qui dépasse la centaine de milliers. «Il y a beaucoup de couches. Par exemple, les Japonais envoyés par les grosses sociétés méprisent la Thaïlande, ils ne veulent pas vivre ici. Parfois, ils traitent très mal les Thaïlandais», dit Tomita. Il reconnaît aussi que les Japonais qui fréquentent les milieux de la nuit entretiennent le plus souvent des relations très superficielles avec les Thaïlandaises, n'essayant pas de comprendre le mode de fonctionnement du pays. «Le critère, c'est la langue. Des Japonais sont parfois ici depuis quinze ans et ne parlent pas du tout le thaï. C'est un signe», considère-t-il.

«Strings». Lui-même dit vouloir explorer plus avant le pays, mieux comprendre. C'est pour cela qu'il conserve un appartement à Bangkok et fait la navette entre la Thaïlande et le Japon. La façon de vivre des «filles de la nuit» l'intrigue. «Quand elles dansent dans les go-go bars, elles portent des strings, elles sont presque dénudées. Mais lorsque je leur ai demandé de prendre des maillots de bain pour que je les filme, elles sont venues avec des tenues très conservatrices, presque des pantalons», raconte Tomita, déduisant qu'elles opèrent une stricte séparation entre leur travail et leur vie. Le Japonais pense aussi que la règle, souvent pronée, selon laquelle l'équipe de tournage, réalisateur compris, doit garder une certaine distance avec le sujet n'est pas bonne. Pour lui, au contraire, le réalisateur et son équipe doivent se mêler à la vie locale, s'en imprégner. Seule manière, à ses yeux, de pouvoir ensuite restituer à l'écran une vision pertinente d'une société aux codes complexes.

ARNAUD DUBUS
Correspondant à Bangkok

8 juillet 2017



Le Miroir (1975) d'Andrei Tarkovski. PHOTO DR

Ciné/Tarkovski, mystique mythique

La ressortie en salles de cinq films ainsi qu'une rétrospective à la Cinémathèque sont l'occasion de se replonger dans l'œuvre inoubliable et sensuelle du cinéaste russe.

C'est peut-être le secret le mieux gardé de l'histoire du cinéma. La rencontre improbable de deux œuvres iconiques, qu'on eût dit à des années lumières l'une de l'autre, et qui pourtant dialoguent, comme appariées dans l'entrelacs d'une chevelure blonde où l'œil fasciné s'abîme : et si *le Miroir* (1975) d'Andrei Tarkovski était une réponse au *Vertigo* (1958) d'Alfred Hitchcock, son reflet intime et personnel ? Les deux cinéastes sont justement à l'honneur du Festival international du film de La Rochelle qui s'achève ce week-end. Et surtout l'œuvre inoubliable, tellurique et sensuelle du russe visionnaire fait tout l'été l'objet d'une riche actualité

– rétrospective à la Cinémathèque, reprises en salle, DVD, etc. La magie de Hollywood et l'âme slave seraient ainsi réunies en un plan se répétant en écho d'un film à l'autre : celui d'une femme de dos, saisie dans la torpeur flottante de son propre regard, infusé dans ce qu'elle contemple sans voir – pour Madeleine dans *Vertigo*, un tableau représentant son aïeule Carlotta, et pour Maroussia, la mère du narrateur dans *le Miroir*, un paysage giflé par le vent dont elle fixe l'horizon espérant en vain le retour de son époux disparu. Toutes deux sont absorbées dans une mélancolie confinant à l'hypnose. Leur chignon, formant ici une coque en spirale, là un escargot de tresses, inspire à la caméra aimantée le même mouvement légèrement tournoyant qui en magnifiera le vertige.

Les deux films tissent ainsi l'histoire d'une hantise contagieuse : à trop vouloir percer le mystère d'une belle envoûtée, les sortilèges de l'amour et le secret des origines, un homme s'égare dans les replis de son rêve. Il en arpente les contours

indistincts, et s'enlise dans le limon de sa mémoire diffractée. Réinventée, façonnée par le désir, transformée par une folle obsession ou emballée par le souvenir, la femme aimée (l'amante ou la mère) renait sous les traits d'une autre à laquelle elle finit par se confondre.

Rafales. L'enquête de Scottie, le détective amoureux de Madeleine, prenait la forme d'une déambulation épousant les méandres d'un territoire, San Francisco, tant spatial que mental. Celle d'Alexis – l'alter ego de Tarkovski dans *le Miroir*, dont on n'apercevra le corps alité, malade, qu'à la fin de ce film très autobiographique – est temporelle et sensitive, métaphysique et charnelle. Elle accompagne le flux d'une mémoire qui remonte par bribes disruptives, traverse tous les âges de sa vie, passant par le canal de la réverie, du souvenir, de l'histoire, de l'émotion esthétique, de l'art, de la sensation, le contact physique avec les éléments, pour s'engouffrer dans les eaux tourbillonnantes du temps.

Une expérience, quasi proustienne, s'arrime à la trame du film, où le

sensible s'éveille en un monde frissonnant – l'eau omniprésente, le clapotis d'une pluie cognant contre les planches de la datcha familiale, la buée déposée sur la glace d'une salle de bain, la chevelure ruisselante de la mère évoluant avec la grâce inquiétante d'une femme-araignée, le crépitement d'un feu consumant une grange et embrasant l'horizon, la flamme d'une bougie rougissant la paume diaphane d'une jeune fille aux lèvres pleines et gercées, la glaise où les pieds d'Aliocha adolescent, s'enfoncent, l'air soulevant les rideaux, les rafales de vent dans la campagne, la trace de condensation qu'une invisible tasse de thé laisse sur une table en bois...

Microscopiques ou non, ces petits riens convoquent une mémoire affective, vivace, qui parfois échappe à la conscience, tel un feuilletage temporel où l'avant et l'après coexistent, dans une sorte de pur présent affranchi de la durée, et qui semble se jouer de la linéarité chronologique. C'est le chant vibrant de la terre qui palpite et communique avec l'esprit, la part la plus intime du

sujet, dans un enchainement fluide d'associations d'idées et de motifs, glissant en lents panoramiques coulés, d'inserts d'archives, de peintures reflétant le visage des femmes comme autant de miroirs.

Entité. Quatrième long métrage au sein d'une filmographie qui n'en compte que sept – la censure soviétique ayant souvent entravé le travail de Tarkovski, *le Miroir* avec ses séquences oniriques (la mère en lévitation au-dessus d'un lit) creuse un sillon aux confins de l'intime, du rêve et du fantastique, initié dès son premier film, *l'Enfance d'Ivan* (1962), l'histoire d'un petit orphelin que la guerre a transformé en monstre et dont seules les visions hallucinées forment un contrepoint lumineux dans un marécage de boue et de tristesse. *Solaris* (1972) et *Stalker* (1979), faux récits de science-fiction s'engouffrent aussi dans cette voie métaphysique, soulignant la contiguïté de la nature et du sujet, de la matière et du désir. Dans *Solaris*, la mer, entité pensante, matérialise les fantômes du passé (le clone d'une femme aimée), dont les hommes ont gardé la trace tapie dans un coin de leur inconscient. Et

dans l'univers concentrationnaire et post-apocalyptique de *Stalker*, un idiot dostoïevskien tente de préserver la foi en menant une humanité désenchantée dans la «Zone», friche vivante, bruissant de dangers et de mystères, abritant la «*chambre des désirs*», lieu magique susceptible d'exaucer tous les vœux... Mystique croyant moins au ciel qu'à la nécessité de préserver la pureté du geste artistique, peinture, musique, et poésie, celle de son père Arseni, avec laquelle son cinéma entretiendra un dialogue permanent, Tarkovski – dont *Andrei Roublev* livre un autoportrait et une profession de foi – n'aura cessé de contempler la terre, filmée à hauteur de racines, cette tourbe originelle qui fait la chair des hommes et que temps pétrit, traverse et façonne.

NATHALIE DRAY

RÉTROSPECTIVE ANDREI TARKOVSKI à la Cinémathèque française à Paris jusqu'au 12 juillet et en septembre à l'Institut Lumière à Lyon.
En salles : ***L'ENFANCE D'IVAN, ANDREI ROUBLEV, SOLARIS, LE MIROIR ET STALKER***
En DVD Blu-ray : ***STALKER*** (Potemkine).
À venir en novembre : coffret ***INTÉGRALE TARKOVSKI***
À lire : ***JOURNAL 1970 - 1986*** d'***ANDREI TARKOVSKI***
éd. Philippe Rey, 29€.

11 décembre 2016

DISPARITIONS

Jean-Loup Passek

Critique de cinéma

Décédé à Paris, dimanche 4 décembre, à l'âge de 80 ans, Jean-Loup Passek incarnait une cinéphilie ouverte sur le monde, une « curiosité totale », qui a marqué la programmation du Festival du film de La Rochelle et du Centre Georges-Pompidou. Il a laissé son empreinte sur de nombreux ouvrages, dont le *Dictionnaire du cinéma* chez Larousse. Il hésitait à l'heure de préciser ses origines, polonaise ou russe, puisque les frontières avaient bougé au gré des événements. En revanche, cet homme pudique avouait volontiers « l'esprit slave, la nationalité française et le cœur portugais ».

Héritier du vieux manège du jardin du Luxembourg, Jean-Loup Passek de Stakelberg était né à Boulogne-Billancourt, en 1936 (« année du Front populaire », rappelait-il), un 29 juillet (« date anniversaire des Défense d'afficher » placardés sur les murs, ajoutait-il avec ironie). Il fréquente le Studio Parnasse, tout en décrochant une licence d'histoire-géographie à la Sorbonne. Le jeune homme écrit de la poésie. Pierre-Jean Oswald lui publie deux recueils, *Ecoliers buissonniers* (1960) et *Pouvoir du cri* (1969). Pendant que les étudiants tentent la jonction avec les ouvriers de Renault, il découvre, lui, l'immigration dans un bidonville de la région parisienne. Il dissimule son émotion derrière une caméra 16 millimètres et tourne cinq documentaires qui ne seront jamais montrés. Il est désormais amoureux des Portugais et fait du

petit pays de la pointe de l'Europe sa patrie d'adoption.

Il a exercé la critique de cinéma à *Combat*, au *Quotidien de Paris*, dans les revues mensuelles *Cinéma* et *Jeune Cinéma*. Son premier livre est *75 ans de cinéma* (Nathan, 1969). Depuis 1963, il dirigeait la section spectacles aux éditions Larousse, qu'il convainc de consacrer un ouvrage encyclopédique au septième art. Fruit de six ans de travail collectif, le *Dictionnaire du cinéma* (Larousse, 1986) a connu sept éditions et une traduction en espagnol (Rialp, 1991). Aucune encyclopédie ne s'était montrée aussi universelle et large d'esprit. Jean-Loup Passek déteste les chapelles et le jargon. Avant Internet et la généralisation du traitement de textes, il travaille à l'ancienne, avec une méticulosité et une exigence de la langue qui faisaient de lui un maître d'œuvre boulimique, souvent grognon, mais volontaire et à l'écoute des autres.

Un éclectisme de bon aloi

Ce voyageur immobile avait horreur de l'avion, ce qui réduisait ses périples. Mais il compensait par le plaisir des contacts, par l'entretien des relations, par le goût des échanges et l'appétit de la convivialité partagée. Les festivals, les cinémathèques, les revues étaient pour lui autant de réseaux potentiels, qu'il explorait volontiers à l'affût de nouvelles découvertes.

A Cannes, tout en s'occupant de la Caméra d'or, il multipliait les rencontres. Le festival de La Rochelle, sous sa direction entre 1973

et 2001, est devenu un des principaux rendez-vous des amateurs, réconciliant le cinéma d'auteur, le film de genre et la redécouverte d'aspects méconnus du passé. Rendre hommage aux divas italiennes du muet l'amusait autant que favoriser la diffusion en France d'un réalisateur asiatique ou latino-américain inconnu.

Conseiller cinéma du Centre Pompidou de 1978 à 2001, il bouscule la programmation parisienne par un éclectisme de bon aloi. Il présente des réalisateurs aussi différents que David W. Griffith, Jan Lenica et Joris Ivens. Il montre la cohérence de producteurs comme Pierre Braunberger, Anatole Dauman ou Marin Karmitz. Il consacre des rétrospectives aussi bien à Pathé qu'à la Warner.

Mais sa principale innovation, dans un paysage critique encore dominé par la « *politique des auteurs* » des années 1950, est d'avoir braqué les projecteurs sur des cinématographies nationales méconnues, de la Géorgie à la Chine, du Danemark au Brésil, de l'Inde au Canada, de la Hongrie au Mexique. Les catalogues édités pour accompagner ces programmes sont de plus en plus étoffés, au point de devenir des références, d'être primés et parfois traduits.

Le Portugal, sa terre d'élection, abrite depuis 2005 un musée du cinéma à Melgaço, qui regroupe sa collection d'affiches, de photos, d'appareils, d'objets, une vaste *memorabilia*, témoignage de sa passion pour l'image et l'écran, à la fois intime et publique. ■

PAULO A. PARANAGUA

2 juillet 2017

Ruben Mendoza, cinéaste de la flibuste

Le Festival de La Rochelle programme les quatre longs-métrages subversifs et carnavalesques du jeune Colombien

CINÉMA

Nouveau round cinématographique à La Rochelle jusqu'au 9 juillet. Bercé par la douceur estivale, un festival populaire, instructif, distrayant. Parmi une programmation pléthorique, un nom quasi inconnu, celui du Colombien Ruben Mendoza, 37 ans, quatre longs-métrages à son actif, vers qui va la curiosité. Les plus vigilants des spectateurs se souviendront de son seul film sorti en France, en juin 2013, sous le titre *La Société du feu rouge*. Réalisé en 2010, il met en scène une bande de mendiants et de traîne-misère des rues de Bogota, en butte aux bastonnades régulières de la police, qui imaginent de prolonger la durée des feux rouges pour mieux officier auprès des automobilistes à l'arrêt. Les acteurs viennent bel et bien de la rue, le film est baroque, violent, licencieux, onirique et social à la fois : un concentré d'Amérique latine.

On découvre ses trois autres opus à La Rochelle, en même temps que leur auteur. Lui, comme ça, gentil garçon, bien poli. On sent toutefois, sous la houppette, qu'un

rien peut mettre le feu à la poudre. La violence est ici affaire ancienne. Un grand-père libanais fuyant la guerre civile, un autre décrit comme un «sauvage», un village natal, Boyaca, qui a l'honneur de voir naître contre les FARC la première milice paramilitaire d'extrême droite, les corps dépecés se mettent à pulluler.

Ruben, petit, est fasciné par la vidéo, et aussi par tous les types de malformés et de marginaux que compte le village. Voilà qui vous pose une ambiance. Ajoutez, parmi les fléaux nationaux, une guerre civile interminable, les cartels de la drogue, une injustice et une misère héritées du féodalisme.

«La violence est toujours là»

Le président, Juan Manuel Santos, semble déterminé à normaliser le pays. Ruben Mendoza ne l'entend pas de la même oreille que les jurés du prix Nobel de la paix, qui l'ont couronné : «*La violence s'exprime aujourd'hui différemment, mais elle est toujours là. Nous vivons dans un pays où la majorité de la classe politique entretient à dessein la pauvreté et l'ignorance du peuple pour perpétuer les priviléges de sa*

classe. Si je voulais filmer la misère de notre pays autrement qu'à travers les laissés-pour-compte, j'irais à l'Assemblée nationale. Je crains que la haine ne soit inscrite pour longtemps dans le code génétique colombien.»

Voilà qui est dit, et les films sont à l'avenant. *De la terre sur la langue* (2013) emmène dans les terres, à la mort de leur grand-mère, un frère et une sœur auprès de leur grand-père. Homme haïssable et terrifiant, violent et phalocrate, ce propriétaire terrien ruiné incarne la face aveugle et castratrice du patriarcat en même temps qu'une stupéfiante force de vie. *Memorias del Calavero* (2014) se donne comme un documentaire sur l'un des acteurs de *La Société du feu rouge*, l'accompagnant pour son dernier voyage. Le film est plus volontiers la mise en scène d'un vieux diable priapique et vociférant qui, affabulant tant qu'il peut, n'aime rien tant que cracher à la face de la société des hommes.

La Vallée sans ombre (2015) est un documentaire qui reconstitue la catastrophe de l'éruption du

Le Monde

2 juillet 2017

volcan Nevado del Ruiz, en 1985, qui fit vingt-cinq mille morts et rasa la ville d'Armero. Basé sur des témoignages et des archives accablants, le film stigmatise le gouvernement colombien pour son incurie et son cynisme, depuis l'impéritie des mesures de protection jusqu'à l'absence de réparations.

Génération talentueuse

Esthétique des ruines, marginaux à tous les étages, subversion carnavalesque, intempérence sexuelle : Mendoza est un gros client. Adepte du nadaïsme – courant poétique colombien datant des années 1960 qui prône la contestation sociale et la provocation féroce –, l'homme anarchise comme on respire. Il vit à deux heures de Bogota dans une solitude orgueilleuse, cultive le génie poétique des lieux et le compagnonnage des marginaux, croit davantage en un cinéma d'Amérique latine qu'en un septième art colombien, méprise les mots d'ordres esthétiques de la critique européenne, ne se sent pas particulièrement solidaire de la génération émergente, abhorre la « *mafia des exploitants et des distributeurs* », qui contribuent à l'invisibilité du cinéma indépendant colombien dans son propre pays.

Le cinéma, comme il le dit joliment, est pour lui « *la maison de ceux qui n'ont pas de maison* ». ■

Mais il avoue volontiers sa dette à l'égard du fonds d'aide au cinéma colombien qui, depuis 2003, a sorti le cinéma national de l'ornière et fait naître une génération de trentenaires bourrés de talent.

S'il y a une certaine ironie à ce que ce soit précisément ce flibustier de Mendoza qui l'inaugure sur le port de La Rochelle, la programmation cinématographique de la saison de la Colombie en France permettra de divulguer auprès du public hexagonal un vrai groupe de cinéastes. La cinéphilie française – à travers l'implication d'un producteur comme Thierry Lenouvel, de distributeurs courageux ou de l'association Le Chien qui aboie, qui présente depuis 2012 un panorama de ce cinéma – a déjà permis d'en identifier quelques-uns.

Ils ont pour nom Oscar Ruiz Navia (*La Barra*, 2009), Juan Andres Arango (*La Playa DC*, 2013), William Vega (*La Cirga*, 2013), Ciro Gerra (*L'Etroit du serpent*, 2015), Cesar Acevedo (*La Terre et l'ombre*, 2015). Du Festival de Biarritz, en septembre, à la Cinémathèque française, en décembre, les mois à venir éclaireront l'histoire méconnue et les promesses nouvelles de ce cinéma colombien aussi âpre que la terre qui le produit. ■

JACQUES MANDELBAUM

Festival international du film de La Rochelle, jusqu'au 9 juillet, à La Rochelle. Festival-larochelle.org

5 juillet 2017

Tarkovski, ou revoir le temps faire son œuvre

Une série de reprises, de rééditions et de rétrospectives, à La Rochelle et à la Cinémathèque française, célèbrent le grand cinéaste russe

L'œuvre imposante d'Andréi Tarkovski (1932-1986) se rappelle à nous à l'occasion de deux rétrospectives - l'une au Festival du film de La Rochelle (jusqu'au 9 juillet), l'autre à la Cinémathèque française à Paris (jusqu'au 12 juillet) -, mais aussi de la ressortie en salle de cinq films en versions restaurées et d'une réédition de *Stalker* (1979) en DVD et Blu-ray (Potemkine Films). Mystique éclairé et formaliste grandiose, remodelant les contours du monde extérieur selon de profonds courants intérieurs, Tarkovski interroge la destinée de l'homme et le rôle de l'artiste au sein d'une modernité occidentale soldant peu à peu son héritage spirituel. Son cinéma creuse des voies ésotériques, symboliques et méditatives inédites, à la recherche du lien originel, du souffle sacré qui unit toute chose et tout être à l'univers qui l'entoure.

Bouffées oniriques

Né le 4 avril 1932 dans un petit village sur les rives de la Volga, dans la région d'Ivanovo, Andréi est le fils du poète et traducteur Arseni Tarkovski (1907-1989). Bien qu'il quitte très tôt femme et enfants, ce père absent aura pourtant une influence artistique prépondérante sur le cinéaste, qui s'inscrit délibérément dans le sillage poétique de son aïeul (notamment dans *Le Miroir*, son film le plus ouvertement intime).

Avant cela, son enfance passée entre Moscou et la campagne sera marquée par les bouleversements et les privations de la guerre, ainsi que par la famine et la maladie. Le jeune Tarkovski passera par l'étude de la musique et de la peinture, des langues étrangères et de la géologie, avant

entre au VGIK, la vénérable école de cinéma de Moscou, et suit les cours du grand Mikhaïl Romm. Son film de fin d'études, *Le Rouleau compresseur et le Violon* (1961), récit pour enfants pétri de trouvailles visuelles, lui vaudra d'enchaîner rapidement sur un premier long-métrage.

L'Enfance d'Ivan (1962) est l'un de ces sublimes coups d'essai qui contiennent, à l'état embryonnaire, toutes les promesses d'une œuvre en devenir. Adapté d'une nouvelle de Vladimir Bogolomov, le film dresse le portrait d'une enfance ravagée par la guerre, à travers la dernière expédition d'un orphelin au service de l'armée soviétique, envoyé au-delà des lignes allemandes pour des missions de renseignement.

Tarkovski creuse le récit de saisissantes bouffées oniriques, à travers les hallucinations psychotiques du jeune héros ou le décor naturel d'une Volga aux reflets étranges et fabuleux. Défendu en France par Jean-Paul Sartre, le film sera récompensé par un Lion d'or à la Mostra de Venise. Ce n'est qu'à partir du film suivant (*Andrei Roublev*, 1966) que les choses se gâtent pour le cinéaste, dont la carrière se voit entravée par l'opposition systématique des autorités de tutelle cinématographique, lui reprochant à chaque fois l'opacité de ses films hermétiques.

Parmi les six films qui lui restent à tourner, on peut distinguer deux veines distinctes. La première, et la plus fascinante, est sans doute celle des films-cerveaux, qui pénètrent les couloirs de la subjectivité et rendent poreuses les limites du monde et de la conscience. *Le Miroir* (1975) se déploie ainsi comme une mémoire vivante, où se mélangent

Le Monde

5 juillet 2017

«Stalker»
(1979),
d'Andrei
Tarkovski.
POTEMKINE FILMS



se rejoignant à l'endroit d'une même figure féminine au statut indistinct. Dans *Solaris* (1972), film d'expédition spatiale, des cosmonautes se retrouvent à proximité d'une planète où leurs désirs les plus profonds se matérialisent et se projettent au-devant d'eux, sous forme de corps humanoïdes appelés « visiteurs ».

La matière du monde

Stalker (1979), autre film de science-fiction, adapté d'un roman des frères Strougatski, nous fait pénétrer dans la Zone, lieu clandestin dont l'espace se modélise selon l'état d'esprit de ceux qui le traversent. Ici ou là, l'espace-temps n'est pas linéaire, mais s'appréhende comme une matière pensante.

L'autre veine est celle de la mise en scène d'« actes de foi », où les protagonistes en viennent à accomplir un geste grandiose qui frise la folie. C'est le cas d'Andrei

Roulev, fresque fragmentaire et démantibulée sur un peintre d'icônes, dans un XV^e siècle apocalyptique: une séquence célèbre et magistrale met un frêle adolescent aux prises avec une tâche qui le dépasse, à savoir la fonte d'une cloche monumentale. Motif repris dans les deux derniers films du cinéaste, *Nostalghia* (1983) et *Le Sacrifice* (1986), tournés lors de son douloureux exil européen, le premier en Italie, le second en Suède.

A chaque fois, un intellectuel fatigué vient à bout d'une quête métaphysique en s'humiliant dans une œuvre insensée: l'un en transportant une bougie d'un bout à l'autre d'une piscine thermale, l'autre en incendiant sa maison de famille. Ceux-ci s'apparentent alors à des idiots dos-toïevskiens ou à des bouffons shakespeariens, atteignant un niveau de conscience supérieure

Son cinéma est à la recherche du lien originel, du souffle sacré qui unit toute chose et tout être à l'univers qui l'entoure

en se défaissant des oripeaux abîmés de leur raison terrestre.

Mais, au-delà de son inquiétude spirituelle, le cinéma d'Andrei Tarkovski ne vise peut-être qu'à une mesure inédite du temps. D'où son attention pour l'écoulement des pluies (parfois même jusqu'à travers les toits), l'évanescence des brumes, les bourrasques du vent qui froissent les feuillages (*Le Miroir*), les palpitations

fragiles d'une lumière vacillant dans la pénombre (*Le Sacrifice*), les flammes qui dévoilent les maisons et crépitent dans les airs. Partout, les substances élémentaires se transforment à vue, comme au cours d'une grande réaction chimique, qui nous donnerait à voir la matière du monde et ses mille métamorphoses. Selon les propres mots du cinéaste, « le présent fuit, glisse entre les doigts comme du sable, et n'a de poids matériel que parle souvenir. Le temps que nous vivons se dépose dans nos âmes comme une expérience dans le temps. » L'art poétique de Tarkovski tient précisément à cela: recueillir à la surface l'image, comme au travers d'un tamis, ce dépôt résiduel du temps, cette rouille universelle qui contient en elle l'intime secret de notre présence au monde. ■

MATHIEU MACHERET

12 juillet 2017

Alain Cavalier, la vie en six portraits

A La Rochelle, le cinéaste a présenté une série de documentaires

LA ROCHELLE

Voici quelques années qu'Alain Cavalier, cinéaste précieux, a pris ses quartiers au *Festival international du film de La Rochelle*, où il présente ses nouveautés cinématographiques. Allergique à l'apparat et à la contrainte, retiré de l'industrie depuis des lustres, inventeur de formes et de manières merveilleuses prolongeant l'arte povera au cinéma, l'auteur de *La Chamaïe*, de *Thérèse*, de *La Rencontre*, n'a plus connu de raout depuis l'ovation de *Pater*, farce politique exquise avec Vincent Lindon, en 2011, au *Festival de Cannes*, dans un Grand Théâtre Lumière debout et conquis.

Dans le cadre plus sobre du festival charentais, qui a drainé des foules cinéphiles cette année encore avant de fermer ses portes le 9 juillet, Alain Cavalier a présenté *Six portraits XL*, une série composée de six opus de quarante-neuf minutes. Financée pour une bouchée de pain (72 000 euros) par son producteur attitré, Michel Seydoux, ladite série est lancée librement dans la vie festivalière en attente de qui voudra – de la télévision et/ou du cinéma – s'en emparer. A 85 ans, l'œil vif, le geste sûr et l'esprit alerte, le cinéaste se dispense de fébrilité.

En attendant, ce sont les festivaliers qui sont gagnants, à la dé-

couverte de ces pièces d'orfèvrerie serties dans le réel. Car, à l'art du portrait, si attentif aux détails qui emportent la personne entière, Cavalier excelle depuis toujours. On se souvient de ceux, sublimes, qu'il tourna pour Arte il y a trente ans, vingt-quatre courts-métrages de treize minutes consacrés à des femmes exerçant un métier en voie de disparition, de la matelassière à la gaveuse en passant par la rémouleuse ou l'archetière. Puis, en 2000, quatre autres, plus longs, moins thématiques mais aussi vibrants, réunis pour le cinéma sous le titre générique *Vies*.

Journal filmé

La particularité des films de la série « XL », outre leur format ad hoc, est de provenir du journal filmé personnel du cinéaste et de n'avoir conséquemment pas été conçus à part entière, à l'exception de l'un d'entre eux, filmé pour la série. Il s'agit plutôt de « morceaux filmés » de personnes, plus ou moins proches, rencontrées au gré des circonstances, à plusieurs reprises et parfois à des années de distance, dont la « matière » lui a paru être bonne à monter. Jacquotte, la femme réfugiée dans le sépulcre de son enfance; Daniel, le joueur de la *Française des jeux* céle dans le cercle propitiatoire d'un trouble obsessionnel com-

pulsif; Guillaume, le boulanger-pâtissier de qualité qui passe avec sa petite famille à la vitesse supérieure; Philippe, le journaliste et l'intervieweur de renom saisi dans la trivialité de son métier; Bernard, l'acteur qui n'aura joué qu'un rôle dans sa vie, qui le sait, et qui le prend avec bonheur; Léon, enfin, le cordonnier arménien parigot, râleur et grand cœur, qui ferme boutique après quarante-six ans de tatares rétablies.

De sorte que, par-delà l'impression de réussite plus ou moins grande de tel ou tel d'entre eux – qui différera possiblement selon les spectateurs –, une morale du regard et de l'esprit lie l'ensemble. La bienveillance d'abord qui prédispose à ces portraits (à ne pas confondre avec la mièvrerie, Cavalier ne recule pas devant la cruauté). Le personnage en action, filmé généralement dans un même lieu et au plus près, la ténuité de l'échange entre filmeur et filmé, le peu qui se dit laissant néanmoins affleurer la complémenté. Enfin, et l'on touche à l'essentiel, l'impression qu'une même question les travaille. Cette manière qu'ont les personnages de se déterminer par rapport au temps qui passe, chacun se défendant, en un lieu particulier où sa vie se joue, de cet obscur pressentiment que c'est le temps, inexorablement, qui les détermine. ■

JACQUES MANDELBAUM

14 juin 2017

prenez date

Le Festival du film de La Rochelle s'ouvre le 30 juin

Le 45^e Festival international du film de La Rochelle aura lieu du vendredi 30 juin au dimanche 9 juillet. Au programme, l'intégrale d'Andrei Tarkovski, Alfred Hitchcock en 35 films, un hommage au réalisateur de « Zorba le Grec » Michaël Cacoyannis, l'intégrale des courts et longs-métrages de Laurent Cantet, celle de Ruben Mendoza et Katsuya Tomita, Volker Schlöndorff en 11 films, la trilogie Andrei Ujica. D'autres catégories « hommages » sont aussi programmées : « Le cinéma israélien aujourd'hui, Ici et

ailleurs » (présenté par Alain Cavalier), « D'hier à aujourd'hui, Retour de flamme » (trois programmes autour de Laurel et Hardy présentés par Serge Bromberg), « Une journée avec Jean Gabin » avec un bonus le magnifique documentaire d'Yves Jeulan, des films pour enfants, musique et cinéma et une nuit avec Schwarzie avec entre autres « Total Recall », « Last action hero », « Terminator 2 ».

45^e Festival internationale du film de La Rochelle, du 30 juin au 9 juillet. Renseignements complémentaires : 05.46.52.28.96. ou www.festival-larochelle.org



L'affiche du 45^e Festival du film de La Rochelle.

4 novembre 2017

Il chantera en direct sur un Hitchcock

Ce samedi soir, Arnaud Fleurent-Didier sera au Cinématographe, à Nantes, pour un ciné-concert sur le film « The Ring ».

Trois questions à...

Arnaud Fleurent-Didier, chanteur le plus cinéphile de sa génération.

Comment est né ce ciné-concert ?

À l'initiative du Festival international du film de La Rochelle, qui faisait une rétro Hitchcock en juillet. Ils m'avaient donné plusieurs choix avec une forte préférence pour ce film dont la restauration, par la Cinémathèque de Londres, était un événement, même s'il ne s'agit pas d'un Hitchcock majeur.

Je n'avais jamais fait de ciné-concert auparavant et je n'ai jamais trop aimé ça en tant que spectateur... J'étais donc assez stressé pour la première à La Rochelle, mais j'ai reçu beaucoup de félicitations.

On qualifie parfois vos chansons de cinématographiques.

Le travail de composition de musique pour le cinéma diffère-t-il de l'écriture de chansons pour un album ?

Pas tellement. La pratique d'arrangements de chansons colle bien avec le travail sur des séquences. J'aime bien construire mes disques avec des thèmes musicaux récurrents, qui correspondent ici à des personnages. Le plus compliqué a été de trouver le rythme, d'essayer de ne pas être trop bavard, de ménager des blancs. C'est un Hitchcock muet,



« Je vais au cinéma », chantait Fleurent-Didier dès 2009.

donc l'image prime. J'ai travaillé sur des pastilles. Les morceaux les plus longs, c'est 7 minutes.

Vos chansons font référence au cinéma. Dans votre dernier clip, apparaît Isabelle Huppert. Quelle est la place du 7^e art dans votre travail ?

C'est une source d'inspiration première et ça devient un deuxième métier. Je fais dorénavant pas mal de musiques de films et je suis un peu comédien. À force de traîner dans les festivals, on me propose des choses, même si je ne me vois pas encore réaliser des films. Il faut que je mûrisse un peu. Peut-être une deuxième vie qui s'ouvrira. En attendant, il y a encore des disques ambitieux à faire.

Ce samedi, à 20 h 30, au Cinématographe, au 12 bis, rue des Carmélites, à Nantes. Tarifs : 6,50 €/5 €. le-cinematographe.com.

22 juin 2017

La fête dans les salles Comédies, émotion et K.O.

Pour la Fête du cinéma, qui arrive judicieusement à la fin de l'année scolaire, ce sont surtout les ados et jeunes adultes qui sont visés. Comédies et blockbusters dominent donc l'affiche.

● La Fête du cinéma, 33^e du nom, aura lieu du dimanche 25 au mercredi 28 juin, selon toujours le principe du ticket à 4 € pour tous et à toutes les séances. Avec des animations (ciné-brocante, journée à l'Opéra...) et un grand jeu, la distribution de cartes à gratter pour gagner des voyages à Hollywood, Bollywood, Cannes (pour le festival 2018) ou Londres (les studios de la Warner), ou encore un an de cinéma.

« La véritable émotion, c'est dans une salle », dit le parrain de la fête, Luc Besson, qui a « des souvenirs de 30 ans, de fous rires de de Funès en salles ». C'est sûr, l'heure est au divertissement. Avec des comédies, comme « Bad Buzz », où sévit le duo Éric et Quentin, que connaissent bien les spectateurs de « Quotidien » ; ou « les Ex », de Maurice Barthélémy, avec Jean-Paul Rouve, Patrick Chesnais, Arnaud Ducret. Pour rire, aussi, voire ricaner, « Baywatch : Alerte à Malibu », avec Dwayne Johnson et Zac Efron, adaptation de la célèbre série télévisée. Et encore « le Manoir », qui, autour d'une fête d'étudiants, mêle la comédie et l'épouvante. De l'épouvante



WILD BUNCH

Laurent Lafitte dans « K.O. »

pure, également, pour les amateurs, « It comes at night », sur une famille qui, dans sa maison isolée, affronte une menace terrifiante.

Côté romance, les ados sont attendus devant « Everything, Everything », adaptation du best-seller de Nicola Yoon (en France chez Bayard) : une fille de 18 ans, qui vit recluse à cause de la « maladie de l'enfant bulle », tombe amoureuse et va risquer sa vie en sortant de chez elle. Autre histoire d'adolescente, plus ambitieuse, « Ava », premier film de Léa Mysius, primé à Cannes à la Semaine de la critique : Ava, 13 ans, apprend qu'elle perd rapidement la vue, son été sera celui d'une initiation à la sensualité.

Également ambitieux, le deuxième long métrage de Fabrice Go-

bert (« Simon Werner a disparu » et la série « les Revenants »), « K.O. », dans lequel Laurent Lafitte incarne un personnage arrogant, homme de pouvoir à la télévision, qui se réveille d'un coma pour découvrir que rien n'est comme avant (avec aussi Chiara Mastroianni et Pio Marmai).

Les cinéphiles ont quant à eux dans le viseur le festival international du film de La Rochelle, qui leur offrira, du 30 juin au 9 juillet, quelque 200 films. Avec des avant-premières, comme « 120 Battements par minute » de Robin Campillo ou « l'Atelier » de Laurent Cantet (dans le cadre d'une intégrale), des rétrospectives Hitchcock, Cacoyannis, Tarkovski, un panorama du cinéma israélien d'aujourd'hui, une rencontre avec le Colombien Ruben Mendoza... (www.festival-larochelle.org).

Renée Carton

7 décembre 2016

Jean-Loup Passek est décédé

CINÉMA Le festival rochelais est en deuil. Son fondateur est décédé. Prune Engler, qui a pris sa succession, témoigne

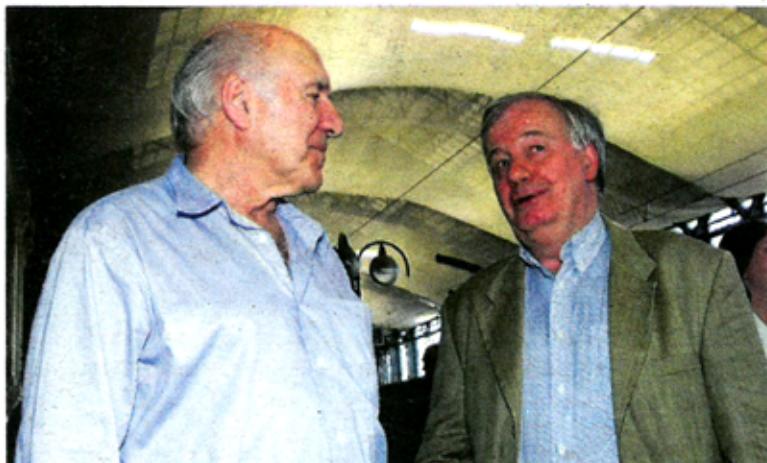
MARIE-CLAUDE ARISTÉGUI

Grand spécialiste du septième art, critique, et fondateur du Festival international du film de La Rochelle, Jean-Loup Passek est mort à Paris, dimanche. Il avait 80 ans.

Prune Engler, qui lui a succédé (elle est déléguée générale du festival), garde un souvenir contrasté de Jean-Loup Passek : des moments formidables et d'autres beaucoup plus difficiles. Ce qui ne surprendra personne, Jean-Loup Passek était réputé pour sa forte personnalité et son caractère disons... bien trempé. « Mais c'est bien, des gens comme ça ; il y en a de moins en moins, tout s'est lissé au fil du temps », ajoute Prune Engler.

Cultivé, très drôle, libre

Elle lui est avant tout très « reconnaissante de l'avoir engagée » au Festival de La Rochelle. C'était en 1977. Quand il lui a demandé quel était le plus grand cinéaste indien, non seulement elle a su répondre, mais elle était même capable d'épeler le nom de ce réalisateur : Satyajit Ray. Voilà qui bluffait un peu, forcément.



Michel Piccoli accueilli par Jean-Loup Passek sur les quais de la gare de La Rochelle. ARCHIVES PASCAL COUILLAUD

« Il avait créé le festival quatre ans plus tôt, on a inventé ce métier ensemble, dit-elle. Il n'y avait pas à l'époque des professionnels de l'événementiel. Nous nous sommes beaucoup amusés, nous avons beaucoup ri. Il y avait de la légèreté, de l'insouciance, c'est différent maintenant. Et Jean-Loup était extrêmement cultivé, très intelligent, très drôle, il avait beaucoup d'humour. Cela s'est mal terminé : quand il a souhaité quitter le festival, il ne voulait pas que

son équipe lui succède ! C'est comme ça. Il aimait travailler dans la complicité ; tant qu'on était complices, tout allait bien... »

Prune Engler appréciait « l'incroyable indépendance d'esprit, la liberté de Jean-Loup Passek. Il a fait des choix radicaux, invité des cinéastes inconnus. Nous avons tenu à garder l'état d'esprit qu'il avait insufflé au festival. Nous continuerons tant que le festival survivra à Jean-Loup. Nous maintiendrons son héritage. »

17 décembre 2016

Hitchcock et Tarkovski au programme du Festival du film

LA ROCHELLE

L'assemblée générale de l'association a été l'occasion, jeudi, d'évoquer l'édition 2017

Alfred Hitchcock et Andreï Tarkovski seront les invités du prochain Festival international du film de La Rochelle qui se tiendra du 30 juin au 8 juillet. À titre posthume, bien entendu. Le maître du suspens, auteur de chefs-d'œuvre tels que « Les 39 marches » ou « Les Oiseaux » est décédé en 1980. Le réalisateur russe des « Assassins » ou de « Le fils d'Ivan » est mort, lui, en 1986.

L'assemblée générale de l'association organisatrice de la manifestation, jeudi soir, à la Coursive, a donné l'occasion à Prune Engler, la déléguée générale du festival, de faire l'annonce de ces deux rétrospectives majeures. Celle concernant Hitchcock portera principalement sur sa période anglaise (1922-1939), mais pas seulement. La rétrospective concernant Tarkovski, montée en partenariat avec la Cinémathèque, va pour sa part constituer un événement à part entière puisque, jusque-là, les droits n'étaient pas disponibles côté russe.

Le festival s'intéressera par ailleurs à deux réalisatrices de films pour la jeunesse, la Finlandaise Tove Jansson, auteur des « Moomines » et la Suédoise Astrid Lindgren, auteur de « Fifi Brindacier ». Pour ce qui concerne les hommages aux cinéastes vivants, « nous n'en sommes qu'aux pistes... »

Le point des subventions

L'édition 2016 a rempli toutes ses promesses avec 85 948 entrées (+21 % en l'espace de quinze ans), 196 films courts et longs métrages présentés et un bilan excédentaire d'environ 700 euros. L'année 2017,



L'assemblée générale, jeudi soir, a réuni une trentaine de personnes, soit la moitié des adhérents. PHOTO PASCAL COUILLAUD



L'œuvre d'Alfred Hitchcock (photo) et celle d'Andréï Tarkovski seront au cœur du prochain Festival international du film. ARCH. DR

qui marquera le 45^e anniversaire du festival, se prépare donc dans une relative sérénité. La Ville de La Rochelle a baissé sa subvention de 5 %, à 133 000 euros, cette année (-7 000 euros). Et l'effort budgétaire demandé à la culture pourrait être de 2 % cette année. Mais Arnaud Jauzin, l'adjoint au maire en charge de la culture, a assuré à l'association, jeudi, qu'il ferait son possible pour obtenir la stabilité de sa participation.

L'équipe professionnelle qui gère la manifestation a indiqué, de son côté, avoir sollicité des subventions en hausse de 2 000 euros tant auprès de la Ville (135 000 euros), que du Centre national de la cinématogra-

graphie (108 000 euros), du Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine (97 000 euros) et du Conseil départemental (72 000 euros). Voilà pour les partenaires institutionnels engagés sur le long terme. L'aide qu'apporte la Communauté européenne, de 63 000 euros, est quant à elle remise en question chaque année. Et, pour l'obtenir, il faut un minimum de 126 films à l'affiche, dont 50 % européens (hors France). Le festival rochelais est l'un des trois derniers, en France, à bénéficier de cet apport jugé « indispensable » dans un budget annuel qui tourne autour des 800 000 euros. Réponse en mars.
Alain Babaud

6 février 2017

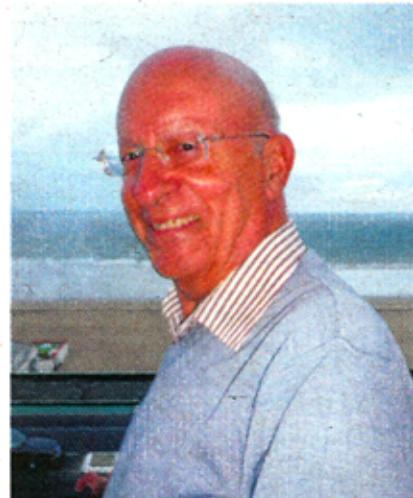
Un nouveau président à l'association

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM Paul Ghézi remplace Hélène de Fontainieu à la présidence de l'association, après huit ans

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Après huit ans à la tête de l'association du Festival international du film de la Rochelle, Hélène de Fontainieu a décidé de céder sa place. Il y a quelques jours, le conseil d'administration a donc élu Paul Ghézi, membre du bureau depuis deux ans. « Après plus de quinze années d'investissement au sein du festival, dont huit à la présidence de l'association, j'ai souhaité passer le relais », explique-t-elle dans une lettre adressée aux adhérents et aux différents partenaires de l'événement. L'occasion pour elle de rappeler le développement du festival ces dernières années « tant sur la partie artistique avec une équipe professionnelle investie que dans sa structure même » : création de deux contrats à durée indéterminée, lancement du magazine « Derrière l'écran » ou encore nouveaux statuts juridiques votés lors de la dernière assemblée générale.

À 73 ans, Paul Ghézi reprend donc les rênes d'une association en bonne santé. Installé à Médis, dans l'agglomération royannaise, cet an-



Hélène de Fontainieu passe la main à Paul Ghézi à la présidence du Festival international du film de La Rochelle. PHOTO DR

cien professeur de lettres et de théâtre, très investi dans le tissu associatif local, est un cinéphile averti habitué du festival de Cannes. Il y a deux ans, il avait fait acte de candidature pour intégrer le conseil d'administration de l'association. Le nouveau président aura à ses côtés Thierry Bedon, secrétaire général, et Alain Le Hors, trésorier, piliers de l'association. Cette année, le festival se tiendra du 30 juin au 9 juillet. Il fêtera son 45^e anniversaire.

Si la programmation n'a pas en-

core été complètement dévoilée, on sait qu'il présentera l'intégralité des films du réalisateur Andreï Tarkovski et rendra hommage au grand Alfred Hitchcock. Le jeune cinéma israélien sera mis à l'honneur. Enfin, les programmatrices ont choisi de gâter le jeune public en sélectionnant l'œuvre de la Suédoise Astrid Lindgren, inventrice de Fifi Brindacier ou encore Tove Jansson qui a imaginé, dessiné et raconté les histoires des adorables « Moomins ».

11 avril 2017

132 millions de richesse créée

TOURISME La saison a véritablement démarré ce week-end. L'occasion de se pencher sur les enseignements de 2016

3 Des événements toujours très porteurs

Comme chaque année, en 2016, les Francofolies ont joué leur rôle de moteur du tourisme rochelais. L'été dernier, ce sont 145 000 spectateurs que le festival a accueillis à La Rochelle. Le Festival international du film (80 862 entrées) et le Grand Pa-

vois (80 000) font ensuite jeu égal. « L'événementiel est un élément important de notre offre touristique. Cela génère d'importants flux touristiques et cela accroît notre attractivité grâce à l'image que ces événements véhiculent sur le territoire », explique Nathalie Durand-Deshayes (directrice de La Rochelle Événe-

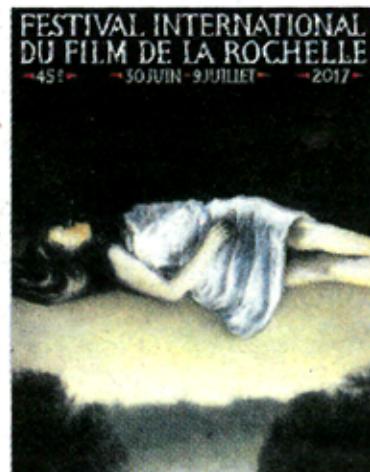
ments). Seule ombre au tableau de ce bilan positif, l'absence l'été prochain des plongeurs du Red Bull cliff diving et de leurs 70 000 spectateurs qui s'étaient pressés sur le Vieux Port en 2016. Hier, Jean-François Fountaine n'a pas caché qu'il serait ravi de les accueillir à nouveau à l'été... 2018.



17 avril 2017

VU SUR FACEBOOK

Voici l'affiche de la 45^e édition du Festival international du film de La Rochelle, du 30 juin au 9 juillet. Elle est à nouveau réalisée par Stanislas Bouvier et inspirée par « Le Miroir », du réalisateur soviétique Andreï Tarkovski.



4 mai 2017

Quand Yolande Moreau va au cinéma, c'est au festival de La Rochelle

Entendu hier matin dans l'émission « Boomerang » d'Augustin Trapenard sur France Inter : Yolande Moreau est une grande consommatrice de cinéma... à La Rochelle. La comédienne belge, qui vit en France et qui était invitée pour le nouveau film dans lequel elle joue (« De toutes mes forces »), a confié qu'elle n'allait pas souvent au cinéma durant l'année, mais qu'en juin, pour le Festival du film international de La Rochelle, elle pouvait enchaîner trois à quatre toiles par jour. On peut dire que c'est une habituée.



Yolande Moreau en 2015 au pénitencier de Saint-Martin-de-Ré, à l'occasion du festival du film. P.C.

12 mai 2017

SACHEZ-LE

Une nuit avec « Schwarzie » ! « Total Recall », « Last Action Hero » et « Terminator 2 », avec Arnold Schwarzenegger, seront à l'affiche de la traditionnelle nuit du Festival international du film de La Rochelle, qui se tiendra du 30 juin au 9 juillet prochain.



PHOTO REUTERS

17 mai 2017

LE CHIFFRE DU JOUR

33 C'est le nombre de films d'Alfred Hitchcock qui seront projetés lors de la 45^e édition du Festival international du film de La Rochelle (30 juin - 9 juillet). Deux autres rétrospectives sont programmées : Andreï Tarkovski (10 films projetés) et Michael Cacoyannis (5 films). Retrouvez la liste des œuvres sur sudouest.fr.

29 mai 2017

Prochainement sur le Vieux Port



Palme d'or en 2008 pour « Entre les Murs », Laurent Cantet est attendu

sur le Vieux Port



Suspense et effroi au programme avec 35 films présentés signés Alfred Hitchcock



Le festival consacre une journée à Jean Gabin



Hommage à Michael Cacoyannis, auteur, entre autres, de « Zorba le Grec » avec Anthony Quinn



Hommage à Astrid Lindgren, auteure de « Fifi brindacier »

29 mai 2017

Prochainement sur le Vieux Port

FESTIVAL INTERNATIONAL

DU FILM L'équipe revient de Cannes avec plusieurs avant-premières. « L'Atelier » de Cantet et « Barbara » d'Amalric sont très attendus



L'affiche signée Stanislas Bouvier

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoëlle@sudouest.fr

Quand le festival de Cannes s'achève, les cinéphiles rochelais savent qu'ils n'ont plus qu'un petit mois à patienter. Si La Rochelle n'est pas tout à fait la Croisette, réalisateurs, distributeurs, acteurs et festivaliers vont s'y retrouver du 30 juin au 9 juillet pour une expérience unique. Alors que la programmation quasi définitive vient de parvenir aux abonnés, l'équipe du Festival international du film, qui revient à peine de Cannes, finalise le choix des avant-premières.

1 Toute l'équipe au travail à Cannes

À Cannes, Prune Engler a « à peine le temps de regarder la mer », confie-t-elle. La directrice générale du Festival international du film de La Rochelle vient d'y passer six jours. Comme chaque année, c'est elle qui part en premier et passe le relais à Sylvie Pras et Sophie Mirouze. Pendant dix jours, l'équipe du festival découvre des films puis rencontre producteurs et diffuseurs. Cette année, Prune Engler a ainsi vu 19 films dans toutes les sections (Compétition officielle, Un Certain regard, la Quinzaine des réalisateurs...). Cette année, elle en revient plutôt enchantée. « C'est un très bon cru. J'ai aimé beaucoup de films. J'y ai retrouvé des cinéastes français qu'on suit depuis longtemps et qui reviennent avec de très beaux films comme Laurent Cantet, Mathieu Amalric, Claire Denis, Thierry de Peretti. » La directrice générale n'a pas vu tous les films mais estime que « 120 battements par minute » de Robin Campillo mériterait la Palme d'or.

2 Laurent Cantet sûr, Mathieu Amalric peut-être

À l'heure où démarre le festival de Cannes, la programmation du Festival du film de La Rochelle est quasiment bouclée. On connaît les

hommages, les rétrospectives, les réalisateurs présents, les thèmes...

Pour Prune Engler, Cannes c'est l'occasion de revenir avec une dizaine d'avant-premières toujours très attendues par le public rochelais ravi de découvrir certains films plusieurs mois avant leur sortie. Avant même la Croisette, l'équipe avait déjà prévu de consacrer une rétro à Laurent Cantet, Palme d'or avec « Entre les murs » en 2008. Bonne nouvelle : le réalisateur qui vient de présenter sur la croisette « L'Atelier » avec Marina Foïs sera aussi attendu sur le Vieux Port. Dernière nouvelle fraîche : le « Barbara » de Mathieu Amalric, avec Jeanne Balibar, qui était en lice à Cannes, sera bien projeté pendant le festival rochelais. Prune Engler ne le cache pas : elle espère – et elle en fait la demande – compter le réalisateur de « Tournée » parmi les invités de dernière minute. On y attend aussi « Petit paysan » d'Hubert Charuel ou le bouleversant « Carré 35 » d'Eric Caravaca. L'équipe doit encore se retrouver cette semaine pour faire une dernière sélection des avant-premières. Il faudra ensuite qu'elle obtienne le feu vert des distributeurs. Elle devrait aussi dévoiler dans quelques jours le nom du film qui fera l'ouverture, vendredi 30 juin. L'an passé, c'est « Moi, Daniel Blake » de Ken Loach qui avait inauguré le festival.

3 27 ans de fidélité avec l'auteur de l'affiche

Une longévité record, une fidélité à toute épreuve. Cela fait plus de 25 ans que le peintre Stanislas Bouvier réalise l'affiche du festival lui donnant ainsi depuis un demi-siècle une empreinte très personnelle. Cette année, elle s'inspire du « Miroir » d'Andréï Tarkovski. On y voit une femme en longue robe blanche allongée, comme évanouie. On ne sait pas si elle flotte dans les nuages, au-dessus d'un lac ou d'une forêt. C'est toujours aussi poétique, mélancolique et énigmatique. L'équipe n'a-t-elle jamais pensé à faire appel à quelqu'un d'autre ? « On pourrait rentrer dans le livre des records pour cette collaboration unique. Chaque année, je suis stupéfaite et émerveillée, éblouie, par ce que Stanislas nous propose. Il nous présente plusieurs ébauches. Depuis quelques années, nous avons développé des produits dérivés très jolis qui marchent très bien. On est tellement heureux de cette collaboration. Elle ne s'est jamais émoussée. Pourquoi nous changions ? » confie Prune Engler.

29 mai 2017



« Barbara » sera présenté en avant-première pendant le festival rochelais. Son réalisateur Mathieu Amalric est espéré



Onze films de l'auteur du « Tambour », Volker Schlöndorff, seront présentés

Demandez le programme

Du 30 juin au 9 juillet, les festivaliers auront encore un large choix de films pour cette 45^e édition

Andrei Tarkovski

L'intégrale. Tous ses films retrouvent le chemin des salles obscures.

Alfred Hitchcock

35 films. Tous ses films muets, ses films anglais, une bonne dizaine de chefs-d'œuvre américains seront présentés.

Michaël Cacoyannis

Réalisateur de « Stella » avec Melina Mercouri et de « Zorba le Grec » avec Anthony Quinn.

Laurent Cantet

Palme d'or en 2008 avec « Entre les murs », il viendra présenter en avant-première son dernier film « L'Atelier », qui était en compétition à Cannes.

Ruben Mendoza

L'intégrale de ses films. Né en 1980 en Colombie, il a déjà réalisé cinq films.

Volker Schlöndorff

Le cinéaste allemand, auteur du « Tambour », viendra présenter son dernier film « Retour à Montauk ».

Katsuya Tomita

Le cinéaste japonais qui s'autoproduit et peut passer plusieurs an-

nées à réaliser un long-métrage, viendra présenter quatre films.

Andrei Ujica

Le cinéaste roumain, qui s'empare d'images d'archives, viendra présenter sa trilogie sur la fin du communisme.

Le cinéma israélien aujourd'hui

En 16 films, en présence de Nadav Lapid, Silvina Landsmann et Maya Dreifuss.

Retour de flamme

Trois programmes autour de Laurel et Hardy avec Serge Bromberg sur scène et au piano.

Une journée avec Jean Gabin

On pourra voir et revoir « Gueule d'amour », « French cancan » et « La Vérité sur monsieur Donge ».

Films pour les enfants

Pour les plus jeunes, hommages à Astrid Lindgren (Suède, 1907-2002) auteure des « Moomins » et à Tove Jansson (Finlande, 1914-2001) maman de « Fifi brindacier ».

Une nuit avec Schwarzie

« Total Recall », « Last action Hero » et « Terminator2 » seront projetés samedi 8 juillet.

1^{er} juin 2017

ILS SONT ATTENDUS AU FESTIVAL DU FILM

De la Croisette au Vieux Port

Plusieurs réalisateurs en compétition à Cannes ont confirmé leur présence du 30 juin au 9 juillet



« 120 BATTEMENTS PAR MINUTE »

Robin Campillo

Le réalisateur de « 120 battements par minute » qui retrace le combat des militants d'Act-Up dans les années 80, a remporté le Grand Prix du jury à Cannes. Un film engagé qui a bouleversé la Croisette.



« ARGENT AMER »
Wang Bing

Originaire de Hong Kong, Wang Bing est attendu à La Rochelle pour présenter « Argent amer », une immersion dans le quotidien de jeunes migrants happés par la brutalité du miracle économique chinois. Un film sans concession.



« BARBARA »
Mathieu Amalric

Scoop ! « Barbara » de Mathieu Amalric, qui était en compétition officielle à Cannes, sera le film d'ouverture vendredi 30 juin de cette 45^e édition. Cerise sur le gâteau : le réalisateur et acteur sera bien sûr le Vieux Port.



« L'ATELIER »
Laurent Cantet

Palme d'or en 2008 avec « Entre les murs », en compétition officielle cette année avec « l'Atelier », Laurent Cantet rentre bredouille de Cannes. Le festival rochelais lui consacre une rétrospective et projetera tous ses films.



« CARRÉ 35 »
Éric Caravaca

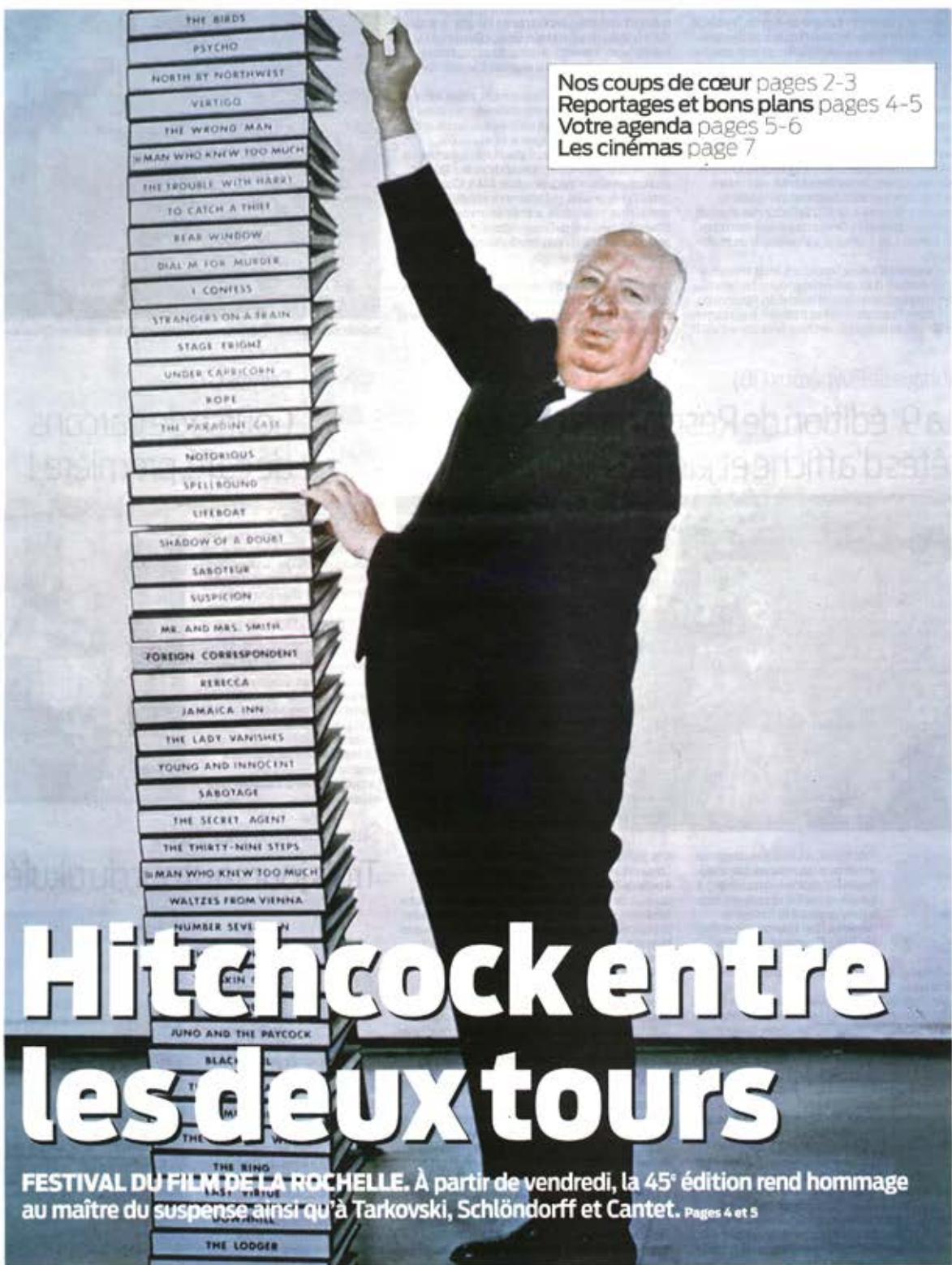
Acteur dans « Son frère » de Patrice Chéreau ou « la Chambre des officiers » de François Dupeyron, Éric Caravaca viendra présenter son documentaire « Carré 35 » sur un éprouvant secret de famille.



« SIX PORTRAITS XL »
Alain Cavalier

Le réalisateur de « Pater » viendra présenter son dernier film « Six portraits XL », soit six documentaires de 50 minutes sur six personnalités anonymes (un boulanger, un cordonnier...) ou célèbres (Philippe Labro).

29 juin 2017



29 juin 2017

Un défilé de réalisateurs

LA ROCHELLE (17) Mathieu Amalric, Volker Schlöndorff et Laurent Cantet sont attendus au 45^e Festival international du film qui débute demain

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Un mois après les paillettes de Cannes, La Rochelle déroule son tapis rouge au 45^e Festival international du film qui débute ce vendredi jusqu'au 9 juillet. Dix jours pour voir et revoir de vieux films ou des avant-premières, des longs, des courts, du muet, du parlant, de la fiction du documentaire et même du dessin animé. Au total, près de 200 films traversant plusieurs décennies de cinéma et d'univers, d'Alfred Hitchcock à Jean Gabin, en passant par Arnold Schwarzenegger. L'an passé, le festival rochelais qui ne distribue pas de prix avait accueilli près de 86 000 spectateurs, heureux de se faire une toile sur le Vieux Port. Générique !

1 Les grands classiques à voir et à revoir en noir et blanc

C'est l'ADN du festival : le cinéma patrimonial. Depuis toujours, on vient y voir et revoir des cinéastes souvent disparus, devenus aussi cultes que leur filmographie. Tarkovski, Hitchcock, Cacoyannis... On ne présente plus les deux premiers, le troisième, auteur de « Zorba le grec », est tombé dans l'oubli.

Quant à Hitchcock, une grande partie (32 films) de son œuvre sera projetée, dont ses premiers longs-métrages muets tournés dans les années 30. Les curieux sauront aussi piocher dans une programmation foisonnante qui remet au goût du jour des copies restaurées à l'image de « Notre pain quotidien » de King Vidor ou « Le Journal d'une femme de chambre » de Luis Buñuel. Les fans de Gabin le retrou-

veront dans trois de ses chefs-d'œuvre (« Gueule d'amour », « La Vérité sur bébé Donge » et « French Cancan »).

2 Après Cannes, ils seront sur le Vieux Port

Ils étaient à Cannes le mois dernier, ils seront sur le Vieux Port pendant dix jours. De nombreux réalisateurs ont répondu à l'invitation de l'équipe du festival qui ramène de nombreuses avant-premières de

La Croisette. Mathieu Amalric est attendu demain soir en ouverture du festival pour présenter son « Barbara », dans une version très personnelle de l'interprète de « Nantes ». Volker Schlöndorff, l'auteur du « Tambour » (Palme d'or à Cannes en 1979, ex æquo avec « Apocalypse now »), sera à La Rochelle pour accompagner son dernier long-métrage « Retour à Montauk ». L'équipe du festival lui rend hommage avec 11 films.

Palme d'or avec « Entre les murs » en 2008, Laurent Cantet sera présent jeudi 6 et vendredi 7 juillet. Le festival lui consacre un hommage avec la projection de toute sa filmographie. Comme Schlöndorff, l'auteur de « Ressources humaines » et de « L'Atelier », présenté à Cannes, viendra évoquer sa manière de faire du cinéma. Autres avant-premières très attendues : « 120 battements par minute », film coup-de-poing sur les premiers pas d'Act up, Grand Prix du jury à Cannes, en présence de son réalisateur Romain Campillo, ou encore « Latifa, le combat du cœur », documentaire sur la croisade menée par Latifa Ibn Ziaten dont le fils Imad a été tué par Mohammed Merah en 2012. Enfin, pour clore le festival dimanche

9 juillet, les programmatrices ont choisi « Jeune femme », Caméra d'or en mai et projetée en présence de la réalisatrice Leonor Serraille.

3 Une nuit avec Schwarzy et autres curiosités

Le cinéma est partout mais se décline parfois dans des formes inattendues. L'association We love your names viendra partager sa passion pour les meilleurs génériques de films, créations à part entière. Les fans du genre pourront passer une nuit avec Schwarzy pour clore le festival, samedi 8 juillet. Le compositeur Bruno Coulais, auteur de dizaines de musiques de films (« Les Choristes », « Le Peuple migrateur »...) donnera une leçon de piano ce dimanche à La Coursive. Les âmes sensibles s'abstiendront d'assister à la projection d'un film de zombies nazis « Dead Snow 2 » suivi d'un concert punk-rap ce dimanche à La Sirène.

4 Fifi Brindacier et les Moomins pour les familles

Le festival a encore concocté un programme pour les plus jeunes. À l'honneur : « Fifi Brindacier » de la Suédoise Astrid Lindgren et « Les Moomins », gentils trolls sortis de l'imagination de la Finlandaise Tove Jansson dans les années 50. Sans oublier deux dessins animés en avant-première et un programme Laurel et Hardy. Soit trois séances par jour à dévorer en famille.

PRATIQUE

Festival international du film de la Rochelle, du 30 juin au 9 juillet. Projections aux cinémas Le Dragon, l'Olympia et à La Coursive. Nombreux tarifs : 7 euros (billet plein tarif), 48 euros (10 entrées plein tarif), 90 euros (carte illimitée)... La grille du programme est disponible sur : www.festival-larochelle.org. Informations et réservations au 05 46 52 28 96.



L'acteur-réalisateur Mathieu Amalric sera présent vendredi soir lors de la soirée d'ouverture du Festival international du film de La Rochelle. Leonor Serraille, Caméra d'or à Cannes cette année, et Laurent Cantet, Palme d'or en 2008 sont aussi attendus. PHOTOS ARCHIVES AFP

30 juin 2017

« Une expérience collective »

OUVERTURE Hitchcock comme on ne l'a jamais vu, l'œuvre de Tarkovski enfin réunie, un cinéma israélien à découvrir... La déléguée générale Prune Engler nous donne envie d'aller au cinéma du 30 juin



Prune Engler, déléguée générale du festival international du film de La Rochelle, mercredi, dans ses bureaux rochelais. PHOTO P.C.

Le Festival international du film de La Rochelle qui s'ouvre ce soir et se clôt le 9 juillet va donner envie de s'enfermer dans les salles obscures. Au total près de 200 longs métrages venus d'ici et d'ailleurs, signés de réalisateurs cultes, morts ou vivants, ou de jeunes inconnus pour le moment.

Des premiers pas d'Hitchcock dans les années 30 au cinéma israélien engagé en passant par le dernier film d'Alain Cavalier, la déléguée générale Prune Engler nous fait partager sa passion du cinéma.

« Sud-Ouest » Le festival présente les premiers films muets de l'époque anglaise d'Alfred Hitchcock. Que va découvrir le public ? **Prune Engler** Le public va découvrir qu'Hitchcock est né il y a très longtemps, au XIX^e siècle, en 1899 et donc qu'il a tourné des films quand il n'y avait pas de sons. C'est ça la grande surprise pour le public. On découvre qu'Hitchcock fait ses gammes et qu'il fait déjà des films drôles où l'on retrouve une certaine forme d'érotisme et de cruauté. Il est déjà un grand metteur en scène.

En quoi la rétrospective consacrée au cinéaste russe Andrei Tarkovski revêt-elle un caractère exceptionnel ?

C'est la première fois depuis plus de vingt ans qu'on peut réunir tous ses films. Ils n'étaient plus visibles parce que les copies étaient usées ou qu'il n'y avait plus de droit. La société Potemkine a renégocié les droits des cinq films russes qui sortent en DVD et en salles. Les films de Tarkovski sont faits pour le grand écran tant les images sont composées comme une peinture. C'est une rétrospective très attendue. Tarkovski est culte. Les jeunes ont envie de connaître ce cinéaste russe qui a souffert sous l'ère communiste et qui est une référence.

Après la Turquie l'an passé, cette 45^e édition se penche sur le cinéma israélien avec une forte présence féminine. Que disent ces réalisatrices sur leur pays et leur société ? Cela faisait plusieurs années que je voyais des films israéliens faits par de jeunes cinéastes à peine âgés de 40 ans. C'était le bon moment de les réunir. Qu'ont-ils en commun ? Ils sont vachement courageux, ils prennent des risques et s'attaquent à la religion, au conflit palestinien-israélien... de manière frontale. On aime beaucoup ce que fait Silvina Landsmann dont on montrera les films pour la première fois en France. Dans « Post Partum » tourné dans une grosse maternité où les bébés naissent à la chaîne, elle filme les réactions du monde médical, les liens familiaux... C'est fou ce que ça dit sur une société. On montrera aussi un de ses films sur une ONG israélienne qui s'occupe des immigrés originaires notamment d'Éthiopie.

Vous avez été bouleversée par le documentaire « Latifa, le cœur au combat » qui suit Latifa Ibn Zaiten, la mère du jeune militaire tué en 2012 par Mohamed Merah. Pourquoi est-ce un documentaire qui frappe fort ?

Oui c'est un film qui va toucher les gens de manière très profonde parce que cette femme est au cœur de ce qui préoccupe la société française aujourd'hui. Elle n'a peur de rien. Elle est toujours à l'endroit où il y a plus à faire et où personne ne fait rien, où les politiques ne sont pas à la hauteur du sujet. C'est un film où l'on rencontre quelqu'un.

Depuis la création du festival, la programmation s'élaborer sans fil rouge, sans thème particulier. Mais comment définiriez-vous cette 45^e édition ?

En effet, c'est impossible de trouver un fil rouge. Mais je dirais que les cinéastes qu'on rassemble font preuve de générosité. Je ne sais pas s'ils pensent au public quand ils tournent mais ce sont des films qui apportent beaucoup aux spectateurs. Les festivaliers vont repartir

— « À La Rochelle, on vient faire une cure de films, se faire des amis, tomber amoureux »

satisfait. Chaque projection sera vraiment l'occasion, surtout pour les films récents, d'une vraie rencontre et peut-être d'un éclaircissement sur le monde dans lequel on vit. Ils nous donnent les clés pour mieux comprendre et aimer notre monde violent. Les cinéastes vont loin dans l'intimité de leurs personnages, plus loin que nous qui n'avons pas le temps de réfléchir. Ce sont des guides.

30 juin 2017

Vous étiez revenue de Cannes enchantée par les films français. Des cinéastes que vous suivez depuis longtemps et que vous faites venir cette année. Amalric, Cantet, Caravaca, Cavalier sont là...

C'est aussi notre rôle de défendre et d'inviter des réalisateurs français que l'on aime. Il y a toujours des gens pour dire du mal du cinéma français, qu'il est trop nombriliste. Je trouve ça insupportable. Cette année, Cannes nous a démontré qu'on était très loin de ce nombriisme.

L'an passé, le festival a enregistré 86 000 entrées, ce qui était encore un très bon cru. Que souhaitez-vous pour cette nouvelle édition ? Que ça continue comme ça. C'est une fréquentation parfaite pour nous, il ne faut pas plus de monde. Nous affichons quasiment complet pour toutes les séances. Il nous fau-

drait peut-être une salle de plus. Cette année encore, on fait avec moins d'argent. Il faut que les partenaires se mobilisent et nous aident concrètement pour qu'on continue de travailler librement. C'est un beau festival parce qu'il est libre.

Le patron de Cannes Thierry Frémaux avait sélectionné en compétition deux films produits par la plateforme en ligne Netflix et qui ne sortiront pas en salles. Ce qui a provoqué une vive polémique. Qu'en avez-vous pensé ?

Cela a été très maladroit. Cannes, qui est un phare pour le monde cinématographique, a donné un très mauvais signal. C'est un vrai problème. C'est important que ce soit très réglementé. Frémaux s'est engagé pour l'année prochaine de ne sélectionner que des films dont il se

raît sûr qu'ils seraient distribués en salles. Netflix est un système dangereux pour la filière mais je ne pense pas que ce soit la mort des salles de cinéma.

Pourquoi aller au cinéma ?

Parce que c'est une expérience unique et collective, qui peut dans un certain sens ressembler à la messe. C'est une communion. On se retrouve dans un lieu obscur, on doit faire silence et on décide de passer ainsi plus d'une heure ensemble, de partager... À La Rochelle, on vient au cinéma pour faire une cure de films entourés de gens qui nous ressemblent, se faire des amis, tomber amoureux... C'est un temps où on est réuni et disponible.

Propos recueillis par Agnès Lanoëlle



Lurel et Hardy sont à redécouvrir dans une dizaine de courts-métrages. PHOTOCOR



Mireille Balin et Jean Gabin dans « Gueule d'Amour » de Jean Grémillon. PHOTOCOR



Niels Arestrup et André Dussollier dans « Diplomatie » réalisé par Volker Schlöndorff. PHOTOCOR



« Le crime était presque parfait » d'Alfred Hitchcock. PHOTOCOR

30 juin 2017

La Rochelle s'offre aux cinéastes



Mathieu Amalric présentera son dernier film, « Barbara ». ARCHIVES PASCAL COUBILLAUD

FESTIVAL DU FILM Le grand rendez-vous des cinéphiles débute ce soir, sur le Vieux Port, en présence de Mathieu Amalric. **Pages 14 et 15**



VALÉRIE MAIRESSE

« Ce soir, c'est l'inauguration du festival à La Coursive. Je vais monter sur scène avec Mathieu Amalric, j'ai le trac et en même temps, je suis fière, je l'adore ! On va voir son "Barbara" avec Jeanne Balibar. J'ai hâte ! »

NOTRE SÉLECTION

AUJOURD'HUI

19 h 30 Concert de l'orchestre d'harmonie de la ville, grand théâtre de La Coursive.

20 h 15 « Barbara », soirée d'ouverture en présence du réalisateur Mathieu Amalric.

DEMAIN 10 heures « Sueurs froides », d'Alfred Hitchcock, à l'Olympia.

10 h 15 « Révolution », d'Alfred Hitchcock, à l'Olympia.

10 h 30 « Moomin et la folle aventure de l'île », de Maria Lindberg, dessin animé à partir de 4 ans, au Dragon.

16 h 15 « Fenêtre sur Hitchcock », les gé-

riques du maître du suspense de 1906 à 2006, à La Coursive.

17 heures « Mokola », d'Emmanuel Gras, en présence du réalisateur, au Dragon.

17 h 15 « Le Sacrifice », d'André Tarkovski, à l'Olympia.

19 h 45 « Entre les murs », de Laurent Cantet, à l'Olympia.

20 heures « Retour à Montauk », de Volker Schlöndorff, en présence du réalisateur, à La Coursive.

22 heures « La Société du feu rouge », de Ruben Mandelso, en présence du réalisateur, au Dragon.

22 h 15 « Les trente neuf marches », d'Alfred Hitchcock, à La Coursive.

ÉCHOS DU FESTIVAL

Le chanteur Arnaud Fleurent-Didier sur le ring

CINÉ CONCERT Le chanteur et compositeur français Arnaud Fleurent-Didier signe une création musicale pour accompagner « The Ring », film muet d'Alfred Hitchcock de 1927. Auteur de « France Culture » et de « Je vais au cinéma », singles qui l'avaient fait connaître du grand public, Arnaud Fleurent-Didier sera le vendredi 7 juillet à 17 h 15, salle bleue de La Coursive.

« Barbara » et Amalric en ouverture

GRAND THÉÂTRE Ken Loach n'était pas venu l'an passé accompagner « Moi, Daniel Blake » pour l'ouverture du festival. Ce soir, le comédien et réalisateur Mathieu Amalric sera bel et bien là, sur la scène du Grand Théâtre, pour « Barbara » reparti bredouille de Cannes mais qui vient de remporter le prix Jean-Vigo. Dès 19 h 30, l'Orchestre d'harmonie de la ville interprétera les grandes musiques de films, histoire de faire patienter les festivaliers. Une nouveauté de l'an passé qui avait beaucoup plu.

Des détenus de Saint-Martin-de-Ré au scénario

COURTS-MÉTRAGES Depuis 2000, le festival collabore avec la maison d'arrêt de Saint-Martin-de-Ré. Cette année, des détenus ont écrit et réalisé quatre courts-métrages intitulés « 6,5 mètres carrés » en collaboration avec des étudiants de l'École des métiers du cinéma d'animation. Ces films seront projetés tout au long du festival.

Hitchcock s'affiche dans la tour de la Lanterne

EXPOSITION Une spirale blanche sur fond rouge dans laquelle la silhouette de James Stewart s'enfonce, ça ne vous rappelle pas quel-



Arnaud Fleurent-Didier. PHOTO DR

que chose ? C'est l'affiche de « Sueurs froides » ! Les films du maître du suspense ont inspiré de nombreux illustrateurs qui ont signé les affiches de ses films. De styles, d'époque et de cultures graphiques différentes, elles ont imprimé leur force érotique ou effroyable dans l'esprit des cinéphiles. Le collectionneur Claude Bouni à prêté une partie de ses affiches originales. Du 1^{er} au 30 juillet, à la tour de la Lanterne.

Dominique Reymond lit Andréï Tarkovski

LECTURE La comédienne Dominique Reymond lira des extraits du « Journal d'Andréï Tarkovski », le dimanche 9 juillet à 12 h 15, dans la salle bleue de La Coursive. Actrice chez Benoît Jacquot, Sandrine Veysset et Olivier Assayas, cette ancienne élève d'Antoine Vitez est aussi une immense comédienne de théâtre reconnaissable à sa belle voix grave et profonde.



Dominique Reymond lit Andréï Tarkovski. PHOTO DR

ILS ONT DIT

« La motivation principale d'une personne qui va au cinéma est une recherche du temps : du temps perdu, du temps négligé, du temps à retrouver. »

Le réalisateur russe Andréï Tarkowski (1932-1986).

« Cher spectateur de La Rochelle, merci, en cours de matinée de payer ton billet, d'attendre que la lumière s'éteigne... Oh que la vie de ces six personnes que j'ai filmées puisse croiser la tienne. À la fin de la projection, je viendrais bavarder avec toi »

Le cinéaste Alain Cavalier, présent du 4 au 8 juillet.

« Je préfère mettre l'horreur dans l'esprit des spectateurs plutôt que sur l'écran »

Alfred Hitchcock (1899-1980).

« Carré 35 est un lieu qui n'a jamais été nommé dans ma famille, c'est là qu'est enterrée ma sœur aînée de trois ans. Cette sœur dont on n'a jamais parlé »

Le réalisateur Eric Caravaca, présent samedi 8 juillet.

« Non seulement c'est du très grand cinéma mais vous allez rajeunir ! »

Serge Bromberg à propos de Laurel et Hardy.

1^{er} juillet 2017

La face cachée d'Hitchcock

RÉTROSPECTIVE Le festival présente 32 films d'Alfred Hitchcock dont sa période anglaise peu connue du grand public. Une occasion rare de les découvrir

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoëlle@sudouest.fr

Laissons temporairement de côté les « Vertigo », « Mort aux trouses » et autre « Psychose ». Cette année, le Festival international de film de La Rochelle consacre une rétrospective au maître du suspense, Alfred Hitchcock. Mais surtout, parmi les 32 films présentés, figurent les premiers. Ceux de la période anglaise, à une époque où le son n'existe pas. Sir Alfred a tourné une dizaine de films muets où l'on retrouve déjà tout ce qui va faire le succès du cinéaste qui rejoindra Hollywood avant la Seconde Guerre mondiale : le fantasme, la projection du désir, le goût pour les histoires criminelles...

Maître de conférence, directeur artistique du cinéma Le Méliès à Montreuil, Stéphane Goudet connaît l'œuvre hitchcockienne sur le bout des doigts. Il sera ce weekend à La Rochelle pour accompagner cette « rétrospective exceptionnelle », selon lui.

1 Une rétro Hitchcock sur grand écran, le nec plus ultra

Il faut réaliser la chance d'accueillir 32 films d'Hitchcock pour une rétro qui serait exceptionnelle. Ce n'est pas une intégrale, mais elle va réservé à vraies découvertes aux festivaliers. « Cela faisait très très longtemps qu'il n'y avait pas eu un tel événement autour d'Hitchcock. Et le voir sur grand écran, c'est le nec plus ultra », assure Stéphane Goudet qui considère le festival rochelais comme « le meilleur rendez-vous des cinéphiles en France ».

2 Hitchcock déjà le maître du muet et du désir

Avant d'être le maître du suspense, Hitchcock se montre très vite un grand metteur en scène du muet. Voilà la grande découverte que va faire le grand public qui ignorait qu'Hitchcock était né en 1899 dans un quartier populaire de Londres. Son premier muet, « The Pleasure Garden », date de 1925. Et selon Goudet, le premier plan de la première scène annonce en germe l'œuvre future. « Le tout premier plan déverse par le haut du cadre des dan-

seuses dénudées qui descendent, tout excitées, un escalier en colimaçon dans un mouvement tournant qui paraît infini », décrit le spécialiste. Tout y est : l'empreinte du vice et de la tentation, le mouvement perpétuel, le fantasme, la projection du désir, l'innocence coupable...

3 C'est quoi l'image mentale selon Hitchcock ?

C'est Hitchcock qui le dit : « je préfère mettre l'horreur dans l'esprit des gens que sur l'écran ». Cela veut dire que le maître du suspense va passer sa vie de réalisateur à imprimer dans la tête du spectateur des images qui n'existent pas. « Il va travailler sur les hors-champ, sur la suggestion par les sons, sur les effets de découpages. L'exemple le plus célèbre reste la scène de la dou-



che dans « Psychose » : jamais Hitchcock ne filme le corps ni le couteau qui s'enfonce dans la chair mais on est persuadé de l'avoir vu. C'est un cinéma du fantasme. C'est ce qu'on rêve de voir en l'autre », explique Stéphane Goudet.

4 Pourquoi tout le monde aime Hitchcock ?

De « Sueurs froides » à « Fenêtre sur cour », Hitchcock est dans l'imaginaire de tous. Le maître du sus-

pense est considéré comme l'un des plus grands cinéastes de l'histoire du cinéma, il est largement commenté et diffusé. « C'est vrai qu'il est devenu tellement consensuel qu'on oublie qu'il a divisé la critique. Ses films ont été souvent mal accueillis, jugés trop faciles, trop violents, sans profondeur. Mais à une certaine époque Truffaut, Rivette ou Godard se sont emparés de cette œuvre pléthorique pour dire que c'était l'un des grands au-

1er juillet 2017



**Le désir, le fantasme
(« Psychose » à gauche)... au
cœur de l'œuvre d'Hitchcock.**

PHOTOS KIPA ET DR

teurs du cinéma. Par ailleurs, Hitchcock va créer sa propre légende, il va apparaître dans ses films, mettre en scène sa silhouette. Il va être obsédé par l'idée du public, de la séduction, de la complicité avec le spectateur. Hitchcock reste un réa-

lisateur archi-contemporain qui inspire. Le « Barbara » d'Amalric est un remake de « Vertigo » : il met en scène une actrice dont il a été amoureux et qui feint d'être une chanteuse idolâtrée disparue », poursuit ce spécialiste.

Son préféré de l'époque anglaise ? « À l'Est de Shanghai » de 1931 « pour les ruptures de genres, et le côté à la fois burlesque, mélancolique et tragique sur la question du couple ».

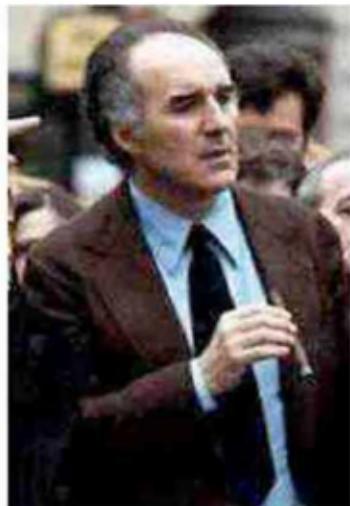
1^{er} juillet 2017

Gabin et Piccoli sont présents à La Rochelle grâce à Jeuland

FILMS Jean Gabin et Michel Piccoli sont à l'affiche de deux films qui leur sont dédiés et retracent leurs vies grâce à des extraits de films

Yves Jeuland est connu pour ses films documentaires dans les pas de politiques. Dans le sillage de Delanoë à la conquête de l'hôtel de ville parisien avec « Paris à tout prix » en 2001, dans l'ombre massive de Georges Frêche pour « Le Président » en 2010 ou plus récemment dans l'antichambre du pouvoir élyséen de François Hollande avec « Un temps de président » (2015), le cinéaste a réalisé des films qui se distinguent par un sens narratif servi avec une image soignée. « J'y suis très sensible. Je déteste les images floues ou qui bougent pour faire vrai, tourné sur le vif », souligne le natif de Carcassonne (11). Si Yves Jeuland n'exclut pas de revenir un jour à l'une de ses passions avec l'histoire et la chanson – la politique -, il tourne pour l'heure le dos au genre du documentaire politique. « C'est une question d'excitation, d'envie. J'essaie dans chacun de mes films d'explorer une histoire différente. Outre l'envie, il faut aussi arriver à trouver des personnages offrant une liberté absolue. C'est un équilibre à trouver entre la confiance nécessaire et l'indispensable distance. »

Le destin romanesque de Gabin
Et c'est ainsi qu'Yves Jeuland a plongé simultanément dans deux aventures cinématographiques projetées à La Rochelle dans le cadre du festival du film : « Un Français nommé Gabin » et « L'Extravagant Monsieur Piccoli ». « Ce sont des projets qui ne sont pas venus de moi », précise le réalisa-



Jean Gabin, ici dans « La Traversée de Paris » et Michel Piccoli dans « Vincent, François, Paul et les autres ». REPROS « SUD OUEST »/DR

teur audiovisuel tout en estimant que ces deux films demeurent des œuvres personnelles. Pour « Un Français nommé Gabin », il le cosigne avec François Aymé à l'origine du projet. « C'est à la fois l'histoire de l'homme, des Français et du cinéma. Jean Gabin a un destin romanesque : il incarne ses compatriotes. On a voulu tisser ces trois fils biographique, cinématographique et historique. »

Piccoli, l'homme de troupe

À la différence des multiples reportages, émissions ou documentaires consacrés à l'acteur, le documentaire de Jeuland et Aymé repose essentiellement sur des extraits de films. Une cinquantaine des 95 longs métrages de Gabin ont été utilisés par les deux réalisateurs pour dresser un portrait de l'homme et de son époque en 1 h 45. « Nous ne voulions pas d'un énième film conçu autour de témoignages qui racontent souvent les mêmes petites histoires. C'est, me semble-t-il, impensable de proposer un film

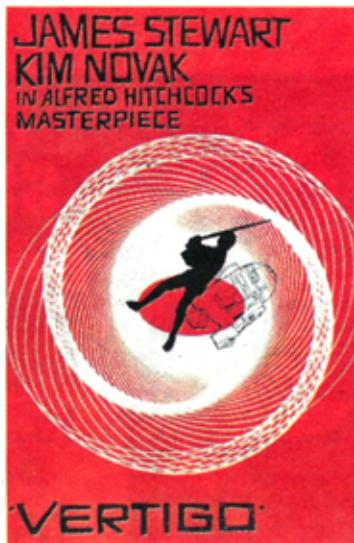
documentaire sur un acteur sans que jamais on ne le voie jouer. »

Un principe de priorité aux extraits de films qu'Yves Jeuland reproduit dans le second film qu'il présente à La Rochelle : « L'Extravagant Monsieur Piccoli ». Seule exception, quelques plans tournés par Jeuland avec Michel Piccoli (91 ans) pour le générique et la conclusion de ce film de 55 minutes. « Face aux 200 films dans lesquels a tourné Piccoli, devant toutes les archives retracant son action militante, il a fallu choisir un angle. J'ai opté pour parler du Piccoli des années 70. Dans mon imaginaire, cela correspond à l'âge d'or de Piccoli. Pour moi, il a toujours eu entre 45 et 55 ans. C'est un homme de troupe que j'ai décidé de montrer à travers l'œuvre de trois cinéastes : Sautet, Ferreri et Buñuel. Au-delà du comédien énorme, on y découvre un homme moins attendu : farceur, déjanté. En un mot, exubérant ! » Adécouvrir dans les salles du Festival du film international.

Luc Bourrianne

1^{er} juillet 2017

Le générique, une œuvre à part entière



AUJOURD'HUI À 16 H 15 Projection et débat autour des meilleurs génériques d'Hitchcock

Invitée pour la première fois par le festival, l'association We Loves your Names va faire découvrir aujourd'hui au public un art méconnu : celui du générique de film. Elle en diffusera une sélection cette après-midi, dans la salle bleue de la Coursive. Crée en 2008 par une bande de graphistes cinéphiles, l'association entend démontrer que les meilleurs génériques sont des œuvres à part entière. « Les bons réalisateurs qui portent une attention particulière au générique font appel à des graphistes ou des motion designer. Le générique peut être une véritable création graphique, une marque de fabrique, qui doit donner envie de voir le film. C'est un peu comme une couverture de livre qui doit parler de ce qu'on va voir sans trop en dire », explique Laure Chapalain, graphiste et présidente de We Loves your Names. Chez ces fans d'illustrations autant que de cinéma, le maître du genre se nomme Saul Bass. Ce graphiste américain né dans les années 20 aux États-Unis a révolutionné les affiches et génériques de films. Il signera trois génériques d'Hitchcock (« Vertigo », « La

mort aux trousses » et « Psychose ») et collaborera avec Otto Preminger et Martin Scorsese. L'affiche de « West Side Story », c'est aussi lui. Le style graphique de Bass est très reconnaissable : il ne fait figurer aucune star mais des symboles graphiques très forts, dans un style épuré, alternant le noir et blanc ou la couleur orange qu'il affectionne. Après un âge d'or dans les années 50, le générique tombera un peu en désuétude.

Il sera remis au goût du jour par le film « Seven ». En France, certains créateurs font référence à l'image de Laurent Brett, auteur des génériques de « OSS 117 », « The Artist » ou « Intouchables » ou encore Éric Brocherie qui signe toutes les séquences d'ouverture du réalisateur Cédric Klapisch (de « L'Auberge espagnole » aux « Poupées russes »). Cette après-midi, l'association We Loves your Names proposera une sélection d'une vingtaine de génériques d'Hitchcock, de 1926 à 2006, en présence d'un de ses fondateurs Hervé Tissot et de Stéphane Lerouge, concepteur de la collection discographique de bandes originales de films, « Écoutez le cinéma ! ».

A.L.

Pratique. « Fenêtre sur Hitchcock, les génériques du maître du suspense », aujourd'hui à 16 h 15, à la Coursive.

1er juillet 2017

SOIRÉE D'OUVERTURE

Amalric en gare avant de monter sur scène



Mathieu Amalric a lancé hier après-midi les traditionnelles arrivées en gare des réalisateurs, comédiens et festivaliers. Deux heures plus tard, le comédien et réalisateur présentait « Barbara » sur la scène de la Coursive. PHOTO PASCAL COUILLAUD



VALÉRIE
MAIRESSE

« Ce matin, je voulais aller voir "Zorba le grec" de Cacoyannis mais je dois aller à France Bleu pour enregistrer une interview. J'irai donc plutôt voir un Hitchcock, sûrement « Les Enchaînés », un pur chef-d'œuvre que j'ai vu il y a longtemps. Puis à 17 h 15, j'irai revoir « Le Sacrifice » de Tarkovski dans lequel je joue. C'est aussi pour cette raison que j'ai été invitée par ce beau festival ».

TOUS LES JOURS, LA COMÉDIENNE NOUS FAIT PARTAGER SON HUMEUR DU FESTIVAL.

AGENDA

AUJOURD'HUI

10 heures « Sueurs froides » d'Alfred Hitchcock, à l'Olympia

10 h 15 « Zorba le grec » de Michael Cacoyannis, au Dragon

10 h 15 « Révolution école 1918-1939 » de Joanna Grudzinska, en présence de la réalisatrice au Dragon

14 heures « The Lodger » d'Alfred Hit-

chcock, film muet de 1926, à la Coursive

14 heures « Happy End » de Michael Haneke, avant-première, au Dragon

14 h 15 « Fifi Brindacier » de Olli Hellborn, à partir de 5 ans, au Dragon

17 heures « Retour à Ithaque » de Laurent Cantet, au Dragon

17 h 15 « Le sacrifice » d'Andrei Tarkovski, à l'Olympia

19 h 45 « Journal d'un photographe de mariage » de Nadav Lapid, au Dragon

20 heures « Retour à Montaak » de Volker Schlöndorff, en présence du réalisateur à la Coursive

20 h 15 « Agent secret » d'Alfred Hitchcock, la Coursive

22 heures « La société du feu rouge » de Ruben Mendoza en présence du réalisateur, au Dragon

22 heures « Nostalghia » d'Andrei Tarkovski, à l'Olympia

22 h 15 « Mort d'un commis voyageur » de Volker Schlöndorff, à la Coursive.



La maman de « Fifi Brindacier » à l'honneur. PH DR

3 juillet 2017

La saga des Moomins

FESTIVAL DU FILM Le réalisateur Xavier Picard a adapté l'œuvre de la Finlandaise Tove Jansson. Tendre et universelle



RECUEILLI PAR AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Si vous ne connaissez pas encore les Moomins, ces drôles de trolls inventés il y a cinquante ans par la Finlandaise Tove Jansson, ne les manquez pas cette semaine. Le festival met à l'honneur l'œuvre de cette romancière et peintre, éprise de nature et de liberté. En 1954, un journal anglais lui avait passé commande pour publier tous les jours un comics trip sur les Moomins. Cela durera vingt ans ! Traduite dans le monde entier, la saga de ces petites créatures en forme d'hippopotames (un terme que détestait Tove Jansson), est moins connue en France.

Mais c'est un Français, Xavier Picard, à la tête du studio d'animation Pictak Cie, qui obtient en 2012 le feu vert des ayants droit pour réaliser « Les Moomins sur la Riviera ». C'est à voir à partir d'aujourd'hui, jusqu'à jeudi, en présence du réalisateur qui distribuera des dessins originaux à la fin de chaque projection.

« **Sud Ouest** » Comment avez-vous eu le coup de foudre pour les Moomins ?

Xavier Picard Les Moomins sont très peu connus en France. C'est en travaillant au Japon dans les années 90 que je suis tombé dessus. Quand j'ai feuilleté ces comics trip, j'ai tout de suite adoré le graphisme et les histoires extravagantes de cette drôle de famille.

Comment un Français a-t-il convaincu les ayants droit finlandais de réaliser un dessin animé d'après l'œuvre de Tove Jansson ?

J'ai longtemps gardé le projet dans un coin. Je savais aussi que les gros studios américains et japonais étaient sur la ligne de départ pour obtenir les droits. En 2010, une productrice finlandaise m'a annoncé que les droits étaient ouverts. Je me suis précipité en Finlande pour rencontrer Sophia Jansson et lui dire mon projet de ne pas trahir l'œuvre de sa tante. Comme je n'avais évidemment pas les moyens des gros studios, j'ai travaillé en France pour réaliser un petit film de deux minutes. Au bout de trois mois, je suis revenu en Finlande pour le montrer à Sophia Jansson. C'était un jeudi. Elle nous a dit qu'elle devait réfléchir plusieurs jours. Finalement, le lendemain, elle me téléphonait pour me dire que c'était OK.

Comment passe-t-on ensuite du comics trip au dessin animé et quel a été votre parti pris pour réaliser une œuvre nouvelle ?

Je pouvais facilement adapter les

personnages et les faire bouger. Mais l'épreuve de force, c'était les couleurs. La difficulté au départ, c'est qu'on a un support graphique en noir et blanc. Je ne voulais pas quelque chose de réaliste. Comme Tove Jansson était peintre, j'ai essayé de voir ses tableaux. Mais les rares toiles que j'ai pu voir étaient sombres. Cela ne m'a pas inspiré. J'ai donc eu l'idée d'aller voir du côté des affiches publicitaires des années 30 de la Côte

d'Azur, très monochromes. J'ai cherché des ambiances froides et des bleus pastel quand les Moomins sont chez eux, puis des jaunes et des orangés quand ils débarquent sur la Côte d'Azur.

Quelques mois

après avoir fini mon film, je suis allé voir une expo de 300 tableaux de Tove Jansson à Helsinki. Et je suis tombé sur toute une période d'orangés, parfaitement dans la gamme du film.

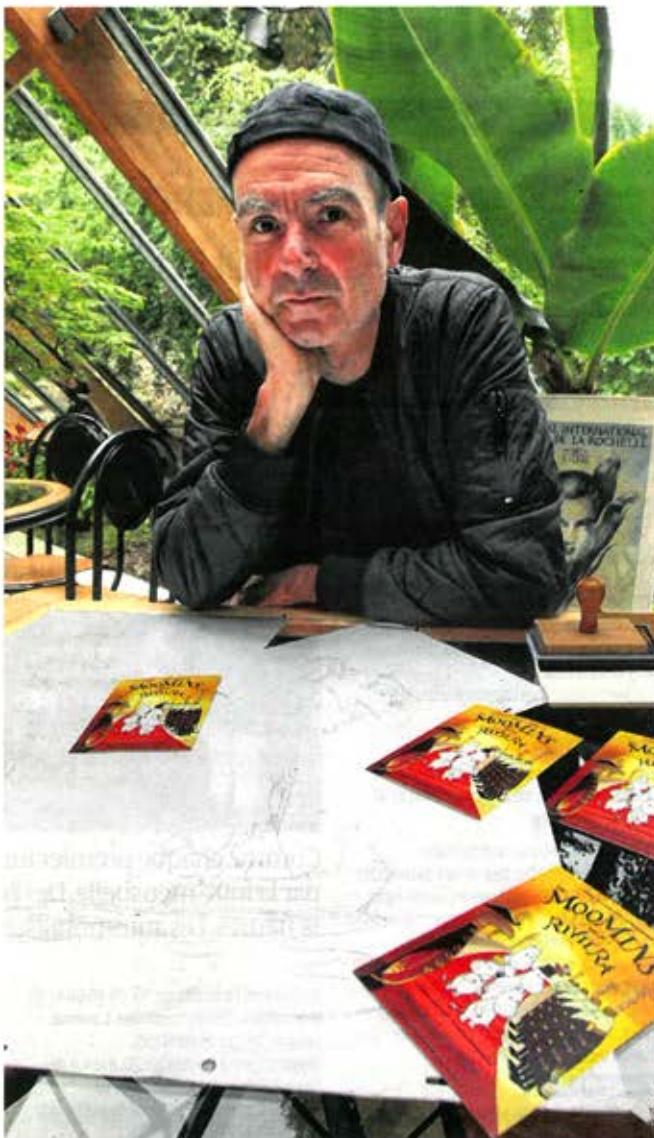
Comment décrivez-vous l'univers des Moomins ?

C'est un univers extravagant, humaniste et drôle. C'est une famille qui vit en toute simplicité et qui respecte la nature et les autres. Ça fait un peu bête de dire ça aujourd'hui, mais il faut se remettre dans le contexte de l'après-guerre. Tove Jansson, qui re-

Xavier Picard a fait rapatrier de Chine un million de dessins.

Le réalisateur en distribuera à la fin de chaque projection

3 juillet 2017



Xavier Picard, samedi, devant ses dessins originaux des « Moomins sur la Riviera » à découvrir aujourd'hui. PHOTO P. COUILLAUD

vendiquait son homosexualité, défendait l'égalité des sexes. Dans les Moomins, les filles vivent autant d'aventures que les garçons.

Vous allez distribuer, après chaque séance, les dessins originaux qui ont servi à la fabrication du dessin animé...

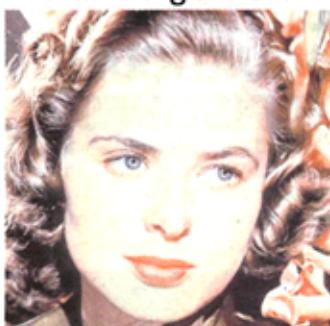
C'est un dessin animé réalisé à l'ancienne, sur papier, comme on ne le fait plus. Après avoir fabriqué une première partie en France, on finit de réaliser dans un studio en Chine. L'été dernier, j'ai fait rapatrier trois mètres cubes par bateau, soit un million de dessins. Depuis, ils sont stockés chez ma mère dans les Deux-Sèvres. Il faut s'imaginer de simples croquis crayonnés en noir et blanc.

Pratique. - « Les Moomins sur la Riviera » à partir d'aujourd'hui jusqu'à jeudi à 10 h 30, au Dragon, en présence du réalisateur Xavier Picard. À partir de 4 ans.

3 juillet 2017

ÉCHOS DU FESTIVAL

Le plaisir de (re)voir Hitchcock sur grand écran



Ingrid Bergman, à voir dans « Les Enchaînés ».

PHOTO ARCHIVES KIPA/INTERPRESS

LES CLASSIQUES Sensations garanties, cette semaine. Trente-deux œuvres du maître du suspense sont projetées sur grand écran. Si vous hâtiez en suivant la course folle de Cary Grant dans « La mort aux trousses », vous tremblerez désormais ! Après « Agent secret » samedi, la tension devait monter d'un cran avec l'incontournable « Psychose », projeté hier. On continue ce matin, avec « Les enchaînés », pour le plaisir de se lais-

ser happer par la beauté suave d'Ingrid Bergman, version grand format...

Le meilleur de Laurel et Hardy en dix films

BURLESQUE Serge Bromberg, fondateur de Lobster Films et fidèle du festival, a sélectionné 10 films les plus représentatifs de l'œuvre de Laurel et Hardy, le célèbre duo burlesque. L'événement de cet hommage sera la présentation de la version intégrale de « La bataille du siècle » (un festival de tarte à la crème), leur quatrième film ensemble. Ils en feront 107 en tout.

« Jeune femme » et « La Ciociara » en clôture

DERNIER JOUR On n'y est pas encore mais prenez date : la 45^e édition s'achèvera dimanche 9 juillet avec « Jeune femme », caméra d'or au festival de Cannes, en présence de la réalisatrice Leonor Serraille et de la comédienne Laëtitia Dosch. Mais aussi par « La Ciociara » de Vittorio de Sica,



Le compositeur Bruno Coulais, le réalisateur Volker Schlöndorff et la journaliste Christine Masson en pleine discussion et dédicace, hier midi, dans le hall de La Coursive. PHOTO P. COUILLAUD

présenté pour la première fois en version restaurée.

Alain Cavalier a rendez-vous avec son public

PORTRAITS Ce sera l'un des moments forts de la journée de mardi : la projection de trois des six portraits que vient de tourner le réalisateur Alain Cavalier sur cinq anonymes (un boucher, un cordonnier, une obsédée

de la propreté...) et sur l'académicien et journaliste Philippe Labro. L'auteur de « Thérèse » et « Pater » leur consacre à chacun un documentaire de cinquante minutes. Ce mardi, « Philippe », « Bernard » et « Léon » seront projetés à la suite, à partir de 14 heures, suivis d'une rencontre avec le réalisateur. Les trois portraits XXL « Jacquette », « Daniel » et « Guillaume » sont présentés à 10 heures le même jour puis samedi à 10 heures.



VALÉRIE MAIRESSE

« Il faut absolument aller voir les Moomins de Xavier Picard. Emmenez-y vos enfants ! Cette après-midi, je me refais Hitchcock sur grand écran avec "L'ombre d'un doute", c'est magique ! Et après j'hésite entre "Vers le sud" de Laurent Cantet que j'avais adoré et "French Cancan" qui fait partie des films qui m'ont donné envie d'être actrice. »

TOUS LES JOURS, LA COMÉDIENNE NOUS FAIT PARTAGER SON HUMEUR DE FESTIVALIÈRE.

NOTRE SÉLECTION

AUJOURD'HUI

10 h « Foxfire, confession d'un gang de fille » de Laurent Cantet, 2013, à l'Olympia.
14 h « Gueule d'amour » de Jean Grémillon, 1937, au Dragon.
17 h 15 « Solaris » d'Andrei Tarkovski, 1972, à l'Olympia.
22 h « Le policier » de Nadav Lapid, 2011, Israël, au Dragon.

4 juillet 2017

Le choc des images

LE FESTIVAL DU FILM

Joanna Grudzinska a réalisé un film à base d'archives sur les mouvements de l'école libre. Un doc passionnant sur une histoire méconnue



AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

C'est la première fois qu'elle présente son film dans un festival de cinéma généraliste, et pas de cinéma d'histoire. Joanna Grudzinska profite à fond de son séjour rochelais, entre deux projections et rencontres avec le public.

Samedi matin, dès 10 heures, la salle qui projetait son documentaire « Pédagogies alternatives, 1918-1939 » affichait complet. « C'est incroyable. Je suis très heureuse d'être dans ce festival non concurrentiel qui donne à mon documentaire un statut de film de cinéma. C'était tout ce que j'espérais », confie Joanna Grudzinska. « Pédagogies alternatives, 1918-1939 » raconte comment, dans les années 1920, des pédagogues vont multiplier les expériences à travers toute l'Europe pour faire naître une école plus ouverte, plus libre, à contre-courant

des dogmes de leur époque. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, leur constat est accablant : c'est l'école qui a fabriqué ces petits soldats prêts à mourir sur les champs de bataille.

C'est ainsi que commence ce documentaire entièrement réalisé à partir d'images d'archives, en noir et blanc : dans une cour d'école, on y voit des enfants impeccablement rangés, marcher au pas, comme à l'armée. En fond sonore, on les entend répéter après le maître qu'ils obéiront toujours à la patrie pour être de bons petits soldats.

Pendant près de vingt ans, en Italie, en France, en Allemagne ou en Angleterre, de nouveaux pédagogues (Montessori, Freinet, Steiner, Ferrière, Geheb...) vont propager des méthodes d'enseignements révolutionnaires : ils rejettent l'autorité du maître, veulent donner autant de place au travail intellectuel que manuel ou artistique, défendent la libération des corps et la méthode globale de la lecture. Les plus radicaux assurent que « c'est sur les conseils du Démon que l'école a été créée » ou encore que « c'est à l'école que les enfants ont appris à tricher et à mentir ».

Changer le monde

La réalisatrice, aidée d'une équipe d'une dizaine de personnes, a puisé dans des kilomètres d'archives pour en tirer des images passion-

4 juillet 2017



Joanna Grudzinska signe « Pédagogies alternatives, 1919-1938 », documentaire passionnant sur une histoire politique méconnue de ces mouvements qui ont voulu changer l'école. PHOTO P. COUILAUD

nantes et méconnues qui racontent l'expérimentation d'une formidable aventure collective. On y voit des enfants chanter sur la plage, s'épanouir dans la nature, des filles et des garçons jouer ensemble ou se balader nus sans que cela ne semble poser problème...

« Ce qui m'a intéressé, c'est de monter ces gens qui ont la passion de la pédagogie, et qui ont pensé l'enseignement comme un outil pour changer le monde. C'est une histoire politique méconnue qui n'a pas été transmise, contrairement à celle de Jules Ferry. Je n'ai rien contre Jules Ferry, mais pourquoi lui plus que ces pédagogies ? »

s'interroge encore la réalisatrice.

Fascinée par cette aventure, Joanna Grudzinska a mis cinq ans pour réaliser son documentaire de 1 h 36. Parce que dénicher des archives aux quatre coins de l'Europe demande un long travail de patience. Parce que le montage d'images historiques est un exercice complexe.

« Peu de cinéastes s'y collent. Je n'avais pas envie d'un programme audiovisuel dans lequel on aurait convoqué les trois spécialistes du sujet. Il s'agit de triturer des images, de les faire revivre, d'être en dialogue avec des chefs opérateurs des années 1920 », poursuit-elle.

Diffusé sur Arte il y a quelques mois, « Pédagogies alternatives » est désormais très demandé en France et à l'étranger, à l'heure où certains enseignements alternatifs reviennent à la mode. Un projet de DVD est en cours.

À 40 ans, Joanna Grudzinska, qui est aussi scrite et directrice de casting, rêve toujours de réaliser un vrai long-métrage de fiction pour le cinéma. Elle en a déjà écrit le scénario. Elle prendra le temps qu'il faudra.

« Pédagogies alternatives 1919-1938 » de Joanna Grudzinska, samedi 8 juillet à 14 heures au Dragon.

4 juillet 2017

Sur les traces d'un charbonnier

TÉMOIGNAGE Emmanuel Gras suit Kabwita qui part vendre le charbon qu'il a fabriqué dans la jungle urbaine de Kolwesi, au Congo. Lent et puissant

Kabwita pousse son vélo qui croule sous un chargement de sacs de charbons. Il quitte sa campagne pour rejoindre la jungle urbaine de Kolwesi, dans la région de Kantaga, au Congo. Objectif : vendre le charbon qu'il a fabriqué pour survivre.

Le jeune homme, père de famille, est le héros de « Makala » (qui signifie « charbon » en swahili), un film d'Emmanuel Gras qui vient de remporter le grand prix de la semaine de la critique au festival de Cannes.

Chef opérateur sur de nombreux tournages en Afrique, le réalisateur, qui s'était fait remarquer avec « Bo-vines », avait été impressionné par la vision de ces jeunes charbonniers poussant leurs vélos. « J'ai effectué plusieurs repérages et rencontré plusieurs charbonniers. Mais j'ai senti qu'il se passait quelque chose avec Kabwita, dans son regard. Son visage m'a tout de suite plu. J'ai d'abord senti sa fragilité même si, au fil du tournage, j'ai compris qu'il était bien plus fort que je ne l'avais

imaginé », se souvient Emmanuel Gras.

Accompagné d'un ingénieur du son et d'un journaliste local qui leur a ouvert les portes, le réalisateur va filmer pendant un mois et demi. « L'idée n'était pas de parler de la déforestation ou de la vie du village. J'avais une idée très précise : c'était filmer le travail d'un villageois, de l'abattage de l'arbre à la vente en ville. Mon idée était de raconter ce qu'est le travail et l'effort qu'il faut fournir pour quel résultat et de proposer une expérience physique et sensorielle aux spectateurs », poursuit le réalisateur.

Travail de forçat

Pendant une heure et demie, le documentaire, tourné comme un film, suit le rythme lent d'un travail de forçat : abattre avec une simple hache un arbre centenaire, pousser un chargement en équilibre sur un vélo dont les pneus sont crevés, parcourir les 50 kilomètres de collines



Emmanuel Gras, réalisateur du puissant « Makala », grand prix de la semaine de la critique à Cannes. PHOTO PASCAL COUILLAUD

et de routes poussiéreuses qui séparent le village de Kolwesi. Les yeux rougis et le corps affaibli, Kabwita doit se surpasser pour atteindre son but. Un enfer pour quel résultat ? Une fois arrivé sur le marché, débutent les impitoyables négociations avec les revendeurs de charbon. On comprend que la mission sera rude, voire désespérée. Un tel chemin de croix pour si peu d'ar-

gent... Tourné durant l'été 2016, « Makala » sortira en salle le 6 décembre prochain. Aux dernières nouvelles, Kabwita est toujours charbonnier et aurait commencé à construire la maison dont il rêve pour sa femme et ses enfants. Emmanuel Gras a programmé de se rendre au Congo, l'été prochain, pour lui montrer son film.

A. L.



VALÉRIE MAIRESSE

« Bon, aujourd'hui, je plonge dans le mystère. Pas celui d'Hitchcock. Non, je vais aller voir des films israéliens que je ne connais pas. Puis, après ça, direction l'Olympia pour retrouver Margarethe von Trotta dans "L'Honneur perdu de Katharina Blum". Et le soir, un Hitchcock. Je ne peux pas m'en empêcher. »

NOTRE SÉLECTION

AUJOURD'HUI

10 heures. « Le tambour » de Volker Schlöndorff, palme d'or à Cannes en 1979, à La Coursive.

10 heures. « Bangkok nites » de Katsuya Tomita en présence du réalisateur, à l'Olympia.

11 heures. « Les aventures d'Émile à la ferme », à partir de 5 ans, au Dragon.

14 heures. « Portraits XXL » d'Alain Cavalier, en présence du réalisateur.

5 juillet 2017

« Elle déclenche des choses très fortes »

FESTIVAL DU FILM

Olivier Peyon et Cyril Brody ont suivi Latifa Ibn Ziaten dont le fils a été tué par le terroriste Mohamed Merah. Avant-première ce soir



AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr



Depuis la mort de son fils en 2012 tué par le terroriste Mohamed Merah, Latifa Ibn Ziaten parcourt le monde pour combattre la haine. « Latifa, le cœur au combat » est projeté ce soir PHOTO DR

Prune Engler, la déléguée générale qui avoue pourtant ne pas avoir la larme facile au cinéma l'annonce comme un film bouleversant « qui va toucher profondément les gens parce que cette femme est au cœur de ce qui préoccupe la société française ». Signé Olivier Peyon et Cyril Brody, « Latifa, le cœur au combat » est présenté ce soir pour la toute première fois en France, en présence des réalisateurs. Latifa Ibn Ziaten qui était annoncée ne sera finalement pas là : elle a été hospitalisée il y a quelques jours pour une grosse fatigue et se repose actuellement chez elle.

Gourmande et joyeuse

Son visage vous sera familier : Latifa Ibn Ziaten est cette mère devenue activiste après la mort de son fils Imad, tué par le terroriste Mohamed Merah qui, entre le 11 et 22 mars 2012, avait assassiné sept personnes à Montauban et Toulouse. Depuis, elle parcourt la France et le monde pour défendre la jeunesse des quartiers et combattre la haine par la tolérance. Pendant un an, Olivier Peyon, qui s'était

fait remarquer notamment pour son documentaire « Comment j'ai détesté les maths » et Cyril Brody, ont suivi le quotidien de cette mère ordinaire devenue icône.

« Au départ, on était méfiant sur le côté « sainte » qu'elle était devenue. Mais le jour où Olivier l'a rencontrée pour la première fois, il a vu une femme gourmande qui a dévoré un gros dessert », se souvient Cyril Brody.

Une anecdote qui en dit long sur ce personnage haut en couleur très loin de l'image de la mère en deuil. Alors qu'elle reçoit à Paris un groupe de femmes marocaines victimes des attentats à Casablanca, éploquées, elle tranche par sa vitalité et sa joie. C'est ce qu'elle répète à longueur de voyage : « C'est à vous de nous prendre en charge. Il n'y a pas de fatalité ». Les deux réalisateurs la suivent dans ses nombreux déplacements dans une école

5 juillet 2017

comme dans une prison, de Chine à Israël et bien sûr au Maroc où Imad est enterré.

Latifa Ibn Ziaten a l'art de se fondre dans toutes les situations et de passer des ors de La République à

« C'est une passeuse, très mobile, très empathique, qui n'a aucun problème de légitimité »

comme dans une prison, de Chine à Israël et bien sûr au Maroc où Imad est enterré.

Latifa Ibn Ziaten a l'art de se fondre dans toutes les situations et de passer des ors de La République à

une association de quartier. « C'est une passeuse, très mobile, très empathique. Elle n'a aucun souci de légitimité. Ce qui la rend puissante et audible, c'est qu'elle est proche de tout le

monde, qu'elle a un look d'une tante ou d'une grand-mère. Elle déclenche des choses très forte parce qu'elle n'est pas dans une posture. Elle est ainsi faite », la décrit le réalisateur Cyril Brody. Au-delà du per-

sonnage, « Latifa, le cœur au combat » raconte bien évidemment la France d'aujourd'hui, ses tensions communautaires, le désarroi d'une jeunesse paumée et l'abandon des politiques. « Cette femme est bouleversante parce qu'elle est toujours à l'endroit où il y a le plus à faire et où personne ne fait rien, où les politiques ne sont pas à la hauteur du sujet », nous avait confié il y a quelques jours Prune Engler.

Le réalisateur Alain Cavalier,

hier, lors de la présentation de ses portraits d'anonymes

Ce soir, la projection du documentaire sera suivie d'un échange avec le public et les réalisateurs. Nul doute qu'il suscite le débat. « Chacun peut investir ce film pour raconter sa propre action », confirme le réalisateur.

Pratique. Projection de « Latifa, le cœur au combat » d'Olivier Peyon et Cyril Brody, en présence des réalisateurs, ce mercredi, à 20 heures, grande salle de La Coursive, en avant-première.

ILS ONT DIT

« Petit à petit j'ai décéléré, je me suis mis à ne plus écrire de scénario ni à filmer de comédiens professionnels... »

Le réalisateur Alain Cavalier,

hier, lors de la présentation de ses portraits d'anonymes

« Tarkovski filme un monde en détresse. Comment ne pas reconnaître l'homme d'aujourd'hui ? » Le critique et écrivain Jean-Christophe Ferrari au sujet du réalisateur russe



VALÉRIE
MAIRESSE

« Je vais aller enfin voir « Andreï Roulev », le film le plus connu d'Andréï Tarkovski. L'après-midi, je file à La Coursive pour « Une femme disparaît » d'Hitchcock. Décidément, je kiffe Hitchcock ! Je finirai ma soirée avec « Ma vie de chien » de Lasse Hallström, un film de 85. J'adore tous ces mélanges ».

TOUS LES JOURS, LA COMÉDIENNE NOUS FAIT PARTAGER SON CHOIX DE FILMS

NOTRE SÉLECTION DU JOUR

10 h 30 « Notre pain quotidien », de King Vidor, 1934, La Coursive.

10 h 30 « Les Moomins sur la Riviera », de Xavier Picard, présentation et animation par le réalisateur, au Dragon

16 h 15 Rencontre avec le réalisateur roumain Andrei Ujica, à La Coursive.

17 heures « L'emploi du temps », de Laurent Cantet, au Dragon.

19 h 45 « De la terre sur la langue », du Colombien Rubén Mendoza, au Dragon

22 h 15 « Le crime était presque parfait », d'Alfred Hitchcock, 1954, La Coursive.

5 juillet 2017

ÉCHOS DU FESTIVAL

À la rencontre des réalisateurs israéliens

DÉCOUVERTE Cette 45^e édition explore cette année le cinéma israélien avec la présentation d'une quinzaine de longs-métrages. On ne rate pas « Post-Partum » de Silvana Landsmann, plongée dans une maternité publique en Israël. On rencontre aussi les réalisateurs présents cette semaine : ce matin, rencontre avec Maya Dreyfuss après la projection de « She is coming Home » à 10 h 15 au Dragon ou jeudi avec Silvana Landsmann après « Hotline » projeté à 22 heures au Dragon.



Claude Le Pape, Hubert Charuel et Sara Giraudeau, hier soir, pour l'avant-première de « Petit Paysan ». PHOTO PASCAL COUILAUD

De la Croisette au Vieux-Port

AVANT-PREMIÈRE Ils étaient à Cannes il y a quelques semaines encore. Ils sont attendus ici vendredi : Laurent Cantet (qui arrivera jeudi), à La Rochelle, présentera son dernier film « L'Atelier » en avant-première à 10 h 15 au Dragon. Dans l'après-midi, à 16 heures, le réalisateur participera à une rencontre avec le public, animée par Serge Kaganski. Autre événement : la venue de Robin Campillo, Grand Prix du festival de Cannes avec « 120 battements par minute », à 20 heures,

grande salle de La Coursive. Là encore, ça sera une avant-première en présence du réalisateur et de l'acteur Arnaud Valois.

Où acheter son billet et un T-Shirt du festival ?

LA COURSIVE Au rez-de-chaussée de La Coursive, on trouve la billetterie, la petite boutique du festival qui écoule T-Shirt, sacs et affiches ou encore une annexe de la librairie « Les Saisons » qui propose une sélection de livres et DVD dédiés au cinéma.

6 juillet 2017

Le « filmeur » du réel

FESTIVAL DU FILM Avec six portraits d'anonymes, le réalisateur Alain Cavalier revendique un cinéma du réel. Il révèle des personnages truculents



AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Vous ne connaissez pas Jacquotte, Daniel ni Léon. Mais il suffit de passer 50 minutes en leur compagnie et vous allez les adorer. Ces anonymes que filme Alain Cavalier (il se dit « filmeur » et pas réalisateur) n'ont rien d'exceptionnel à première vue : boucher, cordonnier ou comédien solitaire... Ils mènent une existence ordinaire entre leur magasin, leur pavillon de banlieue et leur famille. Des gens comme tout le monde et c'est justement pour cela que le réalisateur de « Thérèse » et de « Pater » les a choisis. Alain Cavalier a suivi pendant des années Bernard, comédien professionnel qui connaît le succès sur le tard, Léon, cordonnier à l'ancienne qui s'apprête à partir à la retraite au bout de quarante-cinq ans ou encore l'homme de presse et écrivain

Philippe Labro, seul personnage connu de la série et compagnon de route de Cavalier. La caméra filme au plus près, sans artifice ni mise en scène, à l'image d'une amicale conversation qui se poursuivrait sur plusieurs mois ou années. C'est de ce matériau simple et banal que naissent des saynètes aussi fantaisistes que profondes. Quelques minutes suffisent à l'écran pour qu'apparaissent des personnages truculents jouant une comédie malgré eux (ou pas).

Matérialisme

Derrière son comptoir de ce quartier parisien, Léon n'est-il pas un grand acteur, entre un Michel Serreau et un Jean Gabin, lançant des répliques dignes d'un grand texte à chaque fois qu'un client passe la porte de son magasin de chaussures rapiécées comme on n'en fait plus ? Bien sûr que oui, affirme Alain Cavalier, venu mardi après-midi, pendant quelques minutes lors d'une rencontre avec le public à l'issue de la projection de trois de ses



Alain Cavalier, mardi, à l'occasion de la projection de ses six portraits d'anonymes. PHOTO P. COUILLAUD

six portraits. « Il m'arrive parfois de regretter mon passé de réalisateur avec tout ce que cela impliquait : maquillage, comédiens professionnels, budget, producteur, une équipe qui bosse... Petit à petit, je me suis détaché de ces films qui étaient comme des rêves, j'ai décléré et je me suis mis à ne plus écrire de scénario et à ne plus filmer des comédiens. Aujourd'hui, je me cramponne au matérialisme total. Filmer le réel vous rend délicieusement athée, matérialiste. Les cinéastes sont trop souvent torturés pour faire des images impossibles » expli-

que-t-il à une salle comble et embalée parce qu'elle vient de voir.

« On voit que vous avez de la tenue pour eux. Ces personnages auraient pu être grossiers avec un autre cinéaste que vous » lui lance une spectatrice. Pour atteindre cette épure, le réalisateur a réussi à creuser un sillon et à tirer une particularité de tous ces personnages qu'on finit par relier : ils sont tous obsédés par une vocation qui a traversé leur vie. Une vie qui tourne autour de cette passion souvent dévorante qu'est le théâtre par exemple pour Bernard, infatigable saltimbanque qui a hy-

pothqué sa maison et qui entraîne sa famille dans toutes les salles des fêtes de France. « Ils ont tous une ritournelle dans la tête, un mental très particulier dont ils ont beaucoup de difficultés à sortir » reconnaît Alain Cavalier. Ni fiction ni documentaire, « Portraits XL » reste du cinéma.

PRATIQUE

« Portraits XL, Jacquotte, Daniel et Guillaume », 3x49 minutes et « Philippe, Bernard et Léon », salle bleue à La Coursive, samedi 8 juillet à 10 heures en présence du réalisateur.

6 juillet 2017

ÉCHOS DU FESTIVAL

Dans le viseur des photographes

EXPOSITION Philippe Lebruman et Jean-Michel Sicot, photographes officiels du festival, tirent le portrait des cinéastes et comédiens invités de cette 457e édition. Après Michel Piccoli, Agnès Varda et Benjamin Biolay l'an passé, les deux photographes ont déjà croisé les réalisateurs Mathieu Amalric et Volker Schlöndorff ou encore le compositeur Bruno Coulais. Leurs portraits, en couleurs ou en noir et blanc, sont exposés dans le hall de La Cursive.



Des portraits au jour le jour exposés à La Cursive PHOTO P.C.

Le cinéma israélien, table ronde et dédicaces

LA COURSIVE Les réalisateurs Silvana Landsmann, Nadav Lapid, Maya Dreifuss et l'actrice Tali Sharon participeront à une table ronde consacrée au cinéma israélien, animée par Ariel Schweitzer cette après-midi à 16 h 15, à La Cursive. Nadav Lapid et Ariel Schweitzer seront dans la foulée en séance de dédicaces pour leur livre « Danse encore » et « Le nouveau cinéma israélien ».

Hitchcock s'affiche à la tour de la Lanterne

EXPOSITION Alors que le festival consacre une rétrospective au maître du suspense Alfred Hitchcock, avec la présentation d'une trentaine de films, la Tour de la Lanterne accueille une exposition d'affiches de films dans une mise en scène soignée. Jusqu'au 31 août.

L'unique film de Saul Bass sur les fourmis

INÉDIT Saul Bass, qui a signé les génériques des films « Preminger » et « Kubrick », a réalisé un film de



La tour de La Lanterne expose des affiches originales des films de Hitchcock, jusqu'au 31 août. PHOTO X. LÉOTY

science-fiction sur des fourmis. À voir vendredi à 22 h 30 au Dragon.

Dernière chance pour voir « Révolution école »

DOCUMENTAIRE Il aura fallu cinq ans à Joanna Grudzinska pour réaliser « Révolution école 1918-1939 » à base exclusivement d'images d'archives. Le documentaire re-

vient sur une histoire politique méconnue, il raconte la naissance dans les années 20 et 30, des mouvements pédagogiques alternatifs dénonçant l'oppression du maître et des règles en vigueur à l'intérieur d'une « école assise » et défendant au contraire l'égalité entre filles et garçons, entre apprentissage intellectuel et manuel et la liberté des corps. La dernière projection se tiendra samedi à 14 heures au Dragon.

6 juillet 2017



Le festival international du film de La Rochelle se tient jusqu'à dimanche. PHOTO P. COUILLAUD

LES CHOIX DE « SUD OUEST »

La Rochelle (17)

1 Une cure de cinéma

Près de 200 films projetés sur quatorze écrans, des intégrales inédites, de la fiction et des documentaires, des avant-premières... Depuis le week-end dernier, la 45e édition du festival de film de La Rochelle fait le bonheur de milliers de cinéphiles qui adorent s'enfumer dans les salles obscures alors que le soleil brille dehors. Les festivaliers ont jusqu'à dimanche pour poursuivre leur cure de cinéma.

Il faut réaliser la chance d'accueillir 32 films d'Hitchcock pour une rétrospective exceptionnelle. Ce n'est pas une intégrale, mais elle réserve de vraies découvertes aux festivaliers. « Cela faisait très longtemps qu'il n'y avait pas eu un tel événement autour d'Hitchcock. Et le voilà sur grand écran, c'est le nec plus ultra », assure Stéphane Goudet, maître de conférence qui considère le festival rochelais comme « le meilleur rendez-vous des cinéphiles en France ». La 45e édition consacre également une rétrospective au cinéaste russe Andrei Tarkovski dont on n'avait pas montré les films depuis une vingtaine d'années en France.

Depuis samedi, les réalisateurs défilent pour défendre leurs films. Après Mathieu Amalric et Volker Schlöndorff ou encore le jeune Hubert Charuel qui signe un film poignant sur le monde de l'élevage dans « Petit Payson », Laurent Cantet à qui le festival consacre un hommage, est attendu

à partir d'aujourd'hui pour « L'Atelier ». Robin Campillo qui revient de Cannes avec un Grand Prix, sera là samedi pour défendre son « 120 battements par minute » sur les premières années de militantisme du mouvement Act Up. « Jeune femme » de Leonor Serraille, qui a remporté la Caméra d'or à Cannes, sera projeté ce samedi, en soirée de clôture de festival.

On n'oublie pas tous les à-côtés qui émaillent une programmation toujours aussi foisonnante et surprenante : un ciné-concert signé Arnaud Fleurent-Didier pour mettre en musique « The Ring », film muet d'Hitchcock de 1927, une « Nuit avec Schwarze », samedi soir, avec la projection de « Total Recall », « Terminator 2 » (présenté en 3D pour la première fois en France) et « Last Action Hero » ou encore un programme consacré aux meilleurs Laurel et Hardy.

Enfin, il y a un petit festival dans le grand. Le jeune public pourra découvrir le personnage espiègle de « Fifi Brindacier » ou l'univers des « Moomins », ces petits hippopotames nés il y a une cinquantaine d'années dans la tête de la finlandaise Tove Jansson.

45^e festival international du film de La Rochelle, jusqu'au 9 juillet. Billetterie à La Coursive. Internet : www.festival-larochelle.org



VALÉRIE
MAIRESSE

« Si vous ne l'avez pas encore vu, courez voir « les Moomins » sur la Riviera avec vos enfants, un petit bijou de Xavier Picard. Je ferais bien d'aller à la conférence d'Eugénie Zvonkine, spécialiste de Tarkovski. J'apprendrai plein de choses sur ce génie avec lequel j'ai eu la chance de tourner. J'enchaînerai avec Nostalghia qu'il a tourné en Italie en 1983. Si j'ai le courage, je me refais Psychose dans la grande salle de La Coursive. Que du bonheur ».

TOUS LES JOURS, LA COMÉDIENNE NOUS FAIT PARTAGER SON CHOIX DE FILMS

NOTRE SÉLECTION

AUJOURD'HUI

10 h 15 « Stella, femme libre » de Michael Cacoyannis, au Dragon.

12 h 15 Conférence de l'historienne de l'art Eugénie Zvonkine sur les objets dans le cinéma de Tarkovski. Rendez-vous à La Coursive.

14 heures « L'autobiographie de Nicolae Ceausescu » par Andrei Ujica, en sa présence, au Dragon.

7 juillet 2017

Le rendez-vous des cinéphiles

LA ROCHELLE Comme chaque année, le Festival du film se déroule sans tapis rouge ni jury, ni prix. Simplement pour le plaisir du cinéma



Le Festival international du film de La Rochelle bat son plein en centre-ville pendant dix jours. PHOTOP.C.

L'entrée de La Coursive ne désemplit pas. Comme chaque jour depuis vendredi dernier, la scène nationale de La Rochelle grouille de monde. Bruxelles, Aix-en-Provence, Paris, Nantes : les festivaliers sont venus de loin pour la 45^e édition du Festival du film.

Valentine, 29 ans a fait le déplacement de Belgique. « Je suis arrivée hier pour les quatre derniers jours du festival », explique la comédienne. « Le cadre est pour le moins idyllique, au bord de l'Océan... Et le pass 10 entrées est vraiment bon marché. »

Un festival accessible au plus grand nombre, c'est justement ce que défend Arnaud Jaulin, adjoint rochelais à la culture. « Le Festival du film de La Rochelle, c'est l'élitisme à la portée de tous ! » se targue l'élu centriste. « Il est possible de voir des films exceptionnels, qui ne passent pas à la télévision et parfois même rarement au cinéma, et tout cela pour un coût modeste. »

Films rares restaurés

La programmation variée et de qualité, c'est ce que la plupart des festivaliers mettent en avant. Comme Hélène, 65 ans, qui vient de Provence. Cette habituée des festivals de cinéma apprécie surtout les rétrospectives. « C'est extraordinaire de pouvoir balayer l'œuvre entière d'un réalisateur. Et puis, quelle chance de pouvoir voir des films rares restaurés sur grand écran ! » Cette année, le quatrième festival de cinéma français en termes de fréquentation a frappé fort avec deux hommages à Tarkovski (l'intégralité de ses 10 films) et Hitchcock (32 films).

Arnaud Dumartin, administrateur du festival, explique que la programmation cherche à maintenir un équilibre. « Chaque année, nous essayons de trouver une harmonie entre un cinéma patrimoine et des films contemporains. » Les choix sont naturellement le fruit de désirs et de contraintes. « Nous invitons des acteurs et réalisateurs que nous souhaitons présenter au public, mais

nous devons aussi nous soumettre à la disponibilité des copies, aux autorisations de diffusion et aux différentes occasions de collaboration. » Pour cela, le festival s'appuie essentiellement sur un financement public. Il est notamment subventionné à hauteur de 130 000 euros par la Ville de La Rochelle.

L'an dernier un record de 88 000 entrées avait été atteint, toutes activités confondues, entre les séances de cinéma, les rencontres et les concerts. Les files d'attente sont donc parfois un peu longues. Mais cela participe à l'ambiance de partage entre cinéphiles, comme le souligne Norbert, rochelais et habitué du festival. « C'est toujours bien organisé ! Bien sûr, il faut faire un peu la queue, mais c'est souvent l'occasion de rencontres et de discussions intéressantes. On n'est pas des stakhanovistes du cinéma non plus, on s'octroie des moments de répit entre les films. »

Caroline Pain

À L'AFFICHE

PATRIMOINE Cette année, l'équipe a réuni l'intégrale du cinéaste russe Andreï Tarkovski, ce qui n'était pas arrivé en France depuis plus de vingt ans. Les spécialistes verront dans la rétrospective consacrée à Hitchcock un « événement exceptionnel » : 32 films du maître y sont présentés, dont une dizaine de muets, époque anglaise, tournés dans les années 1920 et 1930. De nombreux films contemporains y sont montrés pour la première fois, comme ceux de plusieurs réalisateurs israéliens. Mais si le festivalier rochelais aime revoir Gabin ou Laurel et Hardy, il vient aussi voir des avant-premières. Après Amalric, en ouverture, le festival se clôt ce week-end avec « 120 battements par minute », de Robin Campillo (Grand Prix à Cannes), et « Jeune femme », de Léonor Serraille (Caméra d'or).

7 juillet 2017

« Une jeunesse dépassée »

FESTIVAL DU FILM Palme d'or
à Cannes avec « Entre les murs »,
Laurent Cantet présente « L'Atelier »
aujourd'hui. Un polar noir sur la jeunesse



AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Il a débarqué du train à 15 heures. Il nous attend une heure plus tard, dans les jardins de l'Hôtel de la Monnaie, en fumant une cigarette. Le réalisateur Laurent Cantet, palme d'Or à Cannes avec « Entre les murs » en 2008, est l'invité spécial du festival qui lui consacre une rétrospective. « Plaisant et angoissant », souffre-t-il. Cette après-midi, il viendra parler de son dernier film « l'Atelier ». Un polar noir sur la jeunesse d'aujourd'hui et sous le soleil de La Ciotat. L'actrice Marina Foïs partage l'affiche avec des comédiens non-professionnels, comme souvent chez Cantet. Autre petite particularité du film : le scénario a été coécrit avec Robin Campillo, qui revient de Cannes avec un Grand Prix, et qui a créé l'événement avec « 120 battements par minute », qui sera aussi projeté ce soir à la Cursive. Laurent Cantet avoue « avoir beaucoup de mal à raconter le pitch de "l'Atelier" parce qu'il y a plusieurs couches. » Mais au

final, bien sûr, c'est lui qui en parle le mieux. Extraits.

L'intrigue

« C'est l'histoire d'un jeune homme qui suit un atelier d'écriture, qui a décroché et qui aurait tendance à trouver des solutions magiques du côté des thèses radicales. Il va se prendre au jeu en s'opposant au groupe, à ses camarades, mais surtout à Olivia, qui a une idée assez précise de ce qu'elle veut obtenir. Elle veut que ces jeunes renouent avec le passé glorieux de La Ciotat, une ville qui a connu la fermeture de son chantier naval. Mais Antoine a plutôt envie de parler du monde dans lequel il vit et de cette violence inédite. »

Lutte des classes

« Petit à petit, le film va se porter sur cette relation très conflictuelle entre le jeune homme et Olivia. On va assister à la rencontre de deux mondes qui s'opposent : ces jeunes qui ne croient plus en rien, et cette intello parisienne qui passe à la télé, gagne plus d'argent qu'eux, parle bien... »

Une jeunesse désenchantée

« C'est évident que pour moi, aujourd'hui, les jeunes vivent des choses beaucoup plus dures qu'avant. Le film fait le constat de la fin d'une époque. Il n'est plus question de lutte, de militantisme comme il y a vingt ans. Aujourd'hui, la jeunesse est dépassée et confrontée à des problèmes tellement graves : chômage, absence de perspectives... leur

7 juillet 2017



Le réalisateur Laurent Cantet, hier après-midi. Le festival lui consacre une rétrospective. PHOTO P.C.

monde est beaucoup plus violent qu'il y a vingt ans. C'est une observation que je fais autour de moi. »

La Ciotat

« J'avais commencé à écrire avec Robin Campillo un scénario inspiré d'un atelier d'écriture. Finalement, Robin l'avait monté pour l'émission "Qu'est-ce qu'elle dit, Zazie ?" qui était diffusée sur France 3. Quinze ans plus tard, j'y ai pensé en me demandant quel film j'aurais fait à l'époque, et celui que je réaliserais aujourd'hui. »

Cinéma non professionnel

« J'ai repéré Mathieu Lucci dès le premier jour du casting. Il m'a tout de suite plu, il était très présent à

l'image. J'ai surtout vu qu'il avait une aisance pour changer de registre, ce que j'aime souvent beaucoup. Il peut être très fermé un moment, et être radieux la seconde suivante. Je l'ai vu ensuite cinq ou six fois. On hésite toujours avant de s'engager. Mais on finit par se dire qu'il y a une évidence. C'est aussi de l'ordre de la séduction, on ne sait pas se l'expliquer. Par expérience, j'arrive à faire confiance à ce sentiment. »

Festival de Cannes

« C'est agréable et fatiguant ! On existe un jour, et on est oublié le lendemain. C'est une leçon d'humilité. J'aime aussi le fait de voir des films dont on a encore jamais entendu parler, on arrive complètement

vierge. Et cette salle est tellement chargée d'histoire que l'effet du film est décuplé. »

Sa rétro rochelaise

« C'est plaisant et angoissant ! Il y a un certain plaisir à se dire qu'une personne a eu envie de réunir tous vos films. Et puis il y a ce sentiment qu'on a vieilli. Récemment, j'ai dû digitaliser des copies qui avaient verdi comme de très vieux films ! C'est aussi un peu embarrassant de revoir ces films qu'on a réalisés il y a vingt ou vingt-cinq ans. »

Pratique. « L'Atelier » de Laurent Cantet, ce matin à 10 h 15, au Dragon. Rencontre avec le réalisateur à 16 h 15, au théâtre Verdière.

7 juillet 2017

ÉCHOS DU FESTIVAL

Les lycéens rochelais se font une toile

ÉDUCATION Depuis 2004, le festival propose le dispositif « Au cœur du festival ». Cette année, ce sont à nouveau 40 lycéens de Dautet, Saint-Exupéry, Valin, Vieljeux et Fénelon qui ont reçu leur accréditation pour voir tous les films qu'ils souhaitent. Mais l'opération se veut aussi un vaste atelier journalistique. Hébergés dans une salle de l'ancienne école Dor, et encadrés par cinq animateurs culturels, les lycéens cinéphiles produisent des interviews et des reportages vidéo ou radio. Leur travail est diffusé tous les jours sur radio collège et sur leur page Facebook « Au cœur du festival ».

Arnaud-Fleurent Didier compose sur Hitchcock

CINÉ CONCERT Le chanteur Arnaud-Fleurent Didier (vu il y a quelques années aux Francofolies), signe une création originale pour accompagner « The Ring », film muet d'Hitchcock de 1927.

« "The Ring" n'est peut-être pas son meilleur mais c'est peut-être là

une opportunité incontournable de dialoguer avec les idées du maître ! », assure le compositeur cinéphile. À voir et à entendre aujourd'hui à 17 h 15, à La Coursive.

Les cinéastes se régale au Préau

CANTINE Depuis cinq ans, la cantine du festival est assurée par l'association IC Initiative Catering, spécialisée dans les conserves bio fait maison. Pendant dix jours, l'équipe et les invités viennent se restaurer au Préau, ancienne école Dor (rue Saint-Jean-du-Pérot). Au menu : rien que des produits frais, des salades gourmandes et des pâtes qu'élaborent Isabelle et Camille, fondatrices d'IC Initiative Catering.



IC Initiative Catering régale les cinéastes. PHOTO P.C.



Des lycéens, journalistes en herbe, au cœur du festival.

PHOTO PASCAL COUILLAUD / SUD OUEST

Wang Bing invité pour la première fois

DOCUMENTAIRE Le réalisateur chinois Wang Bing, auteur d'« À l'ouest du rail », documentaire-fleuve sur un complexe industriel, est attendu samedi. C'est la première fois qu'il est présent à La Rochelle alors que le festival projette ses films depuis de nombreuses années. Il vient présenter son dernier documentaire « Bitter Money » sur de jeunes villageois déracinés qui partent grossir la main-d'œuvre de Huzhou, une cité

ouvrière florissante des environs de Shanghai. Samedi à 10 heures, au Dragon, en présence du réalisateur.

Des réalisateurs presque en vacances

INCOGNITO Alors que certains ne font que passer pour défendre leurs films, d'autres cinéastes prennent le temps. Alain Cavalier, Lauret Cantet ou encore Éric Caravaca font partie de ceux que les festivaliers pourront croiser ce week-end dans une salle de cinéma ou à la terrasse d'un café.



VALÉRIE MAIRESSE

« Je me fais une joie d'aller voir ce matin "L'Atelier" de Laurent Cantet. C'est un mec intègre et j'adore tout ce qu'il fait. Dans l'après-midi, je vais me régaler à revoir des Laurel et Hardy et bien sûr je ne vais pas manquer l'événement du soir, 120 battements par minute, de Robin Campillo ».

NOTRE SÉLECTION

AUJOURD'HUI

10h30 « The Lodger » d'Alfred Hitchcock, film muet de 1926, ciné-concert avec Jacques Cambra, à La Coursive.

14h15 Programme de plusieurs courts de « Laurel et Hardy », accompagnés au piano par Serge Bromberg, à la Coursive.

20 heures « 120 battements par minute » de Robin Campillo, en présence du réalisateur et de l'acteur Arnaud Valois, avant-première, à la Coursive.

8 juillet 2017

Schwarzie, star de cinéphiles ?

UNE NUIT AVEC SCHWARZIE Ce soir, La Coursive accueille trois films mettant à l'honneur Arnold Schwarzenegger. Une programmation que justifie Jérôme Momciliovic, auteur d'un livre sur l'acteur hollywoodien



LUC BOURRIANNE
lbourrianne@sudouest.fr

Pour Jérôme Momciliovic, « Terminator 2 » est le film où Arnold Schwarzenegger joue le mieux.
REPRODUCTIONS : SUD OUEST / DR

Schwarzenegger en vedette au Festival international du film ? « Terminator 2 » projeté à La Coursive ? La dernière attraction du festival avant la soirée de clôture dédiée à trois films portés par l'ancien culturiste ?

En dépit de l'étonnement certain de nombre de cinéphiles, c'est bel et bien à Arnold Schwarzenegger et à trois de ses meilleurs films – « Last action hero » de McTiernan, « Terminator 2 » de Cameron et « Total Recall » de Verhoeven – que le festival consacre une nuit, ce samedi soir au Grand Théâtre (1). Jérôme Momciliovic (critique de cinéma, responsable des pages ciné de « Chronic'art ») s'amuse du décalage qu'il confirme entre une bonne part de la cinéphilie forcément intello et son musculeux Schwarzie auquel il a consacré

un ouvrage « Prodiges d'Arnold Schwarzenegger » (édition Capricci).

Évidemment pour le journaliste, tout cinéphile se doit de courir voir ou revoir les trois films projetés ce soir à La Coursive. « La programmation a fait un choix très sensé. Ce sont trois très beaux films, tout trois dirigés par trois maîtres dont Paul Verhoeven qui est actuellement en pleine réhabilitation par la cinéphilie », pointe, taquin, Jérôme Momciliovic. Pour lui, ces trois films, « comme nombre de ceux de Spielberg dans les années 80 », ont

pâti d'un virage brutal pris par le cinéma américain. « Après des seventies fortement influencées par des auteurs comme Scorsese ou De Palma, les deux décennies suivantes basculent vers un cinéma beaucoup plus commercial. » De la perte qualitative que cela engendre, quelques chefs d'œuvre auraient donc connu le même sort que ces tonnes de pellicules marchandes.

Au panthéon du cinéma

Pour Jérôme Momciliovic, ce retour en grâce d'une partie de l'œuvre de Schwarzie au panthéon du cinéma s'explique aussi par un passage de témoin générationnel parmi les critiques. « Toute personne s'intéressant au cinéma a un jour envie de re-

8 juillet 2017



« Last action hero » quand un héros de fiction découvre douloureusement sa condition. « Il croyait être un homme, il n'est qu'une image », relate Jérôme Momcilovic

venir à sa propre enfance cinématographique. Ainsi, on se penche donc davantage aujourd'hui sur des œuvres des années 80 ou 90. Moi le premier, j'ai eu envie de m'interroger sur les raisons de ma fascination d'enfant pour cet acteur.»

Momcilovic compare l'arrivée de Schwarze sur les écrans à celle de Marlène Dietrich dans les années 30 : « Ce sont deux corps extraordinaires. D'ailleurs, le premier vrai film populaire de l'histoire du cinéma était consacré à un bodybuilder. Il est l'œuvre de Thomas Edison en 1894.»

Pour autant, la fascination de Momcilovic pour Schwarzenegger

ne l'empêche pas d'avoir parfois la dent dure : « C'est un acteur passionnant mais pas forcément un bon acteur comme peuvent l'être des De Niro ou des Depardieu.» Même s'il évoque avec davantage de plaisir sa filmographie, Jérôme Momcilovic s'est aussi penché sur la vie de celui qu'il n'a jamais rencontré. « Il est devenu une image. Il est très dur de trouver l'homme derrière. Aujourd'hui, alors qu'il vieillit, on commence à le trouver. Il y aurait un film bouleversant à faire autour de cet homme qui s'est caché dans une image et qui est aujourd'hui rattrapé par la réalité de son corps.»

À l'image de l'œuvre des « Cahiers du cinéma » qui, dans les années 60, ont contribué à réhabiliter Hitchcock auprès d'une critique dédaigneuse de son art populaire en raisonnable de manière intellectuelle, le Festival du film propose ce soir à ses adeptes de laisser de côté préjugés et avis arrêtés sur des films portés par un corps extraordinaire. Trois films qui ont marqué l'histoire du cinéma.

(1) Projections à 20 heures de « Last action hero », à 22 h 45 de « Terminator 2 » et à 1 h 30 de « Total Recall ».

VUS PAR MOMCILOVIC

« TOTAL RECALL », VERHOEVEN

« C'est mon préféré des trois. Ce film réalise une sorte de psychanalyse de Schwarze, tout en demeurant un pur spectacle. »

« TERMINATOR 2 », CAMERON

« C'est beaucoup plus naïf et innocent. Comme toujours dans tous les films de Cameron, il y a une vraie croyance dans le récit. C'est un film absolument pas cynique alors qu'à l'époque il a été présenté comme "le film le plus cher de l'histoire du cinéma", quand le premier volet avait connu le succès tout en ayant été tourné de manière rudimentaire. »

« LAST ACTION HERO », MCTERNAN

« C'est un peu trop évident que le film réfléchit sur lui-même. La partie spectacle est un peu ratée. »



« Total Recall » a été réalisé par Paul Verhoeven. Même si l'œuvre du cinéaste néerlandais est réhabilité, ce film demeure sous-évalué à tort selon Jérôme Momcilovic

8 juillet 2017

Si vous les avez manqués



Robin Campillo (au centre), hier soir, venu défendre son « 120 battements par minute » primé à Cannes, ici aux côtés de son acteur Arnaud Valois et de Laurent Cantet. PHOTOS P. COUILLARD



L'équipe du Festival du film au grand complet, sur la scène de La Coursive, lors de la soirée d'ouverture, vendredi dernier



Moment de fou rire pour l'équipe de « Petit Paysan » avec Claude Lepape, Hubert Charuel et Sara Giraudeau



Instant de fascination : les plus jeunes découvrent comment naît un dessin animé. Magique !

NOTRE SÉLECTION

AUJOURD'HUI

10 h « Six portraits XL : Jacquette, Daniel et Guillaume » d'Alain Cavalier, à La Coursive. Inédit.

10 h « Bitter Money » de Wang Bing en présence du réalisateur, au Dragon, en avant-première.

14 h « Révolution école : 1918-1939 » de Joanna Grudzinska, au Dragon.

14 h « Une vie violente » de Thierry de Peretti, en présence du réalisateur, au Dragon, avant-première.

17 h 15 « Laurel et Hardy », trois films, ciné-concert de Serge Bromberg, La Coursive.

19 h 45 « Stella femme libre » de Michael Cacoyannis, 1955, au Dragon.

22 h « Le Coup de grâce » de Volker Schlöndorff, 1976, au Dragon.



L'équipe de « Jeune Femme », Caméra d'or à Cannes, est attendue demain soir. PHOTO AFP

DEMAIN

10 h 15 « She is coming home » de Maya Dreifuss, au Dragon. Inédit.

12 h 15 Lecture par la comédienne Dominique Reymond du « Journal » de Tarkovski, à La Coursive.

14 h 15 « Le Peuple migrateur » de Jacques Perrin, à La Coursive, à partir de 8 ans.

20 h « Jeune Femme » de Leonor Serraille, en présence de la réalisatrice et de la comédienne Laetitia Dosch, à La Coursive. Caméra d'or à Cannes. Avant-première.

22 h 15 « La Ciacara » de Vittorio de Sica, 1960, à La Coursive. Soirée de clôture.



VALÉRIE MAIRESSE

« Je terminerai cette merveilleuse semaine de cinéma tous azimuts par "L'Ombre d'un doute" de mon cher Alfred Hitchcock. Et, à 16 h 15, je retrouverai à La Coursive ceux que cela intéresse pour parler de Tarkovski autour d'une table ronde. Pour les autres, Schwarze est là toute la nuit ! »

8 juillet 2017

Paroles de festivaliers



Pendant dix jours, les festivaliers font la queue devant les salles de cinéma. Patience et parfois déception. PHOTO XAVIER LÉOTY

 « C'est la première fois que je viens. J'ai fait le déplacement de Bruxelles pour les quatre derniers jours du festival. Le cadre est pour le moins idyllique, au bord de l'océan... Et le pass dix entrées est vraiment bon marché. »
Valentine, 29 ans, comédienne de Belgique

 « J'ai pris un pass illimité donc j'ai pu voir quatre films par jour depuis le début. J'adore le cinéma, je viens d'être admise dans une classe préparatoire spécialité audiovisuel qui prépare aux grandes écoles comme la Fémis. »
Hélène, 65 ans, d'Arles



« Je sors d'un film espagnol qui était très beau. Je n'avais pas prévu de le voir, mais le film que je voulais était complet. C'est ça la philosophie de ce festival, picorer à droite à gauche. Ça fait vingt-six ans que je viens, c'est toujours un plaisir. »

Philippe, 56 ans de Paris



« La rétrospective d'Hitchcock était vraiment passionnante ! Catherine et moi avons pris 20 entrées, on a pu voir trois à quatre films par jour. C'est un super moment ! »

Élise, 18 ans, étudiante (44)

 « Je suis un fidèle depuis plusieurs années. Je viens voir trois à quatre films par jour, il ne faut pas non plus arriver à saturation, on n'est pas des stakhanovistes du cinéma non plus, ça doit rester un plaisir. »
Norbert, 66 ans, La Rochelle

 « Je suis venue avec ma classe de terminale, on a une spécialité cinéma. J'ai adoré les films d'Alfred Hitchcock, je m'en inspire beaucoup quand je fais des travaux ! »
Océane 18 ans, lycéenne, Paris

10 juillet 2017

Clap de fin au Festival du film

LA ROCHELLE Le célèbre festival a fêté son 45^e anniversaire avec toujours plus de visiteurs mais des moyens plus restreints.

RALITSA DIMITROVA
larochelle@sud-ouest.fr

À près dix jours d'animations et de projections, la 45^e édition du Festival international du film s'est achevée par une grande soirée de clôture, marquée par l'avant-première du film « Jeune femme » de Léonor Serraille. La réalisatrice ainsi que l'actrice principale étaient présentes pour évoquer ce film primé par le festival de Cannes. Peu avant la soirée de clôture, Prune Engler, directrice du festival et Arnaud Dumatin, administrateur général, ont partagé leur ressenti à l'issue de cette édition. « Nous nous attendons à un nouveau record d'entrées avec une hausse de 4 % par rapport à l'an dernier », se félicite Arnaud Dumatin. En 2016, le festival avait rassemblé près de 86 000 visiteurs. En 2013, une étude dévoilait que la moitié des festivaliers provenaient de la région et

20 % étaient Parisiens. Cette année, 46 films tournés entre 2016 et 2017 ont été présentés. « La programmation a aussi été marquée par une très belle retrospective d'Alfred Hitchcock, qui est une valeur sûre auprès du public », affirme la directrice Prune Engler.

Budget de plus en plus limité
Malgré la hausse de fréquentation, le Festival du film voit les subventions publiques stagner depuis six ans. « Nous remarquons de plus en plus la limite de l'expansion du festival, aussi bien en termes de capacité d'accueil que de budget », affirme Arnaud Dumatin. Avec une enveloppe de 830 000 €, les organisa-



Prune Engler, directrice du festival, côtoie les festivaliers depuis quarante ans. PHOTO PASCAL COUILLAUD

teurs du festival doivent rechercher de nouveaux partenaires pour continuer à couvrir leurs dépenses. « La concurrence est rude pour obtenir des partenariats privés, surtout lorsqu'on n'a pas de remise de prix », admet l'administrateur général. Augmenter le prix de la billetterie n'est cependant pas envisageable, les organisateurs veulent maintenir l'accessibilité des tarifs d'entrée. « Les fes-

tivaliers sont nombreux à venir nous remercier, ils nous disent souvent : "surtout ne changez rien, et pour cela il nous faut un peu plus de moyens" », souligne Prune Engler.

Pour l'édition prochaine, rien n'est encore décidé, l'équipe du festival se réunira en septembre pour faire le bilan de cette 45^e édition et discuter des questions de budget, « l'un des principaux chantiers de l'année ».

25 juillet 2017

3 QUESTIONS À...

Paul Ghézi

Président de l'association du Festival international du film de La Rochelle

La 45^e édition du Festival international du film de La Rochelle s'est achevée il y a quinze jours. Elle a battu son précédent record de fréquentation avec 84 737 entrées en salle contre 80 862 (l'an dernier). Des résultats dont Paul Ghézi – le nouveau président de l'association du festival – se félicite. Pour sa première année en fonction, celui qui est par ailleurs correspondant de notre journal, a été comblé.

1 C'est forcément un président heureux qui tire le bilan ?

Bien sûr. C'est une lourde responsabilité que j'ai endossée. Je me suis fait un devoir et un plaisir d'être présent au maximum. J'ai été ravi de remplir cette fonction et d'autant plus que les résultats sont excellents : entrées en hausse, gens contents et on a eu du monde par tous les climats (pluie ou soleil). Pour cette première édition dans ce rôle, j'ai surtout été dans l'écoute, l'attention aux réactions des gens.

2 Y'a-t-il des inquiétudes quant au financement des prochaines éditions, comme certains propos de la directrice du festival – Prune Engler – ont pu le laisser penser ?

Il y a toujours de l'inquiétude car tout est fragile en fin de compte. Quand on ne sait pas si tous les partenaires vont reconduire leurs engagements, l'inquiétude est naturelle.



Il nous reste en effet quelques points d'interrogation à lever mais étant d'un naturel optimiste, je ne suis pas vraiment inquiet. Le festival est dans une bonne dynamique grâce à la programmation de Prune Engler et de son équipe et aussi à l'arrivée de nouveaux partenaires comme l'Aquarium de La Rochelle, qui nous a rejoints cette année. J'ai également participé à l'adhésion de ce nouveau partenaire qui nous a proposé un grand moment durant le festival. On a besoin des uns et des autres mais il n'y a pas d'inquiétude car on a la garantie de nos partenaires publics pour l'an prochain.

3 Justement, comment s'annonce cette 46^e édition. Quelles nouveautés souhaitez-vous impulser ?

Il n'y a pas de raison de bouleverser les choses comme ça marche. Mais peut-être pourrait-on mettre un écran dans la salle bleue de La Coursière lors de la cérémonie d'ouverture pour que le public puisse la suivre en direct ? Il faut qu'on étudie cette hypothèse mais globalement, je ne peux qu'être content.

Recueilli par Luc Bourrianne

11 août 2017

Des projections en plein air

SURGÈRES

Le Département lance le « Festival des festivals », les 25 et 26 août

C'est un nouveau rendez-vous pour les cinéphiles, proposé par le Conseil départemental de Charente-Maritime : le « Festival des festivals » se tiendra les 25 et 26 août, à Surgères.

Le principe : présenter une sélection des différents festivals qui se tiennent tout au long de l'année sur le territoire de la Charente-Maritime. Ainsi Écran Vert, le festival international du film d'aventure, de la fiction télé, Visions d'Afrique, le fonds audiovisuel de recherches ou encore le festival international du film de La Rochelle ont répondu à l'invitation du Département. Chacun d'eux proposera la projection d'un court ou moyen métrage.

Particularité de la manifestation : les projections ont lieu en plein air, dans le parc du Château, entouré de verdure. « Il s'agit de mettre en valeur l'ensemble de nos festivals mais aussi de développer la culture en milieu rural de plus en plus abandonnée », a expliqué Catherine Després, maire de Surgères et vice-présidente du Conseil départemental, hier lors de la présentation de cette première édition.

Programmation variée

Du coup, il y en aura pour tous les goûts : documentaire engagé, film d'aventure époustouflant ou encore quatre minutes d'archives tiré de la



Les meilleurs slackliners français à voir sur grand écran en plein air, le vendredi 25 août, à Surgères. PHOTO DR

collection Drouet, tourné en 1966 en Super 8, et montrant le pont transbordeur de Rochefort. Parmi la sélection, le public pourra découvrir notamment le film proposé par l'association Écran Vert, « Anaïs s'en vat en guerre », portrait d'une jeune bretonne qui ose tout pour devenir agricultrice ou encore « Bartas », un choix du festival du film d'aventures, qui suit une équipe des meilleurs higliners français. Des sportifs qui vont tenter de battre un record en glissant sur un fil tendu au-dessus de 250 mètres de vide, entre deux montagnes de l'île de la Réunion. La projection sera suivie d'une rencontre avec le réalisateur Quentin Sixdeniers et Nathan Paulin, recordman du monde de highline.

La plupart des autres séances seront aussi suivies d'un échange avec un intervenant. Comme il le fait depuis des années au mois de juillet,

tout au long du festival international du film de La Rochelle, le pianiste Jacques Cambra animera un ciné-concert sur « l'Émigrant », de Charlie Chaplin.

Pendant les deux soirs, le village du festival ouvrira ses portes à partir de 18 heures. Le public pourra s'initier à la slackline, monter un court-métrage grâce au FAR ou encore rencontrer acteurs et réalisateurs des films présentés. La ville mettra à disposition des chaises. Mais comme souvent pour ce genre d'événements, il ne faut pas hésiter à emporter son pliant et un plaid en cas de soirées fraîches.

Agnès Lanoëlle

Pratique. « Le festival des festivals », vendredi 25 et samedi 26 août, dans le parc du Château à Surgères. Projections en plein air. Ouverture du village à partir de 18 heures. Gratuit.

26 août 2017

SURGÈRES

Festival des festivals

La ville accueille pour la première fois le Festival des Festivals, initié par le Département, qui invite le public au clair de lune pour découvrir une sélection de films concoctée par six festivals étonnantes de La Rochelle et du Pays de Marennes-Oléron.

Proposés par les Escales documentaires, le Festival de la fiction TV, le Festival du film d'aventures, le Festival international du film, le Festival vision d'Afrique du Pays de Marennes-Oléron et par le Festival itinérant Écran vert, les œuvres cinématographiques seront projetées en plein air sur écran géant.

Cette programmation met en avant la diversité du cinéma, la richesse des festivals soutenus par le Département et « toute l'énergie qu'un film ou un documentaire peut transmettre », soulignent les organisateurs.

Des ateliers variés à visée pédagogique permettront de découvrir quelques trucs et astuces du cinéma. Ce sera également l'occasion de prolonger l'été au village du festival, dans les douves du Château, qui ont accueilli une diversité d'événements avec succès dans le cadre de la saison culturelle.

Véronique Amans

Entrée libre et gratuite dans la limite des places disponibles. Restauration et animations au village du festival dès 18 heures. Parc du Château de Surgères.



Les douves du château ont accueillis plusieurs festivals cet été.

PHOTONIA

PROGRAMME

« Sarcellopolis » de Sébastien Daycard-Heid et Bertrand Dévé. Web documentaire interactif sur la ville de Sarcelles. 20 minutes.

« Paroles de murs – Autour de Levalet » de François Gaillard. Court-métrage, 13 minutes.

« The Immigrant » de Charlie Chaplin. Court-métrage, 20 minutes.

Il sera présenté en format « ciné-concert » avec le musicien Jacques Cambra au piano.

« Un Transport en commun » de Diana Gaye. L'histoire d'un Français en voyage au Sénégal et des passagers d'un taxi-brousse qui se racontent en chanson. Comédie. 48 minutes.

28 septembre 2017

À NE PAS MANQUER

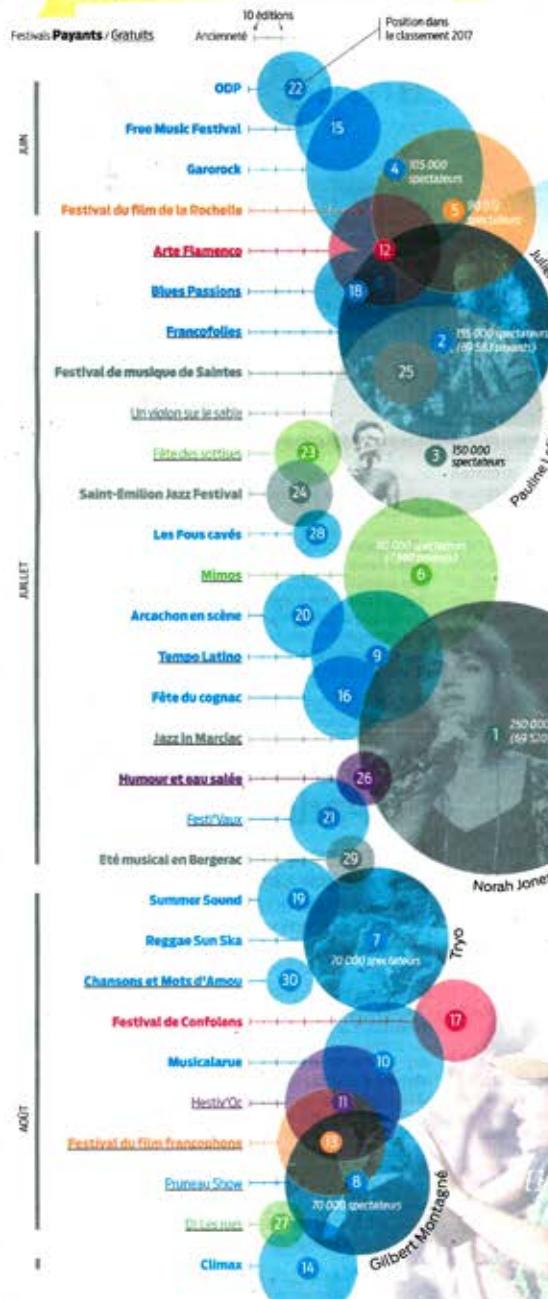
WEEK-END AMALRIC
À LA ROCHELLE
Il était venu fin juin
à l'occasion du
Festival international de
La Rochelle. Ce week-end,
Mathieu Amalric revient à
La Coursive à l'invitation
d'Edith Perrin, responsa-
ble de la salle de cinéma.
Le comédien et réalisa-
teur sera présent samedi
soir à la projection de son
«Barbara». Dans le cadre
d'un week-end cinéma
intitulé «Amalric et ses
doubles», trois autres films seront présentés:
«Mange ta soupe» de Mathieu Amalric,
«L'Amour est un crime parfait» des Frères
Larrieu et «Les Fantômes d'Ismaël»
d'Arnaud Desplechin.



30 septembre 2017

30 festivals

★ QUI ONT MARQUÉ L'ÉTÉ ★



Fréquentation 2017



Catégories



12^e position de notre classement pour la soixante-huitième édition du festival de folklore, en août à Confolens

Confolens 17

CHARENTE-MARITIME

La Rochelle

Rochefort

Dolus-d'Oléron

Vaux-sur-Mer

Rayau

Saintes

Saint-Georges-de-Didonne

Cognac

Angoulême

Montendre

Cenon

Pessac

Talence

Port-d'Envaux

Arcachon

Marmande

LOT-ET-GARONNE

Agen

Beaumont

Angoulême

Confolens

Angoulême

Ang

4 décembre 2017

Prune Engler passe la main

LA ROCHELLE Après quarante ans de présence, la déléguée générale du Festival international du film, Prune Engler, transmet la direction à Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Elle dit vouloir « précéder des décisions indispensables pour accompagner l'agrandissement du festival ». La déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle, Prune Engler, a décidé de passer la main. La nouvelle, entérinée en conseil d'administration il y a quelques jours, est encore très confidentielle. L'annonce de ce changement qui appelle un remaniement dans l'équipe actuelle sera officialisée la semaine prochaine, le 11 décembre, lors de l'assemblée générale qui se tiendra à La Coursive, à La Rochelle.

Passation dans la continuité
À 66 ans, dont 40 passés au service d'un événement qui a cette année encore battu des records de fréquentation, Prune Engler n'a pas eu besoin d'aller chercher bien loin son successeur. Ou plutôt ses successeurs qui oeuvrent déjà depuis de nombreuses années aux destinées du festival. En l'occurrence Sophie Mirouze, co-programmatrice artistique et Arnaud Dumatin, administrateur. Arrivés tous les deux il y a une quin-

zaine d'années, ils ont grandi avec le festival et se sont rendus peu à peu indispensables. La première avait commencé comme assistante à la direction artistique. Le second comme chargé des relations publiques et des partenariats. Le choix d'une codirection a été une évidence, selon Prune Engler. « Parce qu'ils sont formidables et sont ultra-complémentaires ! » lance la déléguée générale.

Le festival s'assure un changement dans la continuité, comme l'avait fait en son temps l'ex-créateur aujourd'hui disparu, Jean-Loup Passek, avec Prune Engler, en 2002.

Place aux jeunes

En confiant les clés à un tandem jeune et expérimenté, Prune Engler sait qu'elle garantit au festival « la même exigence, la même identité ». Mais elle sait aussi qu'il y a un sacré défi à relever : comment accompagner la croissance d'un festival qui a battu l'an passé pour la 3^e année consécutive un record de fréquentation avec plus de 90 000 entrées et porté par une petite équipe de cinq salariés à temps plein (trois à Paris, deux à La Rochelle) ? Les enjeux sont de taille : trouver de nouveaux lieux

EN CHIFFRES

90 092

le nombre d'entrées en 2017.

854 778

en euros, le budget de l'édition 2017

37

le nombre de salariés pendant la durée du festival

pour accueillir des spectateurs cinéphiles qui en redemandent, mais aussi de nouveaux financements quand l'argent de la culture se raréfie. Certains partenaires du festival ont réduit leur participation, voire sont partis. Il faut aller en chercher de nouveaux et notamment frapper à la porte du privé. Tout en conservant une grande liberté, ADN d'un festival qui semble incorruptible. « La barre est toujours plus haute. Aujourd'hui, il faut se donner les moyens de ce

4 décembre 2017



Prune Engler, discrète mais emblématique déléguée générale du Festival du film international de La Rochelle, passe la main après quarante ans de présence. PHOTO PASCAL COUILLAUD

nouveau projet. La nouvelle équipe va devoir se mettre au diapason du festival qui prend une ampleur assez remarquable», poursuit la déléguée générale.

Dans une note d'intention qui sera présentée lundi prochain, l'équipe a déjà avancé de nombreuses pistes pour la prochaine édition : création d'une carte blanche à un invité, d'une séance pour les malvoyants, plus de conférences après les projections, partenariats avec des festivals européens, nouveau lieu pour les projections jeune public et, bien sûr, main-

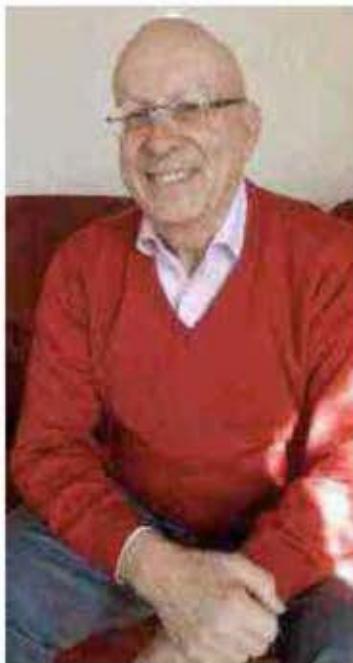
tenir un budget qui s'élevait l'an passé à 855 000 €. Prune Engler a décidé de ne pas partir tout de suite. Elle va passer codirectrice artistique aux côtés de son alter-ego Sylvie Pras (deux postes non-salariés). Elle n'a pas encore daté son départ définitif. « Je souhaite me retirer progressivement parce que j'ai envie de les accompagner. C'est une décision mûrement réfléchie. Je me laisse la liberté de partir sur la pointe des pieds », confie celle qui incarne discrètement mais efficacement ce festival de passionnés.

4 décembre 2017

3 QUESTIONS À...

Paul Ghézi

Président du festival
international du film
de La Rochelle



1 Prune Engler annonce se mettre en retrait. Qu'en pensez-vous ?

Prune nous a fait part de sa décision et nous l'avons effectivement entérinée en réunion de conseil d'administration, il y a quelques jours. Mais il faut y voir une évolution bien plus qu'une révolution ! C'est une passation de pouvoir qui se fait dans la continuité de ce qui se fait depuis longtemps et en douceur. Puisque, si la répartition des rôles évolue, l'équipe parisienne reste la même avec Sophie Mirouze, Arnaud Dumatin, Sylvie Prat et Prune Engler. Ce sont des gens qui travaillent ensemble depuis longtemps, nous disent-ils, et qui s'entendent très bien. Finalement, rien ne change...

2 C'est de nature, a priori, à rassurer public et partenaires ?

Bien sûr. Le festival du film de La Rochelle existe depuis quarante-cinq ans. C'est une manifestation qui tourne bien et qui va continuer à bien tourner. Finalement, il y aurait eu plus de risques à faire venir quelqu'un de l'extérieur. D'autant qu'il y a déjà eu un changement à la présidence de l'association, l'an dernier, et qu'il faut de la stabilité à un festival tel que celui-ci. L'équipe de professionnels nous a sans doute proposé la meilleure solution possible.

3 Y avait-il des candidats déclarés venus de l'extérieur ?

Pas à ma connaissance. On ne se bouscule pas forcément au portillon... Et puis le poste n'était pas vacant, donc il n'y a pas eu d'appel à candidature. Maintenant, une nouvelle organisation se met en place.

Prune restera-t-elle un an, deux ans ou plus avant de partir à la retraite ? Pour l'instant, elle ne nous a donné aucune échéance et, quand elle partira, il est certain qu'on la regrettera beaucoup. L'équipe passera alors de quatre personnes à trois.

En attendant, le festival 2018 se prépare tout à fait normalement, avec une nouvelle programmation et de beaux projets.

Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Recueilli
par Alain Babaud

11 décembre 2017

Charente-Maritime

Sud Ouest & vous

ÇA VA SE PASSER CETTE SEMAINE

Cinéma, séries, musique et suspense

1 Ce lundi, le Festival du film de La Rochelle tient son AG

Après l'annonce dans « Sud Ouest » du départ de Prune Engler de la direction du Festival international du film de La Rochelle, l'assemblée générale de ce lundi soir est très attendue. Elle devrait permettre à la nouvelle équipe dirigeante de se présenter et peut-être de dévoiler les premières tendances de la programmation estivale.

2 L'histoire derrière les séries télé, vendredi à Chaniers

« The Borgias », « Vikings », « Marco Polo », « Victoria », « Peaky Blinders »

et même « Game of Thrones »... Autant de séries télé à succès qui jouent avec l'histoire, la vraie, celle des chercheurs. Professeur agrégé d'histoire, Bernard Petit décryptera la réalité historique dans les séries, vendredi à 20 heures à la salle des fêtes de Chaniers, près de Saintes. Entrée libre.

3 L'école de musique de Royan Hors les murs

L'école de musique Besançon et Gauchet, pour la 9^e année, invite ses élèves à se produire Hors les murs du 12 au 22 décembre. Le lever de rideau aura lieu demain à 18 h 30,

salle Jean-Gabin, à Royan, avec un concert pluridisciplinaire.

4 Vendredi à Fouras : le futur de la pointe de la Fumée ?

Vendredi, techniciens et élus, parmi lesquels Alain Rousset, président de Région, Dominique Bussereau, président du Département, Hervé Blanché, président de l'Agglo rochefortaise, et Sylvie Marcilly, maire, se rendront à Fouras pour aborder le devenir de la pointe de la Fumée. Rappelons qu'après le ravage par Xynthia, de ce site en bout de presqu'île, un projet de requalification est en cours.

14 décembre 2017

Projections gratuites

MUSÉE ERNEST-COGNACQ Le Festival international du film de La Rochelle et le Musée Ernest-Cognacq présentent ce soir, à 18 heures au Musée, quatre courts métrages d'animation réalisés dans le cadre d'un atelier à la prison de Saint-Martin-de-Ré. Une coproduction du Festival et de l'École des métiers du cinéma d'animation.

Hebdomadaires

22 juin 2017

Le cinéma israélien en très bonne place au festival

Cette année, dans le cadre du Festival International du Film de La Rochelle (30 juin-9 juillet) une très importante place est offerte au cinéma israélien avec seize films projetés.

Pendant 10 jours sur 14 écrans avec 5 séances par jour, 200 films défilent. Rétrospectives, hommages, avant-premières ou inédits alternent. On convoque les anciens tels Tarkovsky ou Hitchcock, on rend hommage à Laurent Cantet. Palme d'Or, de nouveau à Cannes cette année pour « L'atelier » ou à Volker Schlöndorff avec en avant-première « Retour à Montauk », on célèbre Gabin tout comme Schwarzenegger, on organise des projections des films (46) les plus remarquables à venir, on crée des événements mu-



sicaux, on n'oublie pas les enfants à raison de 3 séances par jour. Et dans cet impressionnant contexte, on offre une place de choix au cinéma israélien.

Sous l'intitulé « Le cinéma israélien aujourd'hui », les films illustrent la forte présence des femmes derrière la caméra, ainsi que la liberté de ton. Une réalité qui impressionne toujours les

spectateurs du monde entier. Fiers de leur démocratie, ils observent souvent le cinéma israélien comme une leçon de distance critique face au pouvoir ou à la société, malgré des financements gouvernementaux. Et surtout avec peu de moyens la mise en scène d'histoires minimalistes d'une rare fluidité et d'une force étonnante. « Tel-Aviv est devenu un des centres mondiaux de la cinématographie », déclarait il y a peu Gilles Jacob, alors président du Festival de Cannes. L'aspect religieux de la société israélienne est aussi très souvent interrogé. La diversité des approches se côtoie, d'un laïc comme Amos Gitai (« Kadoch ») à un religieux tel Raphaël Nadjari (« Tehilim »), ou encore Yael Kayam avec « Moutain » qui sans être religieuse possède une sorte de fascination pour le milieu orthodoxe.

Le cinéma contemporain sort aussi de Tel-Aviv, « Sharqiya » sur les bédouins du Néguev en est un exemple. Les jeunes et talentueux cinéastes abondent.

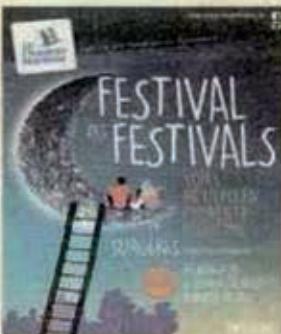
Nadav Lapid qui sera présent à La Rochelle avec plusieurs de ses films dont « L'institutrice », symbolise cette magnifique génération. Tout comme « She is coming home » de Maya Dreyfuss, elle aussi viendra à La Rochelle. D'autres longs-métrages enrichissent cette programmation dont le remarquable « Mr Gaga, sur les pas d'Ohad Naharin » de Tomer Heymann. Ce documentaire dresse un portrait d'Ohad Naharin qui a élevé la troupe de danse contemporaine « Batsheva » à un niveau international. L'écrivain Amos Oz interroge à l'époque de la guerre des Six Jours de jeunes soldats revenus du front dans « Des voix au-dessus de la censure ». Ariel Schweitzer, journaliste et historien du cinéma, souligne que cette mise en avant du cinéma israélien à La Rochelle représente « un événement exceptionnel compte tenu de l'importance du festival. » ●

ROBERT SENDER |

25 août 2017

S'EN METTRE PLEIN LES YEUX

Réunir des vitrines des festivals de documentaires, de films d'aventures ou du fond audiovisuel de recherche pour en projeter quelques séances en plein air. C'est le festival des festivals, organisé par le Conseil départemental. « Chaque festival a sa ligne éditoriale. » Sur deux jours, ce festival va permettre de découvrir des animations diverses, des projections, des rencontres, des séances de dédicaces. Vendredi 25, 20 h 30 « Anais s'en-vat-en guerre » de Marion Gervais, travail d'une agricultrice (festival écran vert), 21 h 30 Bartas de Quentin Sixdeniers,



exploit (festival film d'aventure), 22 h 35 Les Grands de Vianney Lebasque, fiction, (festival de la fiction TV).

Samedi 26 : 20 h 10 le pont transbordeur, images d'archive (FAR), 20 h 40 Sarcellopolis, de Sébastien Daycard-Heid, web docu (Escale documentaires), Parole de murs de François Gaillard sur Paris (Escale documentaires), 21 h 40 Un transport en commun de Diana Gaye (festival vision d'Afrique), 22 h 45 The immigrant de Charlie Chaplin, 1917 (festival international du film de La Rochelle). C'est à Surgères au parc du château.

B.A.

31 mars 2017

En bref, en Charente-Maritime

Cinéma

Cet été, Andrei Tarkovski et Alfred Hitchcock seront à l'honneur du Festival international du film de La Rochelle (FIFLR). Une 45^e édition qui se tiendra du vendredi 30 juin au dimanche 9 juillet. La direction artistique du festival a décidé de consacrer deux rétrospectives à ces grands messieurs du cinéma. La première donnera au public l'occasion de (re) voir les plus grands films du réalisateur soviétique : *Andrei Roublev*, *Solaris*, *Le miroir*... La seconde réjouira les fans de son homologue anglo-américain dont une partie de l'œuvre sera projetée dans les salles obscures rochelaises. Le programme complet du festival est disponible sur www.festival-larochelle.org. En 2016, le FIFLR avait attiré près de 86.000 spectateurs.



L'affiche du Festival international du film de La Rochelle 2017 a été dévoilée la semaine dernière.

31 mars 2017

CINÉ-CONCERT. **3 questions à Nicolas Courret**

Le groupe Invaders jouera en live sur le film au genre fantastique de Herk Harvey « *Carnival of Souls* ». Nicolas Courret à la batterie et aux claviers et David Euverte aux claviers viennent de sortir un album reprenant les musiques de ce ciné-concert.

Quel est votre parcours ?

« J'ai à la fois un parcours de musicien de « rock » qui joue dans des groupes depuis le lycée, et en même temps, je m'intéresse à la musique en général, ainsi j'ai étudié en fac de musicologie et au conservatoire. Une sorte de double cursus ! David Euverte a un peu le même genre de parcours. Nous nous sommes produits plusieurs fois depuis cet été avec ce live, notamment au Festival du Film de La Rochelle, au festival Travelling, à l'Antipode, ainsi qu'à Cap Nort. C'est important pour nous de pouvoir jouer dans des salles de cinéma comme à Préfailles : ce sont les lieux où vivent les films ! »

Quel est le chemin pour arriver à « reconstituer » une BO de *Carnival of Souls* ?

« J'adore le cinéma, et l'idée de faire un ciné-concert me dérangeait depuis pas mal de temps. Il y a quelques années, j'ai lu quelques pages dans la revue « *Mad Movies* » à propos de ce film oublié mais très en



Nicolas Courret, au premier plan, et David Euverte composent le duo Invaders.

avance sur son temps et dont l'influence s'est fait sentir sur les plus grands réalisateurs (Lynch, Carpenter, Romero entre autres...). J'ai alors acheté le DVD et j'ai été subjugué à la fois par la beauté des images et la modernité du propos. De plus, la musique originale du film est entièrement jouée à l'orgue. L'espace était donc là pour imaginer une musique radicalement différente ! »

Quels sont les retours du public ?

« C'est toujours délicat à dire, mais j'ai l'impression que le public réagit plutôt bien ! En tout cas, l'expérience nous montre que les gens comprennent bien

notre démarche, ce qui est déjà une bonne nouvelle ! Et puis qu'on ne s'y trompe pas, malgré son statut de film fantastique, *Carnival of Souls* ne vous fera pas cauchemarder, soyez sans crainte. Même s'il y est question de spectres, il n'y a absolument rien de choquant ! »

■ U T I L E

Samedi 8 avril à 20 h 30 au cinéma l'Atlantique de Préfailles, Tarifs : 8 € en prévente, 10 € sur place le jour même. Billets en vente au Cinéma l'Atlantique Préfailles aux horaires des séances ou au Grand Bazar 31 Grande Rue, Préfailles.

15 juin 2017

L'événement

Le prix Jean-Lescure 2017 décerné à "Ma vie de Courgette"

Les cinémas adhérents de l'Association française des cinémas d'art et d'essai (Afcae) étaient appelés à voter jusqu'au mardi 13 juin pour désigner le lauréat du prix Jean-Lescure des cinémas art et essai pour la saison 2016-2017. Parmi la liste des 20 titres présélectionnés par le conseil d'administration de l'Afcae, c'est le long métrage d'animation *Ma vie de Courgette*, de Claude Barras, qui a été élu. Coécrit avec Céline Sciamma, le film est une coproduction franco-suisse distribuée par Gebeka Films le 19 octobre 2016. Il a déjà été récompensé dans de nombreux festivals et il a reçu deux César (meilleure adaptation et meilleur film d'animation) ainsi que deux prix au Festival du film d'animation d'Annecy en 2016. Il a également été nommé aux Golden Globes et aux Oscars 2017. Dès le mois de mai 2016, le film a fait l'objet d'un double soutien du groupe Jeune Public et du groupe Actions Promotion de l'Afcae. La remise officielle aura lieu le mardi 4 juillet, à 17 heures, suivie de la projection du film d'une séance publique du Festival international du film de La Rochelle.

Le prix Jean-Lescure récompense une œuvre remarquable par une nouvelle exposition dans les salles au cours de l'été 2017 et valoriser le travail de diffusion et d'animation des cinémas art et essai. Il est organisé en partenariat avec le CNC et le Festival international du film de La Rochelle. Pour accompagner la rediffusion du film lauréat dans les salles art et essai tout au long de l'été, l'Afcae édite un document de quatre pages mis gracieusement à la disposition des salles, Une bande annonce en HD et DCP annonçant le film lauréat, des éléments visuels pour les sites, impressions et réseaux sociaux, et un dossier de presse numérique à destination des médias nationaux et régionaux.

27 septembre 2017



Au Gallia de Saintes (Charente-Maritime), "Petit paysan", de Hubert Charuel (Pyramide), a réalisé le plus grand nombre d'entrées.

Une rentrée réussie

Indicateur

La niche programmation art et essai de fin août et début septembre a tenu ses promesses.

★ Après un bel été d'art et essai, le début du mois de septembre poursuit sur cette lancée, avec une augmentation de 1,6 % par rapport à 2016, sur les trois premières semaines de septembre, selon les indicateurs du baromètre édité par ComScore et le Syndicat des cinémas d'art et de répertoire et d'essai (Scare).

Au cinéma Le Gallia, à Saintes (Charente-Maritime), la rentrée débute également dans de bonnes conditions, puisque l'établissement affiche 2 942 entrées, du 23 août au 19 septembre, soit une augmentation de 12,4 % par rapport à 2016 sur la même période (2 577 entrées). Ce cinéma de deux salles de 100 et 420 fauteuils dispose des trois labels de l'Afcae, programme 90 % de films art et essai, et réalise en moyenne 40 000 entrées par an.

Au Gallia, le film qui affiche le plus grand nombre d'entrées ce mois-ci est *Petit paysan*, de Hubert Charuel (Pyramide Distribution), avec 666 spectateurs depuis sa sortie le 30 août. Juste derrière, avec 660 entrées, on retrouve le Grand Prix du Festival de Cannes, *120 battements par minute*, de Robin Campillo (Memento Films). Autre film cannois, *Les Proies*, de Sofia Coppola (Universal Pictures France), auréolé du Prix de la mise en scène, a attiré 420 spectateurs. Le film de Mathieu Amalric, *Barbara* (Gaumont Distribution), a quant à lui réalisé 382 entrées, et *Nos années folles*, d'André Téchiné (ARP Sélection), 196 entrées. "C'est une rentrée riche en art et essai, se réjouit Luc Lavacherie, programmeur au Gallia, et nous sommes d'autant plus contents que Gabriel et la montagne, de Fellipe Barbosa [Version Originale / Condor, NDLR], film dont ne nous connais-

sions pas vraiment le potentiel et que nous avons défendu, a assez bien marché avec 221 entrées sur neuf séances. C'est la bonne surprise du mois, pour laquelle nous avons de très bons retours des spectateurs."

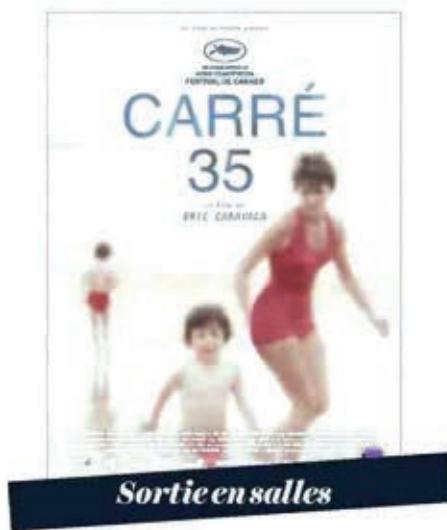
Le Gallia a par ailleurs repris *Dunkerque*, de Christopher Nolan (Warner Bros.) le 13 septembre. "Il avait été exploité à sa sortie en juillet par le cinéma concurrent, mais en version française. Nous avons donc proposé quatre séances d'appoint en version originale, qui ont attiré 145 spectateurs." Autre reprise, *Egon Schiele*, de Dieter Berner (Bodega Films), a attiré un public amateur de peinture à raison de 96 spectateurs sur six séances.

La première animation de la saison s'est déroulée le 22 septembre, autour de la projection du documentaire de Denys Piningre, *Le meilleur suffit*, sur l'histoire des coopératives de consommateurs. Le Gallia prévoit également une soirée autour d'*Une famille syrienne*, en présence d'une association d'accueil de réfugiés en Charente, et recevra Laurent Cantet pour son nouveau film, *L'Atelier*, à l'occasion de la Journée européenne de l'art et essai, le 15 octobre. Le 29 septembre, le cinéma proposera un focus sur Andrei Tarkovski dans le cadre de la rétrospective du Festival de La Rochelle, avec *L'Enfance d'Ivan*, puis *Le Miroir en octobre*, tous deux distribués par Potemkine.

En octobre, la programmation du Gallia s'annonce tout aussi riche puisque l'affiche proposera *Confident Royal*, de Stephen Frears (Universal Pictures France), le film d'animation *La Passion Van Gogh*, de Dorota Kobiela et Hugh Welchman (La Belle Company), le biopic *Le Jeune Karl Marx*, de Raoul Peck (Diaphana Distribution) ainsi que la Palme d'or *The Square*, de Ruben Östlund (Bac Films) et l'Ours d'or *Corps et âmes*, d'Ildiko Enyedi (Le Pacte).

Rodolphe Casso

11 octobre 2017



Sortie en salles

“Carré 35”

★ Présenté en Séances spéciales au dernier Festival de Cannes, Carré 35 est le second film d'Eric Caravaca, par ailleurs comédien (*Ce qui nous lie*, *L'Amant d'un jour*) et scénariste (*Le Passager*, *Neufjours en hiver*), et son premier documentaire. Dans ce long métrage, le réalisateur explore une facette intime et dramatique de son histoire familiale à travers le décès de sa sœur, à l'âge de 3 ans, à une époque où il n'était pas encore né. L'existence même de cette petite fille est restée jusqu'alors tabou, donnant l'impression à Eric Caravaca d'avoir vécu “avec un fantôme”. Seule preuve de la réalité de cette histoire : une tombe, située au Carré 35 du cimetière de Casablanca, où vivait alors la famille. Depuis, elle s'est installée en France pour ne jamais revenir en Afrique du Nord.

“Carré 35 ne laisse pas indifférent et les retours de presse sont absolument dithyrambiques.”

“C'est une enquête sur un secret de famille, explique Eric Lagesse, PDG de Pyramide Distribution. Le film touche car il va au fond même de l'intimité. Il ne cache rien. De plus, avec la décolonisation en toile de fond, la grande histoire s'insère dans la petite. C'est aussi là que le film bouleverse, puisque l'histoire des parents du réalisateur est indissociable d'un déracinement, qui fut aussi l'opportunité pour eux de faire table rase de ce passé familial.”

Avec une sortie datée au 1^{er} novembre, le distributeur entend proposer avec ce documentaire “une contre-programmation, car il n'y a pas de concurrent sérieux sur ce créneau.”

Carré 35 sortira sur une combinaison d'une cinquantaine de copies dans des salles très ciblées art et essai. Sur les six ou sept copies prévues à Paris, trois devraient revenir cependant à des circuits de l'intra-muros. Le film, bénéficiant du soutien de l'Afcae et visant un public CSP+, cinéphile, à partir de 35 ans. “Carré 35 ne laisse pas indifférent et les retours de presse sont, pour le moment, absolument dithyrambiques.”

Outre sa sélection cannoise, le film a été présenté au Festival du film de la Rochelle et a reçu le prix du Public du Festival Renc'Art au Méliès, à Montreuil. Une tournée en province est prévue pour une dizaine de dates, ainsi que deux avant-premières à Paris, au Centre Pompidou et au Ciné Cité Les Halles.

Carré 35 compte pour partenaires la chaîne Ciné+, les magazines *Télérama* et *Cauvette*, le site des *Inrockuptibles*, la radio France Culture et, pour la première fois pour un film Pyramide, *Psychologies Magazine*. Justement, la psychologie, tout comme la psychiatrie, sera le sujet central de la communication digitale, qui visera en priorité un public intéressé par ces thématiques. Enfin, une campagne d'affichage prévoit des doubles flash dans le métro, et un achat de bandes-annonces a été réalisé chez MK2...

Rodolphe Casso

Fiche technique

Durée: 1h07

Image: 1.85

Son: 5.1

Presse: Marie Queysanne (0142 77 03 63)

ELLE

SUPPLEMENT

30 juin 2017



CINÉ

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

DE LA ROCHELLE Rendez-vous incontournable des cinéphiles, le festival célèbre cette année Andreï Tarkovski et Alfred Hitchcock. Côté découverte, c'est le cinéma israélien qui est mis en lumière, avec la projection de seize films récents. À noter aussi le focus sur Laurent Cantet, avec la diffusion de l'intégralité de ses courts et longs métrages, dont sa dernière réalisation, « L'Atelier » (photo).

Du 30 juin au 9 juillet. Divers lieux. La Rochelle.

Tél. : 05 46 52 28 96. www.festival-larochelle.org

30 août 2017

**LA ROCHELLE,
ÎLE DE RÉ**

LE MORAL EST AU BEAU FIXE

LE RYTHME DES VENTES RESTE SOUTENU À
LA ROCHELLE ET À L'ÎLE DE RÉ. ATTIRÉS PAR UN MARCHÉ
DE LA LOCATION FLORISSANT, LES INVESTISSEURS
AFFLENT DANS LES QUARTIERS LES PLUS COTÉS.
MAIS DES SIGNES DE SURCHAUFFE TARIFAIRES
S'Y FONT DÉJÀ SENTIR.

Des tours médiévales mondialement célèbres, un centre historique riche d'un patrimoine architectural établi entre les XV^e et XVIII^e siècles, des quartiers aérés et verdoyants, un immense port de plaisance – le plus grand d'Europe –, un ensoleillement maximal... A cela s'ajoute la proximité des îles de Ré, d'Oléron et d'Aix : trois paradis pour amateurs de voile, de farniente et de rochers à huîtres. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que la bien-nommée « Porte Océane » attire chaque année plus de 4,5 millions de touristes, parmi lesquels un nombre grandissant de plaisanciers et de festivaliers. La Rochelle s'est en effet bâti une réputation d'excellence en matière d'événements culturels et sportifs. Chaque année, des dizaines de milliers de personnes se pressent aux Francofolies, au Festival international du film de La Rochelle, à des concerts de jazz, des compétitions de voile et des manifestations de vieux gréements. Attirés par le dynamisme et la

qualité de vie rochelaise, ils sont également de plus en plus nombreux à y acquérir une résidence principale ou secondaire, voire une surface à louer à des vacanciers ou à l'un des 8 600 étudiants que compte la ville : « Le marché du logement a le vent en poupe », se réjouit à ce propos Geoffroy Marchal, le directeur de la Bourse de l'immobilier à La Rochelle.

Il faut dire qu'il bénéficie aussi, cette année, d'une conjoncture extrêmement favorable. Sur le plan national, les taux d'intérêt d'emprunt sont toujours aussi bas et les mesures d'incitation à l'achat prises par l'ancien gouvernement Hollande en direction des primo-accédants (prêt à taux zéro) et des investisseurs locatifs (loi de défiscalisation Pinel) ont fini par porter leurs fruits : « La demande portant sur les biens neufs est en augmentation constante », confirme Geoffroy Marchal. Les investisseurs achètent aux alentours de 4 500 € le mètre

5 000 €

Le prix minimal du mètre carré des biens de prestige du centre rochelais.

Laforêt. Comme ce couple venu de Paris, qui s'est offert pour 1,8 million d'euros cette belle demeure de 250 m² bâtie le long de l'allée du Mail. En centre-ville et du côté de la Ville-en-Bois, les retraités charentais et parisiens s'arrachent les appartements de stan-

ding situés dans les hôtels particuliers de prestige ou possédant la vue sur les tours emblématiques du Vieux-Port. Les prix ? Entre 5 000... et 9 000 € le mètre carré selon la qualité et l'emplacement du bien !

Trop cher ? Il faut alors s'aventurer vers des quartiers moins connus pour trouver son bonheur. A Tasdon, des appartements des années 1990 sont proposés à moins de 2 800 € le mètre carré. Au nord du parc Chartruyer, vers Trompette ou Fétilly, on trouve des petites échoppes aux alentours de 250 000 €. Vers le Pont de l'Île de Ré, dans les quartiers de la Pallice et de Leleu, les jeunes actifs et les familles au budget serré dénicheront des logements corrects à des tarifs qui dépassent rarement les 2 500 € le mètre carré. On est évidemment loin des prix de l'île de Ré, où le mètre carré continue de culminer à plus de 4 500 €. La demande est particulièrement vive dans la partie sud de l'île, moins exposée aux inondations. Au centre et au nord, les biens situés dans les zones à risque ont certes perdu de la valeur. Mais les prix des biens d'exception y dépassent encore allégrement 1 million d'euros. ■

23 juin 2017

EXPLOITATION

“Ma vie de Courgette”, prix Jean-Lescure

Lance l'an dernier par l'Afcae avec *La tortue rouge* et *Les délices de Tokyo* comme premiers vainqueurs, le prix Jean Lescure des cinémas art et essai a été décerné, pour sa 2^e édition, à *Ma vie de Courgette* de Claude Barras. Cette récompense, qui distingue le film favori des exploitants membres de l'association, sera remise le 4 juillet lors du Festival de La Rochelle. ♦ K. B.

GRAZIA

30 juin 2017



Festival international du film de La Rochelle, du 30 juin au 9 juillet

Au programme de la 45^e édition de ce festival parmi les plus agréables de France: avant-premières de tous les bons films de l'automne, rencontres avec les cinéastes, rétrospective Tarkovski et hommage à Sir Alfred Hitchcock.

24 août 2017

Un avant-goût des festivals de cinéma de l'année

FILM - Les 25 et 26 août, Surgères présentera quelques courts et longs métrages qui seront projetés cette année lors des différents festivals de cinéma en Charente-Maritime.

Ce sera un peu le festival "bande-annonce" des festivals de la Charente-Maritime. Ecran vert, Visions d'Afrique, le film d'aventure, la Fiction TV... Tous se retrouveront vendredi 25 et samedi 26 août au parc du Château de Surgères pour projeter une sélection de films tirés de leur programmation. Cet aperçu vous permettra de goûter à l'ambiance de chaque festival pour prévoir vos prochaines sorties.

Ce sera l'occasion de découvrir des perles autres que celles du cinéma classique, notamment des courts-métrages réalisés avec des collégiens, en Afrique ou dans les banlieues françaises. Plusieurs activités et ateliers seront organisés dans le village du festival et il sera possible de

rencontrer des acteurs et des réalisateurs, qui seront présents pour discuter et animer des séances de dédicaces.

Les séances auront lieu en plein air, donc libre à vous de venir en avance pour profiter des transats (places limitées) ou vous installer sur l'herbe. À noter que toutes les projections sont gratuites.

Les collégiens à l'honneur

Vendredi 25 août dès 18 h, le village ouvrira et proposera différentes animations comme des initiations à la slackline et des démonstrations de highline (traverser des gouffres sur une ligne relativement élastique). Deux avant-goûts de ce qui vous attendra

plus tard dans la soirée!

Les projections commencent à 20 h 10 avec *Anais s'en va-t-en guerre* (46', festival Ecran Vert), un court-métrage qui suit une agricultrice résolue face à l'administration, la misogynie de ses professeurs et les tracas du quotidien d'une exploitation agricole.

À 21 h 30 : *Bartas* (44', festival international du film d'aventure), qui suit six des meilleurs highliners français à la Réunion. Là-bas, au cassé de la Rivière de l'Est, ils tentent de battre le record du monde à plusieurs centaines de mètres d'altitude. Sensations fortes garanties! Ce sera suivi d'un temps d'échange avec le réalisateur.

Enfin à 22 h 35 : *Les Grands* (20', festival de la Fiction TV), un épisode tiré d'une série

récompensée par les collégiens de la Charente-Maritime. La série suit la rentrée de quatre collégiens en 3^e alors qu'ils deviennent les grands de la cour. La rentrée s'avère déjà spéciale mais avec l'installation d'un distributeur de préservatifs dans les toilettes, elle le devient encore plus. Ce sera suivi d'un échange avec les producteurs et quelques acteurs.

De la banlieue française à New York et Dakar

Samedi 26 août, le village ouvrira à nouveau ses portes à 18 h avec des animations et des séances de dédicaces. Ce sera suivi à 20 h 10 d'une projection d'images d'archives de la collection Drouet sur le pont

Transbordeur. La première séance aura lieu à 20 h 40 avec la projection de *Sarcellopolis* et de *Parole de murs* (20' et 13', festival Escales documentaires). Le premier court-métrage, qui est interactif, évoque Sarcelles et la diversité de la banlieue en France. Le second film parlera du street-art sur les murs de Paris.

À 21 h 40, place à *Un transport en commun* (48', festival Visions d'Afrique) qui relate les vies des passagers d'un taxi-brousse, le temps d'un voyage de Dakar à Saint-Louis.

Le festival des festivals se conclura à 22 h 45 avec la projection de *L'Émigrant* (24', festival international du film de La Rochelle), réalisé par Charlie Chaplin et qui suit un émigré arrivant à New York dans les années 1920.



Montez votre propre film

Parmi les animations que l'on retrouvera dans le village du festival, celle proposée par le Fonds audiovisuel de recherche (FAR) de La Rochelle devrait connaître un franc succès. Depuis qu'elle en a fait l'acquisition en septembre 2016, l'association met régulièrement à disposition du public sa table de montage Mash Up (mélanger en anglais). « Nous avons réalisé 100 extraits vidéos à partir des 4000 heures de films que nous avons en archives. Le plus ancien date de 1906 », explique Emma Gardré, chargée de développement de projets au FAR.

Ces extraits sont identifiés grâce à un QR Code imprimé au dos de petites cartes. Placés sur la table dans l'ordre choisi par l'apprenti réalisateur, les codes seront alors flashés et les

vidéos correspondantes s'assembleront automatiquement.

Cerise sur le gâteau, d'autres cartes permettent de rajouter du son. « Nous en avons également 100. Il y a de la musique et des bruitages. Il est également possible, grâce à un micro, de mettre une voix off ou bien d'insérer un dialogue », poursuit Emma Gardré.

Le montage dure en général une vingtaine de minutes et les réalisateurs d'un jour pourront les récupérer via un lien Internet généré par le FAR ou sur YouTube en accès restreint. Cet atelier est gratuit.

La table de montage Mash Up sera mise à disposition du public durant le festival

24 mai 2017



L'Enfance d'Ivan
d'Andrei Tarkovsky
(1962)

Andrei Tarkovsky cinéaste fleuve intranquille

Génie du cinéma, Andreï Tarkovsky (1932-1986) a réalisé sept longs métrages en vingt-cinq ans, autant de films-mondes exceptionnels, parmi lesquels *Andrei Roulev*, *Solaris*, *Nostalghia*, *Stalker*, *Le Sacrifice*... Ses films sont de longs poèmes-fleuves mystiques et surréels surgis du quotidien. La rétrospective intégrale (y compris les courts métrages) de son œuvre, en version restaurée, sera l'un des grands événements cinématographiques de l'été.

du 30 juin au 9 juillet au Festival international du film de La Rochelle (rétrospective intégrale)

24 mai 2017



Fenêtre sur
cour d'Alfred
Hitchcock
(1954)

Festival international du film de La Rochelle salades aunissoises

Dominée par une intégrale Andreï Tarkovski, cette édition 2017 rendra aussi hommage à l'Allemand Volker Schlöndorff et au Colombien Rubén Mendoza.

cinéma On aime le festival de La Rochelle pour ses nombreuses avant-premières, mais aussi pour ses rétrospectives, véritables bains de jouvence en ce début d'été. Cette année, l'événement sera l'intégrale des films d'Andreï Tarkovski, le grand cinéaste russe (lire p. 56), avec des copies restaurées de tous ses courts et longs métrages. Le second rétrospectif sera ce bon vieil Alfred (Hitchcock), avec tous ses films muets, les films anglais et une dizaine de chefs-d'œuvre américains. Hommage au réalisateur allemand Volker Schlöndorff

(Palme d'or à Cannes pour *Le Tambour* – ex æquo avec *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, en 1979), au documentariste roumain Andrei Ujica, au Colombien Rubén Mendoza et au jeune cinéma israélien. Plus une leçon de musique avec le célèbre compositeur Bruno Coulais, et des séances de cinéma muet burlesque accompagnées au piano, avec en vedettes Laurel et Hardy.

du 30 juin au 9 juillet
renseignements festival-larochelle.org
tarif n. c.

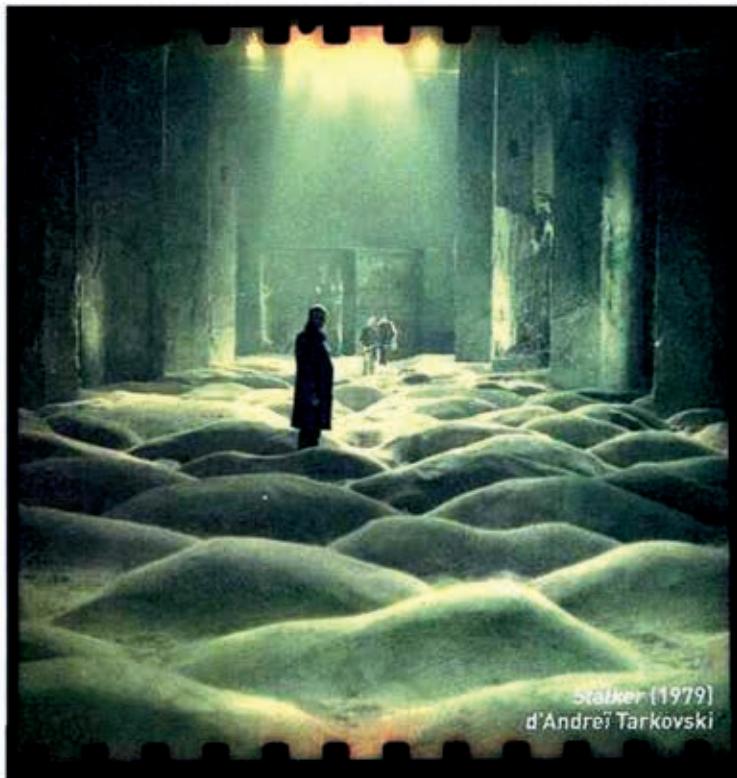
28 juin 2017

les cinéfolies

Festival international du film de La Rochelle

Rendez-vous cinéphile incontournable, le festival programme pour sa 45^e édition les rétrospectives des maîtres Andreï Tarkovski et Alfred Hitchcock et, en ouverture, la variation poétique de Mathieu Amalric (en sa présence) autour de l'icône *Barbara* et enfin la projection, dans la section "Ici et ailleurs", de notre coup de cœur cannois, *120 battements par minute* de Robin Campillo.

cinéma du 30 juin au 9 juillet
à La Rochelle



24 juin 2017



SUD-OUEST

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Du 30 Juin au 9 Juillet, à La Rochelle (Charente-Maritime)

Pour souffler ses quarante-cinq bougies, le festival met à l'honneur deux grandes légendes du cinéma au souffle divin. Côté ouest, une grande rétrospective d'Alfred Hitchcock au cours de laquelle seront diffusés ses films muets anglais, de *Number Thirteen* à

The Manxman. Côté est, la rétrospective intégrale du réalisateur de *Solaris* et du *Miroir*, Andreï Tarkovski. Sans oublier la nouvelle génération avec la venue de cinéastes israéliens, comme Nadav Lapid ou Silvina Landsmann, et du Colombien Rubén Mendoza. Une programmation à l'image des trois ports de La Rochelle : éclectique.

Divers lieux. De 4,50 à 7 € la séance.

www.festival-larochelle.org

5 avril 2017

Festival international du film de La Rochelle

L'affiche 2017 enfin dévoilée



L'affiche 2017, réalisée par Stanislas Bouvier.

Reproduction DR

La 45^e édition du rendez-vous rochelais aura lieu du 30 juin au 9 juillet prochains.

Rendez-vous incontournable de l'été, le Festival international du film de La Rochelle a dévoilé son affiche 2017. Réalisée encore une fois par Stanislas Bouvier, dans une esthétique singulière, reconnaissable entre mille, cette affiche ravira à coup sûr les collectionneurs. Car oui, nombreux sont ceux qui conservent jalousement ces affiches, tant elles sont une partie importante du festival.

Cette année, le peintre Stanislas Bouvier a été inspiré par les films

d'Andrei Tarkovski. La restauration de tous ses courts et longs métrages est au programme de cette 45^e édition. Tout comme les films muets d'Alfred Hitchcock, le travail du jeune réalisateur colombien Ruben Mendoza, le jeune cinéma israélien, les films pour enfants des réalisatrices Tobe Jansson et Astrid Lindgren, une journée consacrée à Jean Gabin, un hommage à Laurel et Hardy et tant d'autres surprises... **J.L.**

<http://festival-larochelle.org>

13 décembre 2017

Projection

Prison et cinéma, la rencontre inattendue

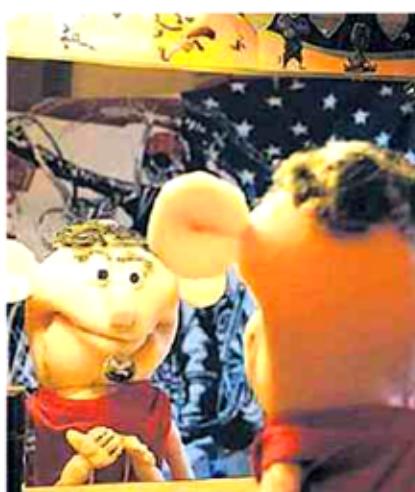
Jeudi 14 décembre, quatre courts-métrages, coréalisés par des étudiants et des personnes détenus, seront présentés.

C'est le Musée Ernest-Cognacq, à Saint-Martin-de-Ré, qui apporte son soutien à cette initiative, intitulée "6,5 mètres carrés", menée dans le cadre du Festival international du film de La Rochelle.

Entre janvier et avril 2017, des étudiants de l'École des métiers du cinéma d'animation ont poussé les portes,

avec leurs intervenants, de la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré. Aux côtés de personnes détenues, ils ont coréalisé quatre courts-métrages d'animation. La démarche créatrice leur a permis de dépasser leur condition de personne libre ou détenue pour atteindre un même but.

Ces quatre courts-métrages seront projetés jeudi 14 décembre à 18h au Musée Ernest-Cognacq. *Un Quart de cœur*, réalisé par Matmel et Matthieu Fouquet (8 minutes), *La Vie en faux fixe* de Toni, Mélodie Horsol et Léa Jolivet (9 minutes), *Battements*, réalisé par G.V., et Bilel Allem (6 minutes) et *Paroles d'encre* de Jean-Paul, Marc et Justine Taccone (7 minutes) ne devraient pas laisser le public indifférent. ■ J.L.



Quatre courts-métrages d'animation seront projetés au musée.
Reproduction DR

Projection "6,5 mètres carrés", jeudi 14 décembre à 18h. Durée : 30 minutes. Entrée libre dans la limite des places disponibles.
Musée Ernest-Cognacq, avenue Victor-Bouthillier à Saint-Martin-de-Ré.
Tél. : 05 46 09 21 22.
www.musee-ernest-cognacq.fr

24 juin 2017

LA ROCHELLE BOBINES à gogo !



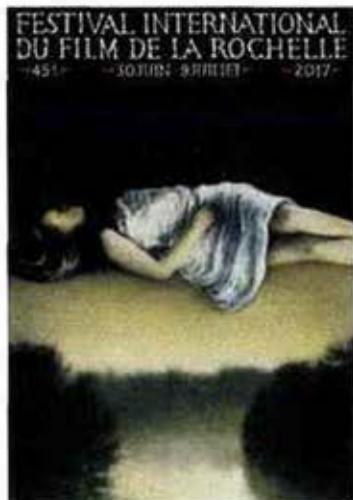
Cinéma • Avec son nouveau pass illimité (accessible directement en ligne, entre 65 et 90 euros), les gourmands de grand écran vont pouvoir s'en donner à cœur joie, du 30 juin au 9 juillet, à l'occasion du 45^e Festival international du film de La Rochelle (17). Avec quelque 250 films à l'affiche, le spectateur peut passer le plus clair de son temps dans les salles obscures ! Parmi les sélections de l'année, une rétrospective d'Hitchcock en 33 films (et un ciné-concert d'Arnaud Fleurent-Didier), un éventail

de grands Gabin, un focus cinéma israélien ou encore une nuit Schwarzenegger et, pour les plus jeunes, des séances spéciales Moomins et Fifi Brindacier. Côté paillettes, même si on n'est pas à Cannes, les stars font le déplacement, tels Laurent Cantet (« Entre les murs »), pour le cycle hommage qui lui est consacré, ou Mathieu Amalric, prix de la poésie du cinéma à Cannes avec son dernier, « Barbara » (photo), le film d'ouverture.

Films de 3 à 7 €.
www.festival-larochelle.org

Télérama¹

10 juin 2017



LA ROCHELLE

Festival International du Film de la Rochelle
Rétrospectives intégrale d'Andrei Tarkovski,
d'Alfred Hitchcock...

Du 30 juin au 9 juil. | www.festival-larochelle.org

Mensuels

juin 2017

Du 30 juin au 9 juillet, le festival de la Rochelle met en lumière l'œuvre du cinéaste roumain.

Le siècle d'Andrei Ujica

Andrei Ujica est devenu cinéaste à la faveur d'une rencontre et d'un exil. Lorsqu'il s'installe en Allemagne, en 1981, à 30 ans, ce natif de Timisoara est une figure intellectuelle de premier plan dans la Roumanie de Ceausescu, où il a publié depuis les années 60-70 une série de textes – prose, poésie, essais – qui l'ont fait connaître. La rencontre, décisive, est celle du cinéaste et théoricien Harun Farocki, avec lequel il réalise son premier film dix ans plus tard, *Vidéogrammes d'une révolution* (1992). Le premier volet d'une trilogie occupant vingt années de sa vie, en parallèle à son travail d'enseignant (il dirige aujourd'hui le département de cinéma du Centre d'art et de technologie des médias de Karlsruhe), une trilogie qui à la fois documente la fin de l'ère communiste et propose une réflexion sur l'image, sous ses différentes formes, comme agent de l'Histoire.

Vidéogrammes d'une révolution retrace la révolution roumaine qui s'est soldée par l'exécution de Nicolae Ceausescu. Au-delà de la chronique des événements, le film est une méditation sur la manière dont les images ont modelé, façonné, orienté le cours de la révolution. En confrontant différents régimes d'images – documents officiels tournés par le régime, images des télévisions étrangères, images amateurs et anonymes... –, le film démontre brillamment comment la manipulation des images par un camp ou un autre détermine la lutte pour le pouvoir. Ujica élabore une théorie de l'archive et de ce qu'il définit comme « la visualité de l'Histoire ». « Cinéma synthétique » est le nom qu'il donne à ce travail sur les images préexistantes dont il parvient, grâce à un méticuleux travail de montage, à déconstruire le message explicite pour faire apparaître le sous-texte idéologique.

Ce « laboratoire des images » est enrichi en 1995 par un film extraordinaire: *Out of the Present* (qui ressort en salles le 12 juillet). Cette fois, c'est la chronique des événements qui ont secoué l'Union Soviétique en 1991, l'année de sa disparition. Mais ces événements sont vus de loin, depuis l'espace, tels qu'ils ont été perçus par les cosmonautes russes de la station spatiale Soyuz TM-12 – les 92 minutes que dure le film correspondent à la période de révolution de la station autour de la terre. Les images de l'activité quotidienne des cosmonautes – entretien de la station, travail scientifique, repas, loisirs... – sont entrecoupées par celles qui enregistrent ce qui se passe sur Terre. Conséquence de la forte instabilité de l'URSS, Sergueï Krikalev, l'un des cosmonautes envoyé en mission sous bannière soviétique, voit son retour sur terre retardé de six mois et lorsqu'il retrouve enfin le plancher des vaches, ce n'est plus Leningrad qui l'accueille en héros, mais Saint-Pétersbourg: tandis qu'il accomplissait des milliers de révolutions autour du globe, un monde s'est effondré. *Out of the Present* est aussi un hommage à 2001 et *Solaris*, dont le chef opérateur, Vadim Foussov, a collaboré avec Ujica sur le projet. Il s'agit d'une méditation sur la vanité, un regard cosmique sur la comédie humaine porté sans

cynisme, mais empreint de mélancolie.

En 2010, Andrei Ujica clôt sa trilogie avec un vaste portrait (trois heures) de Nicolae Ceausescu. *Autobiographie de Nicolae Ceausescu* fut le premier film d'archives à figurer en sélection officielle au Festival de Cannes, comme une marque de reconnaissance envers l'apport du cinéaste dans la pratique documentaire. Ce film, c'est le dictateur raconté par lui-même, sans commentaire, par une composition d'images tournées par des chaînes télévisées, nationales ou étrangères – cérémonies officielles, rencontres avec des dirigeants étrangers, spectacles de masse, visites locales... Ujica y adjoint ce qu'il appelle les « *home-movies d'État* », ces images montrant Ceausescu dans sa vie privée, en vacances, à la plage ou à la montagne, jouant (maladroitement) au volley-ball ou caressant des animaux de compagnie, films contrôlés par l'appareil de propagande et destinés à le présenter comme homme simple et proche du peuple. Le pari consiste à laisser ces images s'incriminer elles-mêmes jusqu'à devenir l'objet de leur propre autocritique. L'accumulation à outrance de ces films et les rapports subtils que le montage noue entre eux révèlent le grotesque du dictateur, prisonnier de sa folie des grandeurs.

Après ces trois œuvres consacrées à la fin du communisme, Ujica prépare actuellement une nouvelle trilogie dédiée cette fois à la culture de masse. Le premier volet, qui sortira l'an prochain, est le récit par des reportages et des *home movies*, de la visite des Beatles à New York en août 1965, pour un concert aussi bref que délirant au Shea Stadium, tandis qu'à l'autre bout du pays les émeutes de Watts embrasent Los Angeles. Une manière pour Ujica d'approfondir sa réflexion sur les grandes transformations politiques, sociales et culturelles du 20^e siècle, tout en élargissant les frontières du documentaire et du film d'archives.

Ariel Schweitzer



Autobiographie de Nicolae Ceausescu d'Andrei Ujica (2010).

LE COURRIER
DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE
ART & ESSAI

mai 2017



45^e Festival International du Film de La Rochelle

Du 30 au 9 juillet 2017

Au programme de cette nouvelle édition notamment : deux grandes rétrospectives sur Andrei Tarkovski et Alfred Hitchcock, un focus sur le jeune cinéma israélien, des séances pour les enfants sur les créatrices nordiques Tove Jansson et Astrid Lingren, etc.

Le festival accueillera plusieurs manifestations professionnelles organisées par l'ADRC, le GNCR, l'ACOR et le SCARE.

Le festival sera aussi le lieu de la remise du Prix Jean Lescure, prix attribué par les adhérents de l'AFCAE au meilleur film Art et Essai de l'année et d'une session délocalisée du groupe Actions Promotion •

juillet 2017



La 45^e édition du Festival International du Film de La Rochelle se tiendra du 30 juin au 9 juillet.

Le festival s'ouvrira avec *Barbara* de Mathieu Amalric, *Jeune Femme* de Léonor Serraille, Caméra d'or au dernier Festival de Cannes, clôturera les festivités. Au programme de ces 10 jours, deux grandes rétrospectives, l'une sur Andreï Tarkovski, l'autre sur Alfred Hitchcock ; des hommages à Laurent Cantet, Volker Schlöndorff, Andrei Ujica en leur présence ; un focus sur le cinéma israélien aujourd'hui, en présence de Nadav Lapid, Silvina Landsmann, Maya Dreyfuss et Tali Sharon ; une journée dédiée à Jean Gabin ; une soirée exceptionnelle sur Arnold Schwarzenegger ; une exposition sur les Moomins. Et, comme toujours des avant-premières, des reprises de films de patrimoine et de nombreux événements et personnalités présentes pour fêter le cinéma pendant toute la durée du festival.

Le festival accueille aussi plusieurs manifestations professionnelles organisées par l'ADRC, le GNCR, l'ACOR, le SCARE et l'AFCAE (voir ci-contre). •

www.festival-larochelle.org

Entretien avec Prune Engler, déléguée générale du Festival

Le Festival n'a aucun secret pour sa déléguée générale, Prune Engler. Comme elle se plaît à le rappeler, elle y a travaillé toute sa vie, depuis 1977, quatre ans après sa création. Tour d'horizon de cette 45^e édition du Festival, de sa philosophie, de son fonctionnement, et de ses projets.

Quels vont être les temps forts de la programmation de La Rochelle cette année ?

D'après les échos que nous avons, c'est Andreï Tarkovski qui semble devoir attirer considérablement le public cette année. La plupart des gens n'ont vu ses films qu'en DVD. Cela va donc être l'occasion de tout voir en salles, y compris ses courts-métrages. Potemkine a beaucoup travaillé sur cette ressortie. Ils ont réussi à renégocier les droits avec les Russes, c'est vraiment grâce à eux que nous pouvons présenter l'ensemble des films.

Quelles sont les relations du Festival avec les collectivités territoriales, et les partenaires privés ?

Le problème des partenariats, tant publics que privés, c'est qu'ils se réduisent. Dans le cas d'un festival comme le nôtre, qui n'est pas compétitif, il est de plus en plus difficile de trouver des partenaires privés, où ces derniers ne peuvent pas remettre de prix – sauf l'AFCAE, c'est le seul prix qui existe à La Rochelle ! Il va

falloir que nous travaillions plus du côté de Bordeaux, avec la région Nouvelle-Aquitaine. Mais je dois dire que nous sommes tout de même très soutenus par le CNC, et depuis très longtemps. Et nous avons un public fidèle. Finalement, c'est le partenaire financier le plus important du Festival, car les entrées salles sont notre premier financement.

Quelle est l'évolution du public, tant en termes de fréquentation que sociologiquement ?

La situation est formidable, parce qu'il est à la fois très fidèle, et qu'il se renouvelle. L'an dernier, nous avons fait près de 86 000 entrées, notre deuxième meilleure année en termes de fréquentation. La moitié vient de La Rochelle et de ses environs, l'autre moitié du reste du pays. On nous parle parfois de notre public comme d'un public âgé, mais c'est en fait la même proportion que la fréquentation des salles en France. Nous avons fait un énorme travail pour rajeunir le public, avec trois séances Jeune Public par jour – La Rochelle est aussi un festival pour enfants.

Nous multiplions les coopérations avec des établissements scolaires, avec des facs, avec les classes option cinéma de la région... Cette année nous allons même avoir la classe Exploitation-Distribution de la Fémis.

A la veille de remettre le deuxième prix Jean-Lescure des cinémas Art et Essai, pouvez-vous nous parler des liens du Festival avec l'AFCAE ?

C'est un événement historique, puisque c'est l'année dernière que nous avons remis le premier prix jamais décerné en quarante-quatre ans de Festival, avec le Prix Jean-Lescure ! Ce qui nous va très bien, dans la mesure où c'est un prix qui est décidé par les exploitants, et que nous travaillons dans le même sens. Nous sommes toujours très attentifs à recevoir du mieux possible toutes les associations professionnelles puisque nous voulons que le Festival soit un lieu de rencontre, avec le public, les œuvres, les cinéastes, et ceux dont c'est le métier de montrer les films. Donc, la présence de l'AFCAE est totalement cohérente. •

Ma vie de Courgette de Claude Barras

Après *Les Délices de Tokyo* et *La Tortue Rouge* en 2016, le lauréat 2017 est *Ma vie de Courgette* de Claude Barras. La remise du prix aura lieu lors d'une séance publique le mardi 4 juillet à 17h au Dragon, en présence de Claude Barras et de Marc Bonny.

La projection sera suivie d'un cocktail offert dans la soirée. Le film, distribué par Gebeka Films, est sorti le 19 octobre 2016 et a réalisé plus de 820 000 entrées à ce jour. Ayant reçu de très nombreuses récompenses, il a également fait l'objet d'un soutien conjoint des groupes Jeune Public et Actions Promotion. Les adhérents de l'AFCAE peuvent (re)programmer le film lauréat, entre le 12 juillet et le 5 septembre 2017. Une communication spécifique leur sera proposée. •



> Inscrivez-vous par mail à : prixjeanlescure@art-et-essai.org



juillet 2017

Stalker, géographie dissidente

À l'occasion de la rétrospective Andreï Tarkovski soutenue par le groupe Patrimoine/Répertoire de l'AFCAE et proposée dans son intégralité au Festival International du Film de La Rochelle, retour sur un film obsédant du réalisateur, à travers le regard d'un géographe.

Alors que le cinéma des deux dernières décennies regorge de visions apocalyptiques, voir ou revoir *Stalker* donne l'occasion de porter un autre regard sur les ruines du présent peuplant nos imaginaires collectifs.

Dans son cinquième long métrage, Tarkovski interroge notre rapport au paysage et, plus largement, construit un discours critique dont la portée va bien au-delà du contexte soviétique.

Retour à la nature

Rappelons l'argument du film. Une région interdite abrite une chambre dans laquelle s'exaudent les souhaits. Un écrivain en panne d'inspiration et un scientifique aux motivations incertaines pénètrent dans cette mystérieuse «Zone» en compagnie d'un *stalker*, seul capable de les mener.

Première constatation des visiteurs, une fois déjouée la surveillance des gardiens : la nature a repris ses droits et commence à recouvrir les traces de vie antérieure – blocs de béton, chars d'assaut, cadavres. Mais si la nostalgie domine les paysages de ruines dont raffole aujourd'hui

PAR MANOUK BORZAKIAN
Géographe et enseignant
à Lausanne

le cinéma, Tarkovski, lui, célèbre cette nature conquérante. En témoigne le retour de la couleur, contrastant avec le noir et blanc du début du film. En témoigne aussi le rapport charnel du *stalker* avec la végétation, la terre, les insectes. Chez Tarkovski, la vie nous arrache à la nature et à l'innocence : qu'on se rappelle l'arbre ouvrant *L'Enfance d'Ivan*, ou encore le jardin luxuriant des premiers plans de *Solaris*. La Zone est le lieu d'un retour heureux à la nature, loin du sordide paysage industriel des environs, ses briques, sa fumée, ses tours de refroidissement.

Un espace insaisissable

Mais le plus frappant dans la Zone, c'est l'annulation radicale de l'espace tel qu'on le connaît. La ligne droite n'est pas toujours la voie la plus rapide, rebrousser chemin est interdit



et des pièges attendent ici et là les imprudents, comme dans un jeu de l'oie grandeur nature. En constante transformation, la Zone constitue un territoire mouvant, parcouru de réseaux invisibles, doté d'une volonté propre et sans cesse en recomposition. C'est une région impossible à cartographier, échappant au regard scientifique et aux théories.

En somme, Tarkovski conçoit un espace se dérobant à la rationalité occidentale. Une manière de s'opposer à la modernité contemporaine, obsédée par l'orthogonalité et les découpages nets, tant intellectuels que géographiques. Cinéaste mystique s'il en est, il oppose la foi – et l'art – aux formules mathématiques, la déambulation et le désordre naturel à la carte et au GPS. •

L'ECRAN DE LA FFCV

septembre 2017

La Rochelle met le cap sur le cinéma

Rencontres cinématographiques de La Rochelle 2 juillet 2017

La réunion annuelle de Territoires et Cinéma se déroule à La Rochelle en marge du Festival International du film sur le thème de « Cinéma et égalité des territoires ». Grâce à cette immersion cinématographique riche et dense, tout le monde s'accorde à dire qu'il est urgent de rassembler des forces pour que le cinéma ne soit plus réservé aux seules contrées riches et développées. Ce sont les résultats d'une étude du CNC qui alertent les responsables par le constat que seulement 48 % de la population avait accès à la culture par manque d'infrastructures adaptées. Les financements pour un équipement étant difficiles pour les petites communes, lutter contre le déséquilibre de l'offre culturelle entre grandes, villes moyennes et la ruralité anime le collectif. La tenue de ces rencontres régulières entre les responsables régionaux, les exploitants de salles et les associations culturelles débouche sur la formation de réseaux armés pour une offre désormais possible grâce au matériel de projection électronique permettant d'apporter le cinéma là où il fait défaut. Notre groupe fédéral est associé à cet effort.

Le Festival de La Rochelle

(30 juin au 9 juillet 2017)

On ne présente plus ce Festival au regard du taux de fréquentation des amoureux de cinéma. Le programme de cette année offrait une rétrospective sur 3 grands réalisateurs, Alfred Hitchcock (dont nous croyons connaître toute l'œuvre) permet de visionner 9 films muets et 32 films concernant la période anglaise, Michael Cacoyannis (*Zorba le Grec*) plutôt oublié dont le cinéma populaire nous transporte dans le passé avec ses codes moraux anachroniques de villageois et enfin Andrei Tarkovski, cinéaste culte, nous dit-on, que la jeunesse n'aura pu voir sur grand écran, disparu en 1986. Il nous a été possible de participer à des conférences. La présence de réalisateurs qui marquent le cinéma est une aubaine pour ceux qui cherchent à les rencontrer. Nous en relatons deux, qui sont à nos yeux, des monuments, Volker Schlöndorff pour la réalisation et Bruno Coulais pour la musique.

Bruno Coulais

Titre de la conférence: *Le monde intérieur de Bruno Coulais*, salle bleue de la Coursive.

Il est loin le temps où la musique servait à masquer le bruit de l'appareil de projection au temps de Louis Lumière ou encore lorsque celle-ci servait d'accompagnement sonore pour illustrer une scène filmée.

Bruno Coulais ce sont 35 ans de création. Il a beaucoup travaillé pour la télévision sur des feuilletons et des téléfilms. C'est le documentaire *Microcosmos, le peuple de l'herbe* qui va le propulser dans la catégorie des compositeurs les plus demandés du cinéma. Pour ce film, il sera récompensé par un César, ce ne sera pas le seul. Il a fait l'actualité sur le film de Bertrand Tavernier *Voyage à travers le film français*. Même s'il travaille sur des images où les environnements sont variés, comme la nature, les airs, l'homme se plaît à dire qu'il aime définitivement la ville et le béton.

La place de la musique dans les films autoproduits est un sujet central. Chaque lecteur comprendra quelles sont les allusions sous-entendues tant le sujet est abordé lors des travaux au sein des ateliers. De plus en plus, certains d'entre nous font appel à des musiques originales, car il semble évident que le couple réalisateur/compositeur doit rechercher un point d'entente parfait pour élaborer un film.



Avec Bruno Coulais

La rencontre avec le compositeur Bruno Coulais nous a apporté quelques lumières.

Une première évidence est la sensibilité de l'artiste. Il indique d'entrée qu'en trois minutes il sait s'il va s'entendre avec le réalisateur, *Les Choristes* de Christophe Barratier. Il est bien question de cela, une sorte d'état de grâce pour que deux êtres utilisant un vocabulaire différent puissent se com-

L'ECRAN DE LA FFCV

septembre 2017

prendre. On est dans le concept, l'idée avant la matérialisation. Bruno Coulais associe la composition de la musique à la lumière. Pour qu'il puisse « *penser la musique devant l'image, il faut que musique et lumière correspondent* ». On est transporté dans le monde des sens. Les mots manquent pour en faire une traduction et pourtant la mélodie se compose. Magnifique alchimie.

Ensuite l'immersion du compositeur au regard des images est à l'œuvre. On dit de lui qu'il est un alchimiste moderne, un expérimentateur. Il se dit prêt à toutes les aventures sonores. L'inspiration lui vient des musiques du monde, musique contemporaine, ethniques. Il a une manière personnelle de métisser les sources culturelles.

Dans « *Le peuple migrateur* » de Jacques Perrin, Bruno Coulais a essayé d'épouser le point de vue sonore de l'oiseau en évitant le plus possible l'illustration, « *si nous pensons observer les oiseaux, ce sont eux qui nous observent* ». La musique est un élément constitutif, organique, l'un des personnages essentiels.

Son rêve est de rencontrer des réalisateurs qui sont contre la musique dans un film. Éric Rohmer (disparu en 2010) était de ceux-là. Le réalisateur s'imposait une économie de moyen dans le but de bénéficier d'autonomie. Il acceptait même que l'aléatoire s'immisce dans un tournage. Il fonctionnait avec une équipe légère, en extérieur sans assistant ni scrite. Oui sans aucun doute, nous aurions aussi aimé les entendre défendre leurs points de vue réciproques. Benoit Jacquot annonce qu'il « se méfie » des musiques, mais il reconnaît que Bruno Coulais a effacé toutes les appréhensions qu'il entretenait à l'égard de la musique de cinéma.

À la bonne heure! Depuis 2008, le compositeur met en musique les films de Benoit Jacquot.

Volker Schlöndorff et Bruno Coulais ensemble

Bruno et Volker font face au public au théâtre Verdière pour évoquer cette magie qui réunit le réalisateur et le compositeur. Le grand réalisateur bâtit ses films en référence à l'Histoire. Il se décrit plus comme un citoyen du monde originaire d'Allemagne. Jean-Claude Carrière dit de lui, « il fait semblant d'être allemand ». Jeune homme, il a étudié en France. Lauréat du Concours général (Philosophie), puis diplômé de l'IDHEC avant sa fusion avec la FEMIS, il travaille avec Alain Resnais dans *L'Année dernière à Marienbad*, lui aussi diplômé de la grande École, avec Jean-Pierre Melville dans *Léon Morin, Prêtre*, puis avec Louis Malle *Le feu follet*. Il est aussi citoyen américain (avec une résidence à Long Island).

Lorsqu'il parle de ses films, il dit « notre film » et décrit le résultat d'un travail collectif. Il insiste pour



... et Volker Schlöndorff

dire que ceux qui font partie de la réalisation comme, entre autres, le directeur de la photo ou le compositeur de la musique font partie de la création du film. Ainsi l'échange auquel nous avons assisté entre Bruno et Volker nous a intéressé au plus haut point tant la musique d'un compositeur associé aux images d'une fiction cinématographique interpelle nos milieux. Volker avoue avec humilité que lorsqu'il cherche un compositeur il est terrifié.

Tous les deux ont partagé l'aventure sur le tournage du film *Ulzhan*, (2008) tourné au Kazakhstan où la splendeur des paysages forme un écrin poignant pour raconter la démarche d'un homme blessé qui fuit un passé douloureux. Passionnant de suivre la posture du musicien lorsqu'il évoque sa façon de travailler. D'entrée il assène « *Je n'ai pas la tête dans les images, c'est une autre mémoire qui fonctionne* ». Il écrit sa musique sur le souvenir de l'image. Dans ce film, il crée une véritable fusion entre les chœurs tibétains et les percussions égyptiennes et les polyphonies corses (le groupe A Fileta).

Ses positions sont tranchées et peuvent paraître abruptes « *l'histoire m'intéresse peu* ». C'est clair pour lui, la musique n'est pas envisagée pour arranger ou enjoliver un film. Elle n'est pas un « genre ».

Dans *La Mer à l'aube*, (2011), une évocation de l'exécution nazie sur un groupe de résistants dont faisait partie Guy Môquet. La musique ne couvre qu'un tiers du film. Difficile de traduire l'expression de la barbarie, lorsque les cinquante otages sont fusillés. À cet égard il indique que la musique peut se révéler dangereuse, elle peut briser et surtout manipuler. Il avoue avec simplicité lui aussi qu'il « *a la pêtoche à chaque film* ». C'est presque rassurant.

Marie CIPRIANI

Bruno Coulais - « *Voyage à travers le cinéma français, 40 ans de musiques de film* », 2016, Music France Universal.

Volker Schlöndorff, « *Tambour battant, mémoires de Volker Schlöndorff* », 2009, Flammarion.

mai 2017



AGENDA DU CINÉMA: NOTRE SÉLECTION



C'EST DÉJÀ LA ROCHELLE!

La 45^e édition du Festival de La Rochelle se tiendra du 30 juin au 9 juillet. 2 grandes retrospectives prévues. Andrei Tarkovski et Alfred Hitchcock

jeune cinéma

mai 2017

ÉDITORIAL

Nous aurions aimé ne pas placer de nouveau un éditorial sous le signe de la déploration. Mais la malédiction *Jeune Cinéma* a encore frappé. Le jour même où le n° 378-379 sortait de l'imprimerie, le 12 février dernier, nous apprenions la disparition de Luce Vigo. Elle était évidemment, Fédération Jean-Vigo des Ciné-Clubs oblige, une amie de la revue, où elle fit ses débuts de critique, en février 1965, et à laquelle elle collabora - plus de quatre-vingts participations - jusqu'en septembre 1981. Belle manière de boucler la boucle, elle écrivit son ultime texte en décembre 2016, pour notre n° spécial consacré à Alice Chardère Porteuse d'un nom illustre pour tous les cinéphiles, ce ne fut pas comme "fille de" qu'elle s'imposa, mais par son travail, à Bobigny, à Épinay, au prix Jean-Vigo, partout où son ouverture, sa curiosité et sa compétence pouvaient s'exercer. On trouvera, p 114, d'autres souvenirs de Luce. Souhaitons qu'il s'agisse de la dernière nécrologie que nous ayons à publier cette année.

Le temps de Cannes est donc venu, un peu retardé cette fois-ci, à cause des devoirs électoraux. Comme chaque printemps, la planète cinéma a vibré, avant que les diverses sélections soient annoncées, de rumeurs, d'attente, d'espérance, avec leurs corollaires, la joie et le bonheur pour les cinéastes choisis, le déplaisir, la bouderie (et parfois l'anathème) pour ceux qui n'étaient pas retenus. Il est difficile pour un artiste, toujours certain d'avoir donné son meilleur, d'être

écarté - mais qui se soumet à un tri sélectif doit en supporter le verdict, ce qui n'est pas toujours le cas. On peut tout de même affirmer que, pour le cinéma français au moins, tous les films qui le méritaient sont au programme des différentes sections.

70^e édition, donc. Comme le temps passe. Lors de la soixantième, une médaille d'or avait été décernée à un journaliste italien qui n'avait jamais raté un festival depuis 1946. Sera-t-il encore là, ce témoin obstiné ? En tout cas, Cannes se penche sur son passé, puisque la majeure partie de la programmation de Cannes Classics est constituée de titres ayant marqué le festival, de *La Bataille du rail* originelle au *Songe de la lumière* de Victor Erice (1992). Parmi eux, au moins deux inconnus : *Ila Ayn* de Georges Nasser (Liban, 1957) et *Matzor* de Gilberto Tofano (Israël, 1969), et un Jean Rouch, *Babatu, les trois conseils*, dont on apprend qu'il a représenté le Niger en 1976. On ne cessera jamais de découvrir.

Parmi les films étrangers de la compétition que nous connaissons, avouons notre admiration pour *A Gentle Creature* de Sergei Loznitsa, qui renoue avec la fiction négligée depuis *Dans la brume* (2012), *The Square* de Ruben Östlund, bien dans la lignée dérangeante de *Snow Therapy* (2014) et *Happy End* de Michael Haneke (bonne occasion pour lui de décrocher une troisième palme). Mais nous attendons également beaucoup de quelques réalisateurs de chevet, Andrey Zviaguintsev (*Nelyubov*) et Lynne Ramsay (*You Were Never Really*

jeune cinéma

mai 2017

Here) Et notons, du côté d'Un certain regard, un remarquable niveau d'ensemble, grâce à des premiers films - *Tesnota* (Kantemir Balagov), *Out* (Gyorgy Kristof), *En attendant les hirondelles* (Karim Moussaoui), *Doppo la guerra* (Annarita Zambrano) - et à des cinéastes peu connus, Kaouther Ben Hania (*Aala Kaf frit*) ou Stephan Komandarev (*Posoki*) Toutes découvertes qui seront examinées dans notre prochain numéro, avec les autres titres vus sur la Croisette

Depuis quelques jours, le cinéma français compte une nouvelle centenaire, Danielle Darrieux L'anniversaire a été un peu plus célébré que celui de Jean Delannoy jadis, passé inaperçu, mais n'a pas donné lieu à de grands déploiements festifs Heureusement, DD n'a rien d'une actrice oubliée, et parmi la centaine de films qu'elle a tournés, tous ceux qui valent sont accessibles en DVD En Madame de ou Bébé Donge, elle fut grandiose, mais c'est peut-être en adolescente délurée qu'on la préfère, à l'époque de *Quelle drôle de gosse* (Léo Joannon) ou d'*Un mauvais garçon* (Jean Boyer) Nous y reviendrons dans notre numéro d'été, avec des témoignages d'admiration inédits

Et puisque nous en sommes au cinéma patrimonial, rappelons que, les lumières de Cannes à peine éteintes, *Il Cinema Ritrovato* commencera ses fastes à Bologne le 24 juin Au programme de cette 31^e édition, les "films du dimanche", les films noirs de Samuel Khachikian (?), un hommage à Augusto Genina, l'œuvre de William K Howard, Colette et le cinéma, la

seconde partie de la rétrospective Carl Laemmle chez Universal et les dizaines de films retrouvés et restaurés cette année De quoi emmagasiner des souvenirs pour tout l'été, d'autant que les boulimiques pourront enchaîner avec le Festival de La Rochelle, à partir du 30 juin , si Tarkovski ou Hitchcock n'ont plus guère de secrets à dévoiler, le jeune cinéma israélien, les films de Ruben Mendoza et d'Andrei Ujica sont des raisons suffisantes pour aller se promener du côté de la côte, en souvenir de Jean-Loup Passek

Malgré le nombre de pages - il est rare qu'un numéro "simple" soit aussi copieux -, il ne restait plus de place pour traiter de tous les DVD importants qui sont parvenus à la revue Les recensions des dernières parutions italiennes de chez Bach Films (deux *Soldati*, trois *Rossellini*) et des raretés, signées Risi, Monicelli ou Blasetti, de la collection *Edizioni Maestro* d'ESC sont repoussées au n° 381 Mais les lecteurs qui nous font confiance peuvent se les procurer illico

Comme ils peuvent se procurer, s'ils ne l'ont déjà fait, le remarquable livre de Luc Béraud *Au travail avec Eustache* (Actes Sud/Institut Lumière) - pour le même motif, son compte rendu ne sera livré que dans le numéro d'été Il s'agit d'un des plus passionnants livres de cinéma lus depuis longtemps, le complément nécessaire de la rétrospective Eustache proposée par la Cinémathèque française tout au long de ce mois de mai Bonne lecture et bonnes projections !

Lucien Logette

jeune cinéma

septembre 2017

FESTIVALS

LA ROCHELLE (30 juin-9 juillet 2017)

Au fil des ans, le Festival de La Rochelle est devenu le rendez-vous incontournable des cinéphiles de l'Hexagone: plus de 90 000 entrées en neuf jours cette année! Soit dix mille en moyenne par jour! En dehors de Cannes, quel festival peut se prévaloir d'un tel niveau de fréquentation? Souvenons-nous que cette manifestation fut créée en 1973, à l'initiative de Jean-Loup Passek, décédé en décembre dernier. L'esprit demeure: présenter des films de tous les temps et de tous les pays, sans la moindre compétition. Comme d'habitude, il a fallu gérer les frustrations: rétrospectives Hitchcock, Tarkovski et Cacoyannis, hommages à Volker Schlöndorff, Laurent Cantet, Ruben Mendoza, Andrei Ujica, découverte du cinéma israélien d'aujourd'hui, films restaurés, quarante-six films tournés en 2016 et 2017...

On notera la très bonne sélection de ces derniers, à commencer par le meilleur, en provenance de Cannes (Prix du Jury): *Faute d'amour* d'Andrei Zviaguintsev, cinéaste majeur de ce début de siècle, alliant comme rarement le fond et la forme. (Voir *JC* n°381)

Venu de Berlin (après avoir récolté un Ours d'or), on a pu découvrir le très beau *Corps et âmes* de la réalisatrice hongroise Ildiko Enyedi. On se souvient peut-être de *Mon vingtième siècle*, caméra d'or à Cannes en 1986. Perdue de vue depuis, elle revient en force avec un film au scénario audacieux: un homme et une femme très timides se désirent, mais ne communiquent qu'à travers leurs rêves identiques. Intrigué par ces personnages non-conventionnels travaillant dans un lieu qui ne l'est pas moins (un abattoir), le spectateur se demande s'ils vont parvenir à "concrétiser". À ce suspense magnifiquement orchestré s'ajoute le jeu tout en finesse des acteurs, Morcsany Geza et Alexan-

dra Borbély et une recherche formelle constante. Par exemple, la cinéaste filme à plusieurs reprises ses acteurs dans la cantine d'entreprise, mais en composant ses plans de manière à chaque fois différente. L'insert de séquences poétiques en forêt (dont on se gardera bien de révéler la teneur et la signification) ajoute à la singularité et à la beauté de ce film.

Le festival nous a donné à voir quelques magnifiques documentaires prouvant une fois de plus la vitalité du genre. Le Roumain Andrei Ujica parvient à soutenir notre attention uniquement par le montage savant d'images d'archives, sans le moindre commentaire. Son *Autobiographie de Nicolae Ceaușescu* s'impose désormais comme un modèle du genre.

Les archives sont également présentes dans le film d'Éric Caravaca, *Carré 35*, mais commentées. L'auteur mène une véritable enquête sur sa sœur, disparue à l'âge de 3 ans. Pourquoi ne lui a-t-on rien

jeune cinéma

septembre 2017

FESTIVALS

dit ou presque sur elle ? On découvre peu à peu les dits et non-dits de cette famille, inscrits dans un contexte historique loin d'être anodin : celui de la décolonisation du Maroc et le destin de ceux qui ont dû partir en métropole.

Autre manière d'aborder le documentaire : suivre le parcours d'un personnage, sans commentaire, d'un point à un autre. Dans ce cas, il s'agira de créer une dramaturgie susceptible de maintenir l'intérêt du spectateur en éveil. C'est ce que réussit magnifiquement Emmanuel Gras dans son film *Makala*. Au Congo, un jeune villageois fabrique lui-même son charbon de bois et parcourt ensuite des kilomètres à vélo pour aller le vendre à la ville. Chaque séquence possède la durée suffisante pour partager pleinement la vie de l'homme, faite de courage et de souffrance. On imagine ce qu'un reportage télévisé aurait pu

être : présentation éplorée du personnage, commentaire envahissant, montage rapide et conclusion simpliste sur l'état du Congo en général. Avec Emmanuel Gras, au contraire, chaque plan fait sens. S'ajoute un travail très élaboré sur le son et une musique originale toujours utilisée à bon escient. On l'aura compris, il ne s'agira pas de manquer ce film, lors de sa sortie prévue en décembre.

Mais l'événement de cette quarante-cinquième édition fut sans conteste la présentation des six *Portraits XL* (d'une durée de 50 minutes chacun) d'Alain Cavalier.

L'auteur a filmé, parfois pendant plusieurs années, des amis, des proches, des personnes de son quartier. On y trouve une amie de longue date, un cordonnier, un boulanger, un acteur, un ancien cinéaste et ... Philippe Labro. Le spectateur est le témoin de la relation entre le



Alexandra Borbely, *Corps et âmes* (Ildiko Enyedi, 2016)

jeune cinéma

septembre 2017

FESTIVALS



filmeur et le filmé, relation basée sur la confiance. Bien qu'il n'intervienne jamais dans le cadre, Cavalier ne se cache pas, parfois même interpellé par son interlocuteur. Choisissant de longues séquences ou de courtes saynètes, le montage crée un véritable récit, différent dans chacun des portraits. Comment ne pas être touché par ce jeune boulanger mettant tout en œuvre (y compris en impliquant pleinement sa famille) pour accomplir son rêve : un établissement plus grand ? Comment rester insensible face à Daniel, accro aux jeux de grattage et éprouvant des difficultés à sortir de chez lui tant il est envahi de Toc ? Et Jacquette, si attachée à la maison de ses parents qu'elle veut absolument tout laisser en l'état, refusant de la vendre ? (En filmant cette maison, Alain Cavalier l'aura

immortalisée, ce qui apporte à sa propriétaire une forme de réconfort).

De ces portraits, se dégage une émotion peu commune car ce que nous donne à voir l'auteur, ce n'est ni plus ni moins que nos semblables, nos frères humains, des personnes que l'on aurait pu rencontrer, mais dont nous n'aurions pas forcément su percer les secrets et les émotions. Le cinéaste nous révèle leurs obsessions, leurs félures sans dissimuler leurs travers mais avec bienveillance. Au moment même où le musée d'Orsay présente une magnifique exposition de portraits de Cézanne, Alain Cavalier démontre que l'art du portrait au cinéma peut égaler celui des plus grands peintres.

Philippe Rousseau

jeune cinéma

septembre 2017

AU SORTIR DE LA PROJECTION DU MIROIR

Décombres, gravats, vieux ustensiles jetés au fond d'un puits ; troncs pourris dévorés par les mousses ou les amadouviers carnassiers ; restes de braises incandescentes ; boursaques de vents en images agitées de l'esprit déferlant sur les champs de colza qui frissonnent emportées jusqu'aux rideaux d'une forêt familiale (familiale) où se prend et se perd, déchiré à des cimes muettes, l'embrasement d'un dernier soleil ; poteaux des lignes électriques plantés comme des échardes sur la terre ; maison aux rondins de bois noir

perdue entre mémoire et sommeil ; famille livrée au temps suspendu de l'attente ; femme à l'élégance nourrie de la passion qui dure face à l'absence de l'homme enrôlé à la guerre ; épreuve solitaire du combat, résistance des corps de femmes-mères gardiennes des enfants ; culture de l'oubli traversé de lâcheté ou de regrets sans fond, sens obligé du devoir qu'impose l'arbitraire de la force ou du pouvoir est-ce là traversée du miroir sans tain

Une ville déserte crépusculaire plongée sous les flots d'une pluie

FESTIVALS



39

jeune cinéma

septembre 2017

FESTIVALS



incessante; le long du trottoir une seule voiture échouée dans l'imprévu de cet orage; une course poursuite dans les couloirs d'un journal; la traversée d'une salle de rotatives; la rencontre hostile dans un bureau de rédaction et des palabres autour d'un texte approximatif: la traversée de l'histoire dans les rues de Madrid ou les ruines de Barcelone; le piétinement de soldats enfouis dans les boues gelées du Ladoga pour ravitailler Saint-Pétersbourg affamée et assiégée neuf cents jours; Pékin aux foules

immenses aimantées de Mao; Hiroshima enfin en pavois de monstruosité historique...

Même si, du film, le cadre parfaitement maîtrisé, la lumière traversée de sonorités et de bruitages empruntés à la vie quotidienne; des accords musicaux savamment recherchés tels ceux d'une *Passion* (la saint Matthieu) de Bach... même si l'intention tarkovskienne excelle à condenser les durées multiples et hétérogènes du miroir autobiographique (le miroir réfléchit ce qui se présente devant lui du

jeune cinéma

septembre 2017

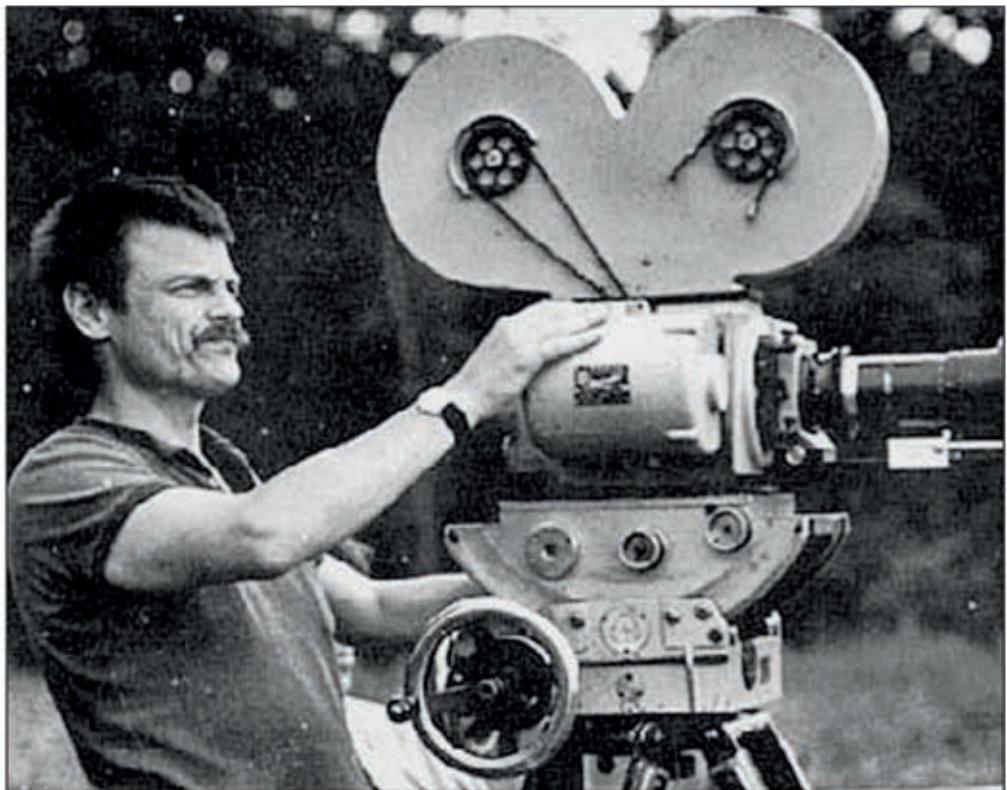
réel mais il y aussi à prendre en compte le virtuel qui provient de son autre côté).

Quel que soit donc le jeu d'optique qu'un miroir nous offre ici, par et dans cette manière de filmer, d'aller au monde, de dire au monde : c'est l'expérience, comme horizon et retour aux choses mêmes, qui donne au film une teneur phénoménologique, à supposer que le recours à une notion philosophique puisse nous être d'un quelconque profit pour mettre en évidence, toujours inédit et simultané, le surgissement de la vie accordée à la pensée qui l'accueille et la transmet (filmiquement) après être montées, inséparables toutes deux, de la profondeur du monde et de sa réalité objective et transitoire.

Prophétisme ou prescience de récits à bâtir ? Mais quelque chose semble toujours avoir déjà été là et l'on est placé devant une double possibilité d'accréditation du monde : ou bien choisir son déchiffrement par la foi qui naît de la sainte peur éructée du tréfonds de l'âme et que recommande la petite philocalie de la prière du cœur, ou bien, par un réalisme pur et dur, s'en remettre bravement aux formes du monde tel que la main de l'homme le façonne et l'affronte, livré lui-même au désir, à l'affairement, l'accumulation, au miroitement du pouvoir : les antichambres de la mort !

Philippe Morier-Genoud
Paris, 13 juillet 2017

FESTIVALS



41

mai 2017

RENCONTRE AVEC

Elle est née au Splendid, elle n'a jamais été dirigée par Woody Allen mais Agnès Varda et Tarkovski ont craqué pour elle. Vous l'avez reconnue, on parle bien de Sandra McDay et vous la croisez souvent en centre-ville ou rue de la Muse parce que c'est un bien joli nom et qu'elle habite non loin de là.

Le Journal : Qu'est-ce qui vous a attiré à La Rochelle ?

Valérie Mairesse : La Rochelle ! C'est pas par amour de quelqu'un, c'est par amour de La Rochelle. Et La Pallice parce que je suis tombée amoureuse d'une maison et qu'il se passe plein de choses en ce moment dans ce quartier. Le jour où j'ai eu un désamour avec Paris je me suis dit : où veux-tu vivre ? Dans une ville pas trop grande, au sud de la Loire, au bord de la mer, où les gens sont gentils. Une ville douce. Le critère, c'était pouvoir aller à vélo au cinéma. En plus il se trouve que j'ai une cousine qui habite ici.

Alors, le dernier film que vous êtes allée voir à vélo ?

VM : À La Coursive "Paris pieds nus", un film un peu barré, vachement bien. Le dernier rôle d'Emmanuelle Riva.

Et vous, au cinéma, on vous y voit moins...

VM : Il y a un projet, malheureusement je ne peux pas en parler parce qu'on ne saura que dans quelques jours si on a les derniers financements.

Au théâtre, beaucoup plus...

VM : Oui, avec "Partie en Grèce" qui parle de la renaissance d'une femme de 50 ans. Un "seule en scène" que j'avais créé à Avignon, que j'ai joué à Paris puis en tournée et j'ai fait la dernière à l'Encan en février.

Pourquoi ici ?

VM : Parce que j'ai voulu !

D'autres projets ?

VM : En janvier prochain je vais partir en tournée avec "Ça reste entre nous", une comédie avec deux rôles de femmes prépondérants.

On vous sait féministe, vous choisissez vos rôles selon ce qu'ils disent de votre manière de l'être ?

VM : "Partie en Grèce", j'avais vraiment envie de le porter aux femmes. Ce qu'il y a de bien c'est que les hommes ne se sentaient pas exclus. L'auteur leur avait laissé une porte ouverte. Pour certains, le mot féminisme est un gros mot. Moi je pense que c'est juste le respect de ce qu'on est et un désir d'égalité.

Quel est votre rôle de cinéma que vous considérez comme le plus identifiable à vous ?

VM : C'est un mélange de tout. Le film de Varda, "L'une chante, l'autre pas", est un film important pour moi. J'avais 21 ans et je voulais être actrice comme Marilyn Mon-

veau Splendid et je suis allée voir Agnès habillée en bleu de travail. Je lui ai demandé quand aurait lieu le tournage parce que nous on devait finir de construire notre théâtre, puis répéter, puis jouer... Et là elle me dit, tu vas lire le scénario, puis quand tu auras fini, tu me diras si tu préfères aller jouer avec tes copains. J'ai lu le scénario...

Qu'est-ce qui a plu à Varda chez vous ?

VM : Elle voulait une fille lumineuse, pleine de soleil pour incarner celle qui chante, je correspondais à ce qu'elle imaginait du personnage.

J'ouvre une parenthèse : au prochain festival du film de La Rochelle, un hommage sera rendu à Tarkovski et je suis la seule actrice française à avoir joué avec lui. Je le dis parce que ça relie bien avec La Rochelle...

C'est habile en effet... La Rochelle où vous avez retrouvé Laurent Ruquier ?

VM : Il était de passage ici et dans le train La Rochelle/Paris il m'a dit, « faut absolument que tu refasses les grosses têtes avec nous ». Ça m'amuse de pouvoir dire des conneries ou des choses importantes que je pense très fort.

Comme ?

VM : Que les gens cessent de vouloir que les autres leur ressemblent, qu'ils respectent les gens différents qui n'ont pas envie de vivre pareil. À partir du moment où il y a du respect et de l'humour dans les rapports tout va bien...

repères

DÉBUTS AU SPLENDID EN 1974

1977 : L'UNE CHANTE, L'AUTRE PAS (AGNÈS VARDÉ)

NOMBREUX FILMS DANS LES ANNÉES 80 AVEC QURY, ZIOL, MOCHY ET TARKOVSKI (LE SACRIFICE, 1986)

DEPUIS LES ANNÉES 90, ON RETROUVE VALÉRIE MAIRESSE À LA TV ET À LA RADIO DANS LA BAUDIE À RUQUIER, PLÉTHORE DE TÉLÉFILMS ET PLUS ENCORE AU THÉÂTRE. ELLE A ÉTÉ NOMINÉE TROIS FOIS AUX CESAR ET MOLIÈRE.

ROCHELAISE DEPUIS 2016



“ J'AI BEAUCOUP DE
TENDRESSE POUR LES
GENS QUI N'ONT PAS DE
CERTITUDES. ”

roe, tout dans la séduction. Là, Agnès me dit que c'est pas que ça la vie, c'est pas QUE plaire aux hommes ! (rires) Donc pour moi c'était le grand écart entre, justement, la découverte du féminisme et l'envie de jouer ces rôles de femmes ingénues qui ne réfléchissent pas trop. C'est un mélange de ces paradoxes. Mais j'ai beaucoup de tendresse pour ces ingénues du genre de Marilyn et en général pour les gens qui n'ont pas de certitudes.

Vous avez d'ailleurs eu un autre nom quand vous étiez petite ?...

VM : Ah oui, c'était Sandra McDay, un nom que je m'étais inventé.

Et vous avez titré votre autobiographie "Quand je serai grande je serai actrice américaine"

Vous êtes restée quelque part petite fille ?...

VM : Oui, sauf qu'à l'époque je voulais être actrice américaine tandis qu'aujourd'hui je n'aimerais pas du tout être à Hollywood !

Et si à l'époque... Avec qui auriez-vous aimé tourner ?

VM : Woody Allen !

Vous ne l'avez pas eu lui mais vous avez eu Varda. Comment passe-t-on du Splendid à ce type de réalisatrice ?

VM : On était en train de construire un nou-

juin 2017

Lights, camera, action!

The 45th **Festival International du film de la Rochelle** kicks off on **30 June and runs until 9 July**. Screening hundreds of films from the past and present, the festival also showcases foreign films and aims to promote films

that may have been forgotten, as well as boost the reputation of underestimated ones. Each year the festival hosts retrospectives of different directors and actors who have shaped and continue to influence the cinematic

world. This year the festival is paying tribute to classic directors including Alfred Hitchcock as well as celebrating film-makers shaping new European and international cinema today.
festival-larochelle.org



Notre temps

juillet 2017



DU 30 JUIN AU 9 JUILLET

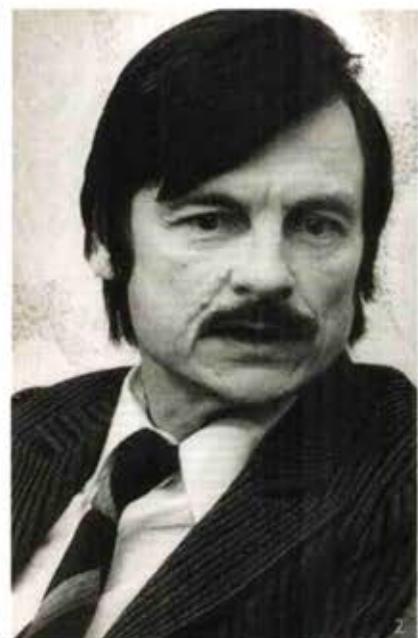
DES FILMS AU BORD DE L'EAU ②

Le Festival international du film de La Rochelle a fait le choix de se passer de compétition pour donner la part belle aux avant-premières et rétrospectives les plus variées. Cette année, Alfred Hitchcock et le jeune cinéma israélien seront à l'honneur.
www.festival-larochelle.org

2

juin 2017

LE SAINT ANDRÉ DU SEPTIÈME ART



1. Andrei Roublev (1966).
2. Portrait d'Andrei Tarkovski.
3. et 4. L'Enfance d'Ivan (1962),
son premier long-métrage.
5. Le Miroir (1975).



Une poignée de films laissés sur nos rivages comme autant de phares : ceux d'Andrei Tarkovski nous accompagneront toujours. À l'occasion d'une riche rétrospective à la Cinémathèque française, à Paris, et de la ressortie en salles de certaines de ses œuvres emblématiques, présentation du virtuose réalisateur soviétique qui poussa le formalisme et le sacré à leur acmé.



Tout commence avec un enfant. Un petit Robinson aux cheveux blonds se promenant à travers des bois nimbés de lumière. Ici, une biche aux aguets ; là, un papillon qui vole. L'enfant, émerveillé, se sent soudain soulevé au-dessus des frondaisons comme s'il lévitait puis finit par redescendre et retrouver au bord d'un lac sa mère au sourire de sainte. Mais tout cela n'était qu'un rêve : l'enfant se réveille en sursaut dans une grange au son de détonations angoissantes. L'obscurité règne, la guerre fait rage au dehors. Panaches de fumée noire, arbres effeuillés, marécages poisseux : l'enfant, expulsé de son jardin d'Éden, doit errer désormais sur cette terre dévastée par le mal où sa pureté originelle s'est muée en une quête assoiffée de revanche. Ce sont les premières images du premier long-métrage d'Andrei Tarkovski (1932-1986), *L'Enfance d'Ivan*, Lion d'or à Venise en 1962, mais l'on comprend tout de suite que cela n'a rien à voir avec un film de guerre classique. Les combats entre les Allemands et les Soviétiques sur le front de l'Est importent bien moins à Tarkovski que cette chute du paradis perdu et cette recherche tragique d'un salut ou d'un au-delà. Pour Ivan, il s'agit de passer sur la rive ennemie et de venger ses parents ; pour Tarkovski, il importe de filmer la grâce de ce monde ou ce qu'il en reste. Voilà pourquoi il est un des rares cinéastes mystiques, aux côtés de Dreyer et de Pasolini peut-être. Profondément marqué par la culture orthodoxe de son pays, il a toujours défini son art comme une prière : une façon de toucher à ce qui peut encore exister de spirituel dans l'homme malgré le matérialisme et la passion abêtissante pour le divertissement de notre

époque contemporaine. Tarkovski tout au long de sa carrière n'aura jamais eu qu'un seul objectif au fond : celui de filmer Dieu.

UNE FIGURE CHRISTIQUE

Évidemment on ne peut pas sortir indemne d'une telle ambition. Tarkovski sera voué à porter sa croix toute sa vie durant. Obligé dans un premier temps d'affronter la censure soviétique du Mosfilm, qui lui imposera des coupes draconiennes et rejettéra nombre de ses scénarios, jusqu'à ce qu'il choisisse, par lassitude, d'émigrer en Italie pour y tourner son sixième film, *Nostalghia*, en 1982, tandis que les autorités retiennent son épouse et son fils. Ce seront les blessures du corps ensuite, chez ce cinéaste dont la rare intransigeance artistique implique fatallement l'oubli et le sacrifice de soi : deux infarctus sur le tournage de *Stalker* puis un cancer sur *Le Sacrifice*, cancer qui finira par l'emporter en décembre 1986. Il achèvera l'étonnante de son septième et dernier opus dans son lit d'hôpital à Neuilly ainsi qu'on peut le voir dans *Une journée d'Andrei Arsenievitch*, le bouleversant documentaire que lui a consacré Chris Marker. Le réalisateur aux traits creusés et au corps chétif d'enfant a l'air d'une figure christique, allongé sous ses draps blancs. Et on ne peut alors s'empêcher de se remémorer toutes ces figures christiques qui peuplent son œuvre : Andreï Roublev, le peintre d'icônes qui, dévasté par la violence du monde, décide d'abandonner son art avant de retrouver la foi par la grâce d'un enfant, fondeur de cloches ; le "stalker" du film du même nom qui fait passer des gens

en contrebande dans une Zone mystérieuse et protégée à l'intérieur de laquelle existerait une pièce secrète où tous nos souhaits seraient enfin réalisés ; Domenico, l'ermite à moitié fou de *Nostalghia* qui désire à tout prix traverser les bains vides de thermes dédiés à sainte Catherine de Sienne, une bougie à la main, afin de sauver l'humanité, ce que tout le monde, se moquant de lui, l'empêche de faire. Et ainsi de suite... Son rêve d'ailleurs n'était-il pas d'adapter un jour *L'Idiot* de Dostoïevski, autre martyr romanesque dont le chaste amour et la confondante naïveté se verront cruellement punis par une société égoïste et corrompue ? Et comment alors ne pas penser à Tarkovski moqué à Cannes par certaines critiques ignares lors de la sortie posthume de son dernier film, *Le Sacrifice*, en 1987 ?

LE MIROIR, SON FILM LE PLUS AUTOBIOGRAPHIQUE

Son cinéma, il est vrai, est austère. Il ne recherche ni la percussion des images ni l'efficacité narrative. Comme tous les grands mystiques, c'est un contemplatif dont les longs travellings qui reviennent sur eux-mêmes et les plans pensés tels des tableaux vivants – lui d'ailleurs qui fut peintre avant de devenir metteur en scène à l'instar de Bresson ou de Kurosawa – ont quelque chose d'hypnotisant. Ce dont il cherche à rendre compte, c'est la matière même du temps. Ce qui anime secrètement les êtres et les paysages. Là est toute la grandeur du cinéma comme le notait Rohmer dans un célèbre article des *Cahiers du cinéma* de 1952, car c'est le seul art qui

aille de l'extérieur à l'intérieur, du sensible à l'invisible, du comportement à l'âme quand les autres formes de création partent d'une idée ou d'un concept avant d'en faire une réalité matérielle. C'est sans doute dans *Le Miroir*, son film le plus autobiographique, que s'exprime cette esthétique si particulière : il s'agit davantage d'un rêve ou d'un poème filmé que d'un long-métrage. D'ailleurs on y retrouve nombre de vers écrits par son père défunt. Comme s'il abandonnait définitivement l'idée de saisir les êtres à travers le récit pour plonger au cœur de leur intériorité, là où ils s'échappent à eux-mêmes. C'est là où le sens fait défaut que commence Dieu. Mais l'homme a-t-il encore le courage de croire en lui ? Là est toute la question. La dernière grande scène du *Sacrifice* représente un homme qui met le feu à sa maison puis erre désespéré entre les différents membres de sa famille accourant autour de lui en un long plan séquence de six minutes que le critique Jean Douchet considérait comme le plus grand de l'histoire du cinéma, devant celui d'Orson Welles dans *La Soif du mal*. Mais au-delà de la beauté formelle de ce plan, accompagné par *La Passion selon saint Matthieu* de Bach, on ne peut s'empêcher d'y voir un écho à *L'Apocalypse* de Jean. Ainsi Tarkovski qui avait débuté son œuvre avec une allégorie de la Genèse dans *L'Enfance d'Ivan* l'achèvera avec la venue du Jugement dernier. La boucle est bouclée. Tarkovski est mort en martyr du cinéma. Prions pour lui comme il a prié pour nous.

6. Solaris (1972), obtient le Grand prix au Festival de Cannes.
7. Stalker (1979).



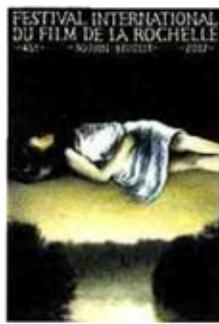
Cet été, il y a deux rétrospectives consacrées à Andréi Tarkovski : à la Cinémathèque française (51, rue de Bercy, Paris 12^e), du 28 juin au 12 juillet, et au Festival international du film de La Rochelle (10, quai Georges-Simenon), du 30 juin 9 juillet. Par ailleurs, Potemkine ressort en salles le 5 juillet les versions restaurées de L'Enfance d'Ivan, Andréi Roublev, Solaris, Le Miroir et Stalker ainsi que le Blu-ray de Stalker, en partenariat avec Agnès b. Les autres titres en Blu-ray sont prévus pour la fin de l'année. Plus d'informations : cinematheque.fr et potemkine.fr

PREMIERE

juillet 2017

AGENDA

30 JUIN - 09 JUILLET



Pas le temps de bronzer sur le vieux port : avec ses rétrospectives d'Alfred Hitchcock et de Volker Schlöndorff ou encore son focus sur le cinéma israélien en présence de Nadav Lapid, la programmation du **Festival international du film de La Rochelle** s'annonce passionnante. Également à l'honneur, Laurent Cantet (*Entre les murs*), viendra présenter son dernier film : *L'Atelier*. Du 30 juin au 9 juillet, à La Rochelle.
✿ festival-larochelle.org

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017



LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

Pour dire la confrontation et la dualité permanente d'Israël, il faut bien deux cinémathèques. L'une, minérale, habitée par l'Histoire, entourée par les pierres et les collines, à Jérusalem ; l'autre, moderne, colorée, égrenant ses clins d'œil cinématographiques jusque dans les toilettes, écho à un SHINING sous hallucinogène, à Tel Aviv. Ces deux lieux symbolisent assez bien les contradictions d'un pays qui s'étend sur une terre mythique, sainte, berceau de la civilisation occidentale. Israël, à travers ses fausses jumelles architecturales et cinématographiques, tente de concilier tradition et modernité, histoire et présent, religiosité et laïcité, l'armée et la violence d'un côté, la fête et la paix de l'autre. Son cinéma ne cesse de porter les traces de cette exigence, de véhiculer et proposer une manière de capturer au présent l'ensemble de ce tissu complexe, qui en fait un matériau riche et sans concession. Ariel Schweitzer, dans son ouvrage *Le Nouveau Cinéma israélien* (Yellow Now, 2013), souligne l'essor d'une génération de cinéastes récente, insiste sur son « dynamisme et son renouvellement » perpétuels et constate la prolifération des écoles de cinéma. Il met en lumière les fantômes, démons et obsessions d'un cinéma à l'esthétique foisonnante, hanté par ses traumatismes et sa contestation sociale, qui tente pourtant de concilier la guerre et la paix, le multiculturalisme et le « retour du religieux ». *La Septième Obsession* s'est rendue à Tel Aviv, à la rencontre de quatre jeunes cinéastes qui font le cinéma israélien d'aujourd'hui, pour les écouter, soupeser leurs mots et leur regard : Yaelle Kayam, Nadav Lapid, Eran Kolin et Tom Shoval. Ils nous racontent un cinéma vivant et revigorant, ils lancent sur nos pupilles un réseau d'images obsessionnelles, ils chantent le présent et le passé d'un cinéma en mutation constante, dont le renouveau est en partie menacé par le ministère de la Culture actuel, qui refuse d'allouer ses crédits à un art critique vis-à-vis de la politique du gouvernement. Enfin, pour poursuivre un peu plus avant le voyage, le Festival international du film de La Rochelle, du 30 juin au 9 juillet, fait découvrir le cinéma israélien aujourd'hui en seize films et converser Nadav Lapid, Silvina Landsmann et Maya Dreifuss.

NOUVELLE VOIX FÉMININE



Yaelle Kayam est née en 1979 à Tel Aviv; après des études de cinéma à la Sam Spiegel Film & Television School de Jérusalem, elle réalise des courts, dont DIPLOMA (2009) soutenu par la Cinéfondation du Festival de Cannes. Son

premier long métrage MOUNTAIN (2015) est sorti sur les écrans français en janvier dernier : un film comme la rencontre fortuite d'Alfred Hitchcock et de Chantal Akerman sur le mont des Oliviers.

Comment un sujet aussi subversif, au milieu d'une peinture magistrale d'un environnement qui convoque l'ombre d'Éros et de Thanatos, s'est-il emparé de vous pour MOUNTAIN ?

Tout est parti d'un paysage. Le mont des Oliviers m'a hypnotisée. En effet, il s'agit d'une vision frappante – une montagne qui recouvre entièrement des tombes. Un lieu où la rédemption a pris ses racines. Le mont des Oliviers a vu un homme se faire enterrer puis ressusciter. Un décor habité par la vie et la mort. C'est de cette tension entre une montagne cimetière et une montagne « salvatrice » qu'est née l'histoire du film. J'ai commencé par passer du temps sur ce mont, à marcher, monter, descendre, à discuter avec les gens que je rencontrais : visiteurs, familles en deuil, rabbins et aussi Abed, le gardien palestinien du cimetière. La première image qui a surgi était celle d'une femme dans sa petite cuisine, une femme devant son évier rempli d'une montagne d'assiettes et, face à



Numérique, 2.35:1, couleur, 83 minutes. Shani Klein.

cet évier, une fenêtre ouverte sur le mont et le temple, symboles de rédemption. La tension entre la routine des tâches quotidiennes épuisantes et la promesse immense d'une rédemption était née. Après cette image, la suite de l'histoire est venue d'elle-même, très vite.

Cette femme devient une « voyageuse » parmi les tombes et essaie de reconquérir sa féminité, de ne pas être cantonnée au rôle de mère prisonnière d'un contexte religieux. Vous évoquez les liens entre la religion et le désir féminin, la difficulté à appréhender son propre désir. Et plus largement, vous interrogez la place des femmes dans la société, le droit d'éprouver du désir...

Je voulais explorer le désir d'une femme qui n'est plus désirée par son époux. Dans les films et divers médias, nous sommes repus de femmes objets de désir, des femmes toujours désirables et désirées. Dans les films, les hommes peuvent être laids ou vieux et continuer à posséder une libido, en revanche, il est très rare de montrer une femme, encombrée par son corps, un corps devenu presque inutile à force de ne plus être regardé, touché, continuer à éprouver du désir, des besoins, des passions. Je voulais explorer ce point précis et le poser sur écran. Mais en inversant les rôles : c'est l'homme qui évite les relations sexuelles avec son épouse. Je ne suis pas certaine de l'avoir déjà vu au cinéma, alors que dans la vie cela existe.

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

Quelle place occupe la religion dans votre vie ? Vous vivez à Tel Aviv et votre premier film se déroule à Jérusalem, pour quelle raison ?

J'ai étudié le cinéma à Jérusalem, où j'ai vécu durant deux ans. Puis je suis tombée amoureuse de quelqu'un qui vivait à Jérusalem. Nous vivons ensemble depuis neuf ans et revenons régulièrement rendre visite à sa famille. Cette ville fait donc intimement partie de ma vie. Lorsque vous vivez à Jérusalem, la religion devient quelque chose d'évident, il existe différentes manières d'être religieux. Lorsque je me définis comme croyante, je ne parle pas uniquement de foi, les mythes juifs et les coutumes résonnent profondément en moi. Même si, en tant que femme, les trois religions monothéistes me paraissent aliénantes. Elles favorisent surtout les histoires et priviléges des hommes.

Quelle est la place des femmes dans le paysage cinématographique israélien ? Ont-elles un regard singulier à offrir en tant que femmes (sans faire une discrimination absurde entre regards masculin et féminin) ?

Jusqu'en 2009, seulement un long métrage sur dix, en Israël, était dirigé par une réalisatrice ; la situation est en train de changer et durant les six dernières années, de nouvelles voix féminines, des réalisatrices sont apparues. Chacune offre un nouveau regard et travaille un nouvel angle concernant la vie des femmes israéliennes. Beaucoup d'entre nous n'ont cependant réalisé qu'un seul long métrage. Cet essor va-t-il perdurer ? Allons-nous pouvoir diriger un second, un troisième film ?

UN CINÉMA POUSSIÉREUX ET LUMINEUX



Nadav Lapid est né en 1975 à Tel Aviv. Après des études de philosophie, il devient reporter sportif, sous la houlette d'Ari Folman, puis de mode, avant de s'installer à Paris. Il retourne étudier

le cinéma en Israël. Plusieurs courts à son actif, un moyen métrage (JOURNAL D'UN PHOTOGRAPHE DE MARIAGE, 2016) ainsi que deux longs métrages très remarqués, LE POLICIER (2011, prix spécial du jury à Locarno) et L'INSTITUTRICE (2014, présenté à La Semaine de la critique). Il s'apprête à tourner SYNONYMES à Paris cet automne. Par ailleurs, il est l'auteur d'un magnifique recueil de nouvelles, Danse encore (Actes Sud, 2010).

Vous semblez partir, pour L'INSTITUTRICE, de la nécessité de trouver l'origine des mots. Comment surgit le désir, l'urgence de faire un film ?

C'est d'abord une nécessité d'écrire puis de poser l'univers et l'existence tels que je les ressens, ou le présent, dans un cadre. Il ne s'agit jamais d'un sujet ou d'un thème ; plutôt que de parler de la construction politique de la société comme dans LE POLICIER, de l'amour des mots, de la poésie comme dans L'INSTITUTRICE, des relations de couple et de la solitude comme dans JOURNAL D'UN PHOTOGRAPHE DE MARIAGE, je parle toujours de la même chose, une forme de mosaïque du présent, avec chaque fois un angle différent. Mes films peuvent être vus comme des autobiographies. En effet, je parle de mes propres expériences, mes poèmes ont servi de matériau à L'INSTITUTRICE, j'ai été reporter de mariage, mon prochain film, SYNONYMES, parle de mes aventures parisiennes à 23 ans. Mais je ne me prends pas pour objet de manière narcissique, il s'agit plutôt d'expériences qui tendent à l'universel. Ma propre vie me permet d'aborder la vie en général. Pour moi, il y a un mur qui s'appelle l'existence et chaque film me permet de projeter la lumière sur un nouveau morceau de ce mur. Ce n'est pas important d'inventer une histoire, il faut exposer quelque chose qui existe déjà et faire des films revient à mettre en lumière ce mur et s'y cogner la tête. Je ne souhaite pas tisser tout un réseau de fils narratifs de manière maligne et astucieuse, ce qui m'intéresse, c'est d'essayer d'aller au fond de la simplicité.

Vous avez parlé de films jumeaux pour LE POLICIER et L'INSTITUTRICE, comment expliquez-vous cette gémellité ?

Dans tous mes films, il y a forcément des choses récurrentes, par exemple les liens entre l'individu et les institutions, des femmes qui se rebellent contre ces institutions (une révolutionnaire, une institutrice, des mariées). J'aime à observer un personnage qui part en guerre contre l'esprit du temps et qui est contaminé par les maux qu'il veut dénoncer. C'est la tragédie des grands rebelles qui semblent posséder une puissante lucidité vis-à-vis des maux du présent mais pas par rapport à eux-mêmes. On ne peut pas gagner contre le présent. Je n'éprouve aucune nostalgie du passé, le présent est juste là car il a gagné contre le passé. Sur le plan cinématographique, mes films ont donc des points communs mais ils sont aussi marqués par une forte évolution. Ils sont très différents. LE POLICIER tente de déshabiller les cadres secrets de la société contemporaine, à la manière d'une tragédie grecque : on connaît d'emblée l'histoire et on assiste à sa déclinaison, la caméra devient un scalpel, la lumière crue met à nu le réel, tout comme le cadrage frontal. Dans L'INSTITUTRICE, on assiste à un drame de la conscience, à un mélange entre les regards subjectif et objectif ; quand elle sombre dans son obsession, la caméra bascule. J'ai élaboré des plans très brutaux qui confinent à l'attaque, l'actrice marche sur la caméra et l'affronte, s'y cogne aussi.

Votre manière de vous emparer des corps, de filmer le désir est très singulière, loin de scènes où la sexualité serait chorégraphiée ou convenue ; vous faites un travail sur la crudité et la maladresse...

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

Pour moi, la sexualité, la corporalité se trouve ailleurs que dans les scènes de cul. Dans mes films, le corps est toujours là avec ce qui l'accompagne, les organes, comme s'il n'y avait pas de distinction entre le verbe et le corps. Une telle dichotomie ne m'intéresse pas. Ce qui est beau lorsque les gens parlent ou lisent, c'est qu'ils demeurent physiques, le cinéma peut transmettre ce rapport au corps, sa présence permanente au cœur des mots et de la dimension verbale. Dans les scènes consacrées au corps, on peut faire entrer autre chose, un mélange de corps et de pensées, d'organes et de mots. Le sexe est tellement évident dans les scènes d'amour, il devient nécessaire de creuser un autre élément. Roman Polanski disait que, à l'ère du porno amateur, filmer du sexe est devenu un défi impossible. C'est une provocation pour les bourgeois. L'audace au cinéma n'est plus dans le sexe. C'est même devenu ultraconservateur. Comme l'énonçait philosophiquement Platon dans *Le Banquet*, la révolution messianique pour engendrer le corps et les mots a eu lieu, on ne peut donc les opposer.



LE POLICIER²⁰¹¹

Numérique, 1.66:1, couleur, 105 minutes.

Vous aimez à capter un monde obsessionnel tendu par une idée fixe, des personnages aux prises avec la barbarie pour préserver leur idéal, telle cette poésie si impérieuse que l'Institutrice se met à accomplir des actes irréversibles.

Pour un cinéaste, c'est facile de saisir cette idée. Le plan doit exister et on peut mourir pour lui, tant pis, c'est l'œuvre qui doit jaillir ; on se colle au sol, on est dans un état lamentable mais le film surgit. Tant pis si le cinéaste meurt du moment que son cinéma existe. J'aime beaucoup filmer des phrases définitives, c'est aller au fond de la simplicité. Par exemple, « *La poésie est plus importante que la vie* », on prend la phrase et on va au bout. Le conflit entre la vie et le caractère radical de certaines phrases me fascine. J'aime ceux qui prennent les mots au pied de la lettre, qui retirent la métaphore, leur côté radical m'intéresse comme un basculement dans la folie. « *Je t'aime plus que tout* », cette phrase est prononcée au moins quinze mille fois dans le monde en ce moment même, c'est une manière de parler, mais certains la prennent comme une vérité absolue. Au cinéma, j'ai envie de voir un film sur cette personne qui va au bout de la figure de rhétorique. Qui déshabille la métaphore pour aller à la racine du mot même.

Qu'est ce que la poésie dans un monde qui hait les poètes ? William Butler Yeats répondait de sa nécessité et son poète luttait en jeûnant dans Le Seul du palais du roi. Vous, vous faites un film. J'aime votre formule d'une mise en scène qui essaie de toucher la poésie et de la salir...

Dans presque tous mes films, il y a un plan de soleil et un plan de fourmi. Pour moi, la poésie forte est une poésie qui s'est salie. Tout ce qui flotte en haut devient trop propre, monolithique, je cherche un cinéma qui serait à la fois poussiéreux et lumineux.

Vous dites que L'INSTITUTRICE est tissé d'éléments purement autobiographiques.

Quand j'avais quatre ans et demi, j'ai déclaré « *J'ai un poème* » et j'ai fait les cent pas en récitant un poème d'amour à *Hagar* – le premier poème du film. Cela a été le début d'une période de forte créativité. J'ai récité dix-sept poèmes ainsi jusqu'à l'âge de six ans et demi, puis j'ai arrêté. On revient au corps et aux mots : je marchais de long en large en sortant les mots. Le dernier poème était *Adieu*, sûrement ma façon de dire adieu à la poésie. Ma décision d'arrêter d'écrire de la poésie a été très consciente, c'était trop dangereux, cela me rendait vulnérable. Je n'ai plus jamais écrit de poèmes. Ceux du film gisaient dans un tiroir chez mes parents et ils sont devenus la matière de L'INSTITUTRICE, je n'aurais pas fait le film sans eux, je n'aurais pas pu les fabriquer de manière artificielle. Ces poèmes se situent entre modernité et naïveté, ils tiennent un peu de l'élan dadaïste, avec un côté primitif, une matière brute, une tentative d'aller au bout des mots, aux racines du monde.

C'est un geste un peu rimbaudien, sauf que vous n'avez pas fait de trafic d'armes après ce silence poétique mais des films.

Je n'ai pas fait du trafic d'armes mais j'ai utilisé pas mal d'armes à l'armée, pas moins que Rimbaud. Et justement, c'est l'ombre de la virilité à l'israélienne qui m'a condamné à abandonner la poésie. À l'âge de six ans et demi, j'ai commencé à me définir comme un jeune homme israélien et les armes ont pris le relais, la place des mots. Dans LE POLICIER, on retrouve cette dichotomie entre les muscles et les mots. Certes, l'écriture compte toujours. J'écris mes scénarios bien sûr mais aussi des nouvelles, même si elles ne me semblent pas très cinématographiques. Ce qui m'intéresse quand j'écris, c'est le tourbillon des mots. Dans le cinéma comme dans la littérature, je cherche une musique, l'aspect narratif thématique ne m'intéresse pas. Je pense que le thème enrichit la mélodie mais n'est pas la raison ultime de faire. J'écris ou je fais des films pour jouer la musique du présent. Pour moi, une grande faiblesse du cinéma israélien est son aspect pamphlet politique ou moral, il ne joue pas assez la musique du présent. C'est toujours la combinaison entre style et contenu qui amène le secret. Par exemple, si on parle de l'enfance au cinéma, je veux parler l'enfance pas parler sur l'enfance, je veux trouver la texture cinématographique de l'enfance, cadrer l'enfance, pas des enfants.

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

JOUER UNE PARTITION SENSORIELLE



Eran Kolirin, né en 1973 à Holon, se présente comme autodidacte n'ayant pas étudié le cinéma dans une école, mais « c'était dans le sang », un héritage familial. Unaniment salué par la critique dès son premier long métrage, LA VISITE DE LA FANFARE (2007, coup de cœur du jury Un certain regard, prix Fassbinder de la découverte cinématographique) avec dans le rôle-titre la comédienne-cinéaste Ronit Elkabetz, il opère un virage un peu abrupt en proposant des œuvres qui dérangent et bousculent le confort du spectateur, THE EXCHANGE (2011) puis AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES (2016) qui sortira en France à la rentrée (critique dans notre prochain numéro).

Vous dites que les idées qui donnent corps à vos films proviennent d'images. Lesquelles ?

Cela commence par une image, une vision qui devient la matière du film. Je n'ai aucune idée de l'origine de l'image mais je sais qu'elle appelle l'histoire, qu'elle la convoque. Écrire le film revient à donner forme aux sentiments suscités par cette image. Elle est comme un emblème de tout le film. Un blason. Dans LA VISITE DE LA FANFARE, j'ai vu un commandant qui chantait, pour THE EXCHANGE un homme se tenait sur le seuil d'un appartement et AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES a fait surgir un général faisant ses adieux à l'armée. Son discours ouvre le film. C'est toujours une image qui fait naître mes films.

Après le lumineux LA VISITE DE LA FANFARE chargé d'espoir, vous avez opéré un virage assez net avec des films plus sombres, qui dérangent le confort du spectateur. Pour le surprendre, déjouer ses attentes ?

Parfois, j'ai l'impression que je porte en moi une véritable bombe à retardement. Après l'immense succès de LA VISITE DE LA FANFARE, je me souviens avoir écouté une chanson de The Cure, le chanteur hurlait « *Please, stop loving me* ». Ce cri a rencontré un profond écho en moi. Il y a quelque chose de très dangereux dans l'amour que vous suscitez, quelque chose qui vous pousse à vous endormir et, quand je dirige un film, j'ai besoin d'être en éveil permanent, à l'affût. Je dois avancer et non dormir. Après quelques années, j'ai fini par accepter cet amour plus facilement. Et de toute façon je n'ai jamais vu LA VISITE comme un film optimiste, c'est une interprétation qui demeure à la surface des choses. Par ailleurs, il me semble que la syntaxe de mes films est souvent la même. Ils vont bien plus

loin que ce que laissait supposer une première impression. Les gens les trouvent différents mais, même lorsque je le souhaite, ils ne le sont pas car je ne peux échapper à moi-même. Personne ne le peut.

Votre cinéma est-il désormais plus radical, inconfortable ?

« Radical », je déteste ce mot, tellement à la mode ! J'ai toujours trouvé cela très curieux d'écouter des gens qui n'ont jamais quitté leur monde, leur cercle bourgeois bien huilé, parler de cinéma radical. Il me semble que ce terme participe plus d'une forme de domination intellectuelle, c'est un jouet étrange, un peu creux. L'usage de ce mot donne à tous le sentiment de se trouver du côté d'une force révolutionnaire, alors qu'en réalité on est bien confortablement enfermé dans son milieu étroit. Je préfère parler de films « précis ». Depuis quelques années, j'essaie de développer, de films en films, une certaine simplicité, un cercle vertueux presque, avec des films plus honnêtes intellectuellement. Pour AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES, je suis allé chercher la simplicité, la précision, pour contrecarrer tout ce qui tient du politiquement correct comme de la tyrannie du style.

En dépit du contexte politique du sujet, rude, vous introduisez toujours une part d'ironie et un certain sens de l'humour.

Je refuse d'être tout le temps sérieux. Je pense que les gens qui n'ont pas le sens de l'ironie ou de l'humour ne savent pas comment aborder mes films et s'y sentent étrangers, mal à l'aise. Chaque cadrage dans mes films soulève un questionnement, introduit un doute. Je ne suis pas de ces gens qui connaissent la bonne réponse. Rien n'est univoque, jamais. La vie oscille entre drôlerie et pathétique. Sans cesse. Et puis j'aime les défauts des gens.



LA VISITE DE LA FANFARE²⁰⁰⁷

Pellicule 35 mm, 1.85:1, couleur, 87 minutes.

LA VISITE DE LA FANFARE entremèle les langues - l'hébreu, l'arabe et l'anglais - comme s'il s'agissait de faire de la langue un instrument musical, une partie de l'orchestre.

La sonorité de l'arabe s'est perdue, diluée dans la culture israélienne. Je voulais la réintroduire. Quand je dirige, je passe du temps à aiguiser le son des dialogues, je travaille longuement

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

avec les acteurs sur le tempo, le rythme des mots et la musique des phrases. Je pense que cette musicalité se trouve dans tous mes films. J'ai toujours œuvré à l'orchestrer.

Ce qui est absolument saisissant dans AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES, c'est le regard face caméra de la jeune fille; presque comme la Monika de Bergman, elle prend le spectateur en otage. Elle le force à regarder sa conscience, le prend à partie, l'oblige à saisir ses responsabilités et opérer un choix. C'est presque l'œil de Caïn qui nous contemple.

Je sais que certaines personnes qui manquent cruellement d'ironie interprètent ce regard comme un «pardon», comme si je disculpais mes personnages de leur actes et cela devient une forme de délivrance. Il n'en est rien, bien au contraire. J'insiste vraiment sur ce point, je n'ai en aucun cas cherché le happy end qui sauverait mes personnages. C'est une fin particulièrement cruelle et ironique justement. Le regard face caméra oblige le spectateur à affronter ses désordres intérieurs et sa propre participation morale et intellectuelle. Le film constraint le spectateur et ceux que l'on appelle les «gens biens» à sortir de leur confort et à prendre conscience du fait qu'ils ont leur part de responsabilité dans les morts qui adviennent et l'occupation des territoires. Puis, indépendamment de toute vision morale, je veux interroger la manière dont leur statut social les inclut dans un cercle de violence.

Vous fabriquez des histoires qui s'entremèlent et se répondent quasi musicalement, qui suivent leur cours de manière indépendante puis se rejoignent - on peut presque parler de mouvement contrapuntique.

Oui, c'est comme une musique précisément. Dès lors que vous tenez la mélodie, que vous avez trouvé les sentiments qui irriguent et traversent le film, les scènes découlent d'elles-mêmes. Il s'agit d'une gamme étendue qui distille ses propres modulation. La mélodie vous permet d'improviser une variation dans toutes les scènes et de pénétrer dans leur matière sonore. Je joue beaucoup avec la structure car je désire privilégier les émotions plutôt que des lignes narratives nettes. Parfois, je peux faire des montages *cut* surprenants et reprendre soudainement quelque chose de plus linéaire, adopter le flux des émotions qui guident les personnages. J'essaie d'être juste avec la sensation, jouer la partition sensorielle.

Comment choisissez-vous vos acteurs et actrices ? Vos actrices, de Ronit Elkabetz à Shiree Nadav-Naor, sont tellement fortes, elles dégagent une puissance qui déborde de l'écran, elles irradient sous l'œil de votre caméra.

Avec les acteurs, il n'y a qu'une façon de choisir, c'est de tomber amoureux. Ronit était la plus grande actrice israélienne. Toujours en mouvement, en quête de perfection, elle cherchait à développer son jeu encore et encore. C'était une forcenée de travail et elle abordait ses rôles avec une grande humilité et une forte dévotion. Je lui suis tellement reconnaissant d'avoir eu la chance de travailler avec elle ! C'était fantastique. Elle avait besoin d'atteindre la vérité de son personnage, tout

simplement. Shiree Nadav-Naor, qui interprète la mère, Rina, dans AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES, est une nouvelle venue au cinéma. Mais j'adore la lumière au fond de ses yeux. J'aime aussi à choisir des acteurs qui amènent une part de leur histoire, qui jouent avec elle, que cette histoire personnelle vienne enrichir la trame. C'est ce qui permet soudain de prendre conscience des bagages que le personnage traîne avec lui. Lorsque j'ai prospecté pour le film, j'ai rencontré beaucoup de jeunes femmes, mais ce qui m'a frappé avec Shiree, c'est qu'en elle je pouvais lire le passé. Elle était l'image de ces jeunes filles saines et resplendissantes, une reine du lycée, mais une reine destituée, qui s'est éteinte passé le cap de la quarantaine. Elle semblait porter la conscience de n'être plus cette reine du passé.

DÉVOILER LA PORTÉE INCONSCIENTE DU RÉEL



Tom Shoval est né en 1981 à Petah Tikva, il a baigné très jeune dans le cinéma grâce à la cinéphilie invétérée de son père. Après son film de fin d'étude, il réalise son premier long, **YOUTH** (2013), qui met en lumière la crise économique traversée par la classe moyenne israélienne et qui devient sous l'œil de sa caméra crise identitaire, crise de repères et de frontières intérieures.

Racontez-nous votre parcours, comment êtes-vous devenu réalisateur ?

Depuis l'âge de six ou sept ans, je suis fasciné, intrigué par le cinéma. Mon père était cinéphile, on peut dire que sa religion était le cinéma, et il rapportait beaucoup de cassettes vidéo à la maison, je regardais ces films ébloui, un nouveau monde s'ouvrirait pour moi. Je me souviens de ma première rencontre marquante : LE SEPTIÈME SCEAU d'Ingmar Bergman (1957). Mes parents étaient sortis, je ne m'attendais pas à cela, j'ai pénétré dans ce magnifique et démentiel univers, et ces images m'ont hanté. Dès ce moment, j'ai compris que c'était ce que je voulais faire : créer à mon tour de telles images, inventer un monde terrifiant et éblouissant, fabuleux. J'ai compris que devenir réalisateur, c'était créer une vision subjective, entrer dans la tête et le tissu mémoriel des personnages lorsque j'ai vu IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE de Sergio Leone (1964) ; le cinéma est une question de subjectivité, comme dans ce flash-back qui nous fait remonter à l'enfance des personnages. C'est tellement puissant.

Comment le sujet de YOUTH s'est-il imposé à vous ?

L'idée a surgi après mon film d'études de fin d'année ; j'ai eu envie d'explorer la relation entre deux frères, j'étais très curieux car je partage un lien très fort avec mon frère, y compris

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

physiquement car nous nous ressemblons, sans être jumeaux, et sommes extrêmement proches. À cause de la situation économique et politique en Israël, la classe moyenne, dont je suis issu, se paupérise. J'avais envie d'explorer cet environnement, ce milieu, la lutte perpétuelle de ma propre famille et la crise économique qui sévit en Israël. Cela crée une tension continue, inexplicable dans la vie quotidienne, et j'ai eu le désir de convertir ces impressions, ces sensations en images, en film. C'est une atmosphère dont je voulais rendre compte, celle d'une insécurité pécuniaire. Une mixture entre le cinéma hitchcockien et la tension de la vie réelle. Les choses que nous faisons, même les plus infimes, sont le résultat de notre psychologie et de notre inconscient; j'ai essayé de les cuisiner ensemble. Deux garçons prennent en main la situation pour tenter d'endiguer le désastre financier de leur famille.

Votre film envisage la famille, l'argent qui manque et la difficulté pour affronter le monde réel pour ces frères qui se gorgent de cinéma au point de vivre déconnectés et de commettre de très nombreuses maladresses durant leur kidnapping.

C'est la difficulté de considérer la réalité qui m'a guidé pour faire ce film : le lien mouvant entre la réalité et le cinéma, la perte de repères, voilà la clef du film, cette absence de limites précises qui métamorphose la réalité en cinéma et le cinéma en réalité. C'est un peu comme si mes jumeaux dirigeaient un film de série B sur le kidnapping. Ils essaient de briser les règles de la dureté de la vie, comme dans les films de genre qu'ils vont voir au cinéma, mais ils n'y parviennent pas car la réalité est beaucoup plus forte et on ne peut pas la contraindre. L'échec vient de là. Briser ces frontières est quasi impossible. Il me fallait pousser le réel dans ses retranchements, le débarrasser de son caractère concret pour mettre en lumière son reflet. Ils sont victimes de ce reflet, la réalité leur échappe et ils ne saisissent pas s'ils sont dans le monde réel ou passés de l'autre côté du miroir, de l'écran. C'est peut-être un peu philosophique, pourtant j'avoue que c'est ce que j'avais en tête lorsque j'écrivais : dévoiler la portée inconsciente du réel.

Comment s'est opéré le choix de ces acteurs jumeaux sidérants de connivence et de présence, de violence rentrée?

C'était un très long processus avec ma directrice de casting, Orit Azoulay. Je voulais qu'elle trouve deux frères dont on pouvait percevoir les connexions immédiates, les liens, j'exigeais des acteurs professionnels mais qui se ressemblaient. Aucun ne réussit à me convaincre. Non qu'ils fussent mauvais mais quand vous voyez deux frères, les liens sautent aux yeux, cela tient presque du biologique. Alors nous avons cherché des non-professionnels. Nous avons trouvé Eitan et David Cunio dans un kibbutz au sud d'Israël, près de la bande de Gaza, ils faisaient leur service militaire. Ils ne savaient pas vraiment dans quoi ils s'embarquaient, ils se sont dit que ce serait sympa de passer l'audition et n'y croyaient pas vraiment. Mais dès que la caméra a tourné, c'était une évidence! Ils avaient exactement ce que nous cherchions. Cette perception quasi métaphysique qui fait que l'un connaît les pensées de l'autre, sans même

échanger le moindre mot. Leur improvisation dégageait une forme de naïveté alliée à certaine folie et la conjonction des deux était parfaite. En Israël, à peine sorti de l'enfance, on vous met une arme entre les mains et cela crée une confusion, une distorsion de la réalité... Ils étaient là-dedans. On les a pris comme ça, très bruts, il fallait les transformer en acteurs. Une dramaturge nous a aidés. Nous avons travaillé neuf mois. C'était comme une naissance. La métamorphose de soldats en acteurs. Je les ai installés dans un appartement près du mien, leur ai appris à me faire confiance, à faire corps avec la caméra afin qu'ils me donnent le meilleur d'eux-mêmes. Dépasser leur timidité et leur douceur de caractère pour faire émerger cette force, cette violence insoupçonnées.



Numérique, 2.35:1, couleur, 107 minutes. David et Eitan Cunio.

Avez-vous songé à David Cronenberg pour son travail sur la gémellité dans FAUX-SEMLANTS (1988) ?

J'adore le film de Cronenberg, c'est une œuvre juste démente et j'aime sa subversion. Mais je n'ai pas pensé à ce film. Cinématographiquement, je n'avais pas de frères en tête. Curieusement, j'ai revu À L'EST D'ÉDEN d'Elia Kazan (1955) durant le tournage et, rétrospectivement, je me dis que les relations avec le père se sont enracinées dans mon cerveau et elles ont affecté la manière dont j'ai peint YOUTH.

Dans votre film, le père et tout son univers s'effondrent en même temps que les jumeaux sombrent dans la violence et organisent le kidnapping. YOUTH semble explorer les liens entre les générations avec des échos à Caïn et Abel, par exemple lors des étreintes entre frères...

C'est une mise en lumière de la manière dont la jeune génération regarde la génération précédente. Ce rapport à la fois très archaïque et chargé pathologiquement. Israël est un pays où l'on vit avec la sensation de frontières permanentes, de frontières étroites à maintenir, qui fabriquent une tension particulière entre les générations. La jeunesse est accablée de trop nombreuses attentes. C'est ce que je me suis efforcé de montrer dans le film. Très tôt, on vous donne une arme et on vous annonce qu'il s'agit de votre meilleure ami, vous rentrez chez vous et lors des dîners en famille, elle est là, lors des matchs de foot entre amis, elle est là. Nous sommes habitués en Israël mais c'est quand même bizarre de voir des gamins se trimbaler partout avec des armes : jouer au foot même avec

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

des armes ! Les jeunes générations ont conscience de cette absurdité. Dans la scène d'étreinte matinale, je voulais déployer cette violence des étreintes viriles. Les frères deviennent des frères d'armes en effet, un peu à la manière de Caïn et Abel. Cela fonde la tragédie de leur relation, ils sont l'un dans l'autre mais ils en sont également victimes, car cette relation finit par tuer tout ce qui est autour d'eux. Il faut tuer la conscience en vous si vous voulez vivre dans la réalité. Il me semble que se dessine aussi en filigrane le mythe biblique d'Isaac et d'Abraham, il existe une forte donnée sacrificielle dans ce film.

QUELQUES QUESTIONS COMMUNES À TOUS...

Avez-vous fait ces films pour des raisons politiques ?

Yaelle Kayam Faire des films découle toujours d'une expérience personnelle et intime. J'écris sans penser aux conséquences politiques, sans analyser ou critiquer mon ouvrage en cours. Je me laisse porter par l'écriture. En regardant le film aujourd'hui, j'y vois un cri silencieux, la révolte d'une femme qui cherche à briser, franchir les limites, lutter contre les oppressions dans lesquelles les femmes se retrouvent vite confinées. Le personnage du concierge palestinien occupe aussi une place très importante. Je trouve primordial qu'il soit envisagé comme un homme et non comme un terroriste. Dans le cinéma israélien, il est rare de voir des personnages palestiniens et lorsqu'ils sont présents ce sont des terroristes. Il était donc fondamental qu'il soit présent en tant qu'homme simplement et même perçu comme un homme très prévenant, très aimable.

Nadav Lapid J'ai grandi dans un pays où le politique et le personnel sont inséparables. Je cherche le personnel dans le politique et le politique dans le personnel. Et j'ai du mal avec les films qui se veulent politiques au sens étroit du terme.

Eran Kolirin Je fais des films à partir d'émotions. Parfois elles prennent racine dans un contexte politique mais ce n'est pas un objet en soi. AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES est venu par exemple d'une forte colère et d'un dégoût que je ressentais devant les événements en Israël. Ce sentiment qu'il n'y a pas d'issue, pas de porte de sortie, pas d'autre choix. Comme si les gens dansaient au sommet d'un volcan, sur un morceau d'iceberg en route pour les Enfers. Vous pouvez dire que je suis parti d'un contexte politique, mais la vraie question que je me pose n'est pas pourquoi mais comment. Ma question est : que devient-on lorsqu'il n'y a plus aucune issue ? Comment on s'en sort ?

Tom Shoval D'une certaine façon, faire un film est déjà un acte politique, en Israël comme n'importe où dans le monde. Dans l'acception large du mot « politique ».

Beaucoup de films israéliens parlent d'une manière ou d'une autre du contexte politique, de l'armée ou de la religion. Qu'en pensez-vous ?

Y.K. Vivre en Israël, c'est vivre dans ce conflit, une guerre perpétuelle en premier lieu en raison de l'occupation de la bande de Gaza ; il existe des résidents palestiniens en Israël et

il y a une armée très présente mais aussi un grand et constant conflit interne souterrain, plus méconnu, entre la religion et les valeurs laïques. Par exemple, le mariage en Israël et le divorce sont régis par une cour composée exclusivement de religieux orthodoxes. Nous sentons que nous nous tenons sur un territoire d'affrontements permanents, aux prises avec des univers radicalement opposés. Et cela donne le sentiment de vivre en terrain miné.

N.L. J'ai été militaire, soldat et pas religieux, j'ai grandi dans une famille très laïque. Je ne cherche pas à fabriquer des images d'Israël, Israël ne m'intéresse pas plus que la France, c'est là que j'ai appris la vie. L'armée est quelque chose qui a été très fort pour moi. J'ai compris à cinq ans que j'allais devenir un soldat. On passe trop de temps là-dedans et on peut difficilement s'en libérer ; c'est un rapport qui procède à la fois de l'intime et du dégoût.

E.K. Il existe une dialectique en Israël entre l'identité juive et l'identité israélienne, les deux se heurtent parfois. AU-DELÀ DES MONTAGNES ET DES COLLINES était une quête et un questionnement autour de cette double appartenance, qu'est-ce qu'être un Israélien issu de la classe moyenne ? Mais il ne faut pas s'y méprendre, être juif fait partie intégrante de l'équation, on ne peut pas en faire l'économie. Il fallait plonger dans cet conflit interne.

T.S. Israël est une enclave de conflits, un territoire tout petit dans lequel il y a de nombreux problèmes d'ordre politique, il serait absurde de faire un film en Israël sans aborder ces questions, donc cela semble très naturel.

Quels sont les cinéastes qui vous ont le plus influencé(e) ?

Y.K. En fait, cela change tout le temps, mais le premier réalisateur à m'avoir vraiment influencée, j'avais juste 11 ans, c'est David Lynch. J'ai été subjuguée par la série TWIN PEAKS, c'était tellement différent de tout ce qui existait, j'ai été profondément troublée et j'ai plongé dans son univers, découvert tous ses films et mon intérêt pour le cinéma a émergé de cette expérience. La même année, j'ai vu le film TEL AVIV STORIES d'Ayelet Menachem et Nirit Yaron (1993), qui a eu un impact énorme sur moi. Aujourd'hui, j'ai une profonde admiration pour le travail de Catherine Breillat, de Jessica Hausner et de Paul Thomas Anderson.

N.L. Beaucoup de cinéastes m'influencent, Jean Eustache, Jean-Marie Straub, Jean-Luc Godard, Pier Paolo Pasolini.

E.K. Question difficile. Je peux regarder indéfiniment les films d'Edward Yang, je crois qu'il s'agit de mon réalisateur préféré en ce moment. D'autre part, il y a les « *usual suspects* » : Alfred Hitchcock, Michelangelo Antonioni, Mike Leigh, et je dois aussi mentionner le cinéaste israélien Savi Gavison.

T.S. C'est la question la plus difficile à mon sens. Cinéphile jusqu'au bout des ongles, j'aime tant de films, de styles différents et suis tellement curieux de découvrir de nouveaux horizons cinématographiques ! Aussi la question est vraiment ardue, il me faudrait quasiment un mois pour y répondre. Je vais essayer de partir de ceux qui m'ont influencé pour YOUTH. Je suis réellement intrigué, fasciné par le cinéma d'Alfred Hitchcock, depuis toujours, le langage cinématographique qu'il a inventé me sidère. D'une certaine façon, il incarne un modèle pour moi et mon cinéma. Je me sens également

LA SEPTIÈME OBSESSION

juin 2017

très proche d'Alan Clarke, qui a fait beaucoup de films pour la télévision parce qu'il savait allier l'élément politique à une narration plus élémentaire. Et bien sûr certains sont toujours dans ma tête lorsque je travaille sur un projet : Chantal Akerman, Maurice Pialat et Frank Borzage. Ce dernier me bouleverse littéralement ; dans *SEVENTH HEAVEN* (L'HEURE SUPRÈME, 1927), il y a une merveilleuse perception des actions simultanées, des mouvements d'élévation et de chute, ils viennent des bas-fonds et vivent dans un grenier. Mon drame du kidnapping au sous-sol avec la famille à l'étage lui doit beaucoup. Les personnages doivent apprendre à vivre ensemble en haut comme en bas chez Borzage et dans *YOUTH*. Et puis Ermanno Olmi aussi, ses premiers films en particulier.

Pensez-vous avoir une dette envers Amos Gitaï ou Ronit Elkabetz ? De qui vous sentez-vous proche dans le cinéma israélien ?

Y.K. J'adore le travail de Ronit, son œuvre a définitivement tracé la route de ma génération.

N.L. Non, une dette sûrement pas. J'ai de l'estime pour eux, j'ai fait mes films en même temps que Ronit et forcément après Amos, il me semble que nous faisons partie de la même grande famille du cinéma d'auteur mais nous sommes des auteurs très différents. J'ai le sentiment que personne ne devait m'ouvrir une porte. Les portes, c'est moi qui les ai ouvertes.

E.K. J'aime profondément *KIPPOUR* d'Amos Gitaï (2000), il a introduit la modernité dans le cinéma israélien et nous avons tous une dette envers lui. Concernant Ronit, je lui dois une bonne partie de ma carrière. Elle a joué un rôle pivot dans ma vie et bien entendu dans mon film le plus célèbre. C'était également une amie et elle me manque énormément. Par ailleurs, je me sens proche de Savi Gavison et en particulier *LOVESICK ON NANA STREET* (1995). Je me souviens aussi que *BAR 51* d'Amos Guttman (1985) m'a fait une forte impression quand j'étais jeune. Actuellement, je me sens assez proche du cinéma de Nadav Lapid et de Tom Shoval.

T.S. Le cinéma ne serait pas ce qu'il est sans eux. Le cinéma israélien n'est pas suffisamment conscient de ce qu'il doit à ses prédécesseurs et je le déplore. Les jeunes cinéastes font comme s'ils renouvelaient tout, redémarraient l'ordinateur de zéro, je n'aime pas cette attitude. Je crois au contraire qu'il est fondamental de se souvenir de ce qu'il y a eu avant nous. J'aime le cinéma israélien, son mouvement, son caractère très hétérogène, éclectique, je me sens très lié à l'approche cinématographique d'Amos Guttman. Tout cinéaste israélien a une dette envers Uri Zohar ou David Perlov, les pères du cinéma en Israël. Je me sens extrêmement privilégié de pouvoir faire des films après tous ces cinéastes qui ont ouvert la voie.

Pouvez-vous nous dire un mot de la situation du cinéma israélien aujourd'hui ?

Y.K. Depuis les quinze dernières années, il y a eu un grand renouveau dans le cinéma israélien, en grande partie grâce aux financements de l'État alloués aux réalisateurs pour leur permettre de développer des œuvres singulières, leur style et leurs scénarios. Mais l'art cinématographique est aujourd'hui en péril, les crédits menacent d'être refusés aux projets subversifs. J'espère que le renouveau va perdurer.

N.L. La ministre de la Culture veut limiter la liberté du cinéma israélien, interdire la fabrication de films qui remettent en cause l'aspect démocratique du pays. Ce qui est un paradoxe, vous l'avouerez. Mais je déplore un autre danger. Il me semble que le cinéma israélien n'arrive pas à évoluer sur le plan de l'abstraction et de la réflexion. Il devient de plus en plus collé aux informations, au sol, et devient désarmé contre la menace gouvernementale. Les artistes n'ont pas à mener un combat politique direct avec les politiciens. La réflexion sur « Doit-on ou non faire du cinéma patriotique ? » n'est pas intéressante. Et si on rentre dans ce genre de débat, cela fausse le cinéma. La force et la singularité du cinéma se trouvent ailleurs, dans son côté énigmatique. Par exemple, mes films sont perçus comme conservateurs par certains et par d'autres comme rebelles. Je n'ai pas à trancher. Ça ne m'intéresse pas de faire du cinéma de gauche dans le sens étroit du mot, le cinéma israélien devient de plus en plus sociologique et c'est dommage.

E.K. Je m'interroge souvent sur la relation que les films israéliens entretiennent. Ils me paraissent tous si différents... Je ne suis pas certain de voir un lien entre eux. Alors, la situation du cinéma israélien, je ne saurais la décrire. J'entendais un jour quelqu'un répondre à cette question par la formule : « *C'est un cinéma très direct.* » J'aime bien cette définition.

T.S. La situation du cinéma israélien est toujours complexe mais elle l'est de plus en plus, depuis une dizaine d'années, les crédits gouvernementaux ont permis de faire de nombreux films mais c'est un peu pervers car une commission d'État décide des films susceptibles d'obtenir ou non de l'argent. C'est une approche pour le moins problématique mais c'est la seule que nous avons. Cependant cela s'est durci. Il me paraît très dangereux de confier la décision de faire ou non un film à la ministre de la Culture. Malheureusement, nous préférons faire l'autruche pour continuer à être subventionnés. Ce n'est pas sain pour le cinéma. Je crois pourtant en la qualité des films israéliens. Il y a beaucoup de talents et ces talents gagneront sur le cynisme politique.

Quelle est votre obsession cinématographique ?

Y.K. Le film *À MA SŒUR* de Breillat (2001) m'a profondément marquée, les images ne cessent de traverser encore et encore mon esprit. On peut dire qu'il m'obsède.

N.L. Le cri à la fin de *THÉORÈME* de Pasolini (1968).

E.K. Mon obsession actuellement est le cinéma d'Edward Yang. J'aime sa façon de peindre des moments très simples, mais comme ce serait trop long à expliquer, le mieux c'est d'inviter vos lecteurs à aller voir ses films de toute urgence.

T.S. J'ai tant d'obsessions cinématographiques ! Mais une me hante particulièrement, dans *L'EMPLOI* (1961) d'Ermanno Olmi. Les protagonistes, un garçon et une fille, doivent passer un entretien afin d'obtenir un emploi. Ils quittent le bureau et sortent boire un café, lui s'intéresse à la fille, mais on ne sait pas vraiment ce qu'elle ressent. Et on leur apporte le café mais avec une seule cuillère. Alors ils partagent la cuillère. C'est une scène de cinéma ultime, une scène d'amour si pudique qui dit tant sur le cinéma et sur la vie elle-même ! 

*Entretiens réalisés à Tel Aviv et Paris,
d'avril à juin 2017.*

V.O. VERSION ORIGINALE

été 2017

TOUS À LA ROCHELLE !



Une intégrale de Andrei Tarkovski sera présentée à La Rochelle

TOUS LES FILMS D'AUTEUR
EN UN CLIC, C'EST SUR



www.club-vo.fr

Parmi les nombreux festivals de cinéma de l'été, il en existe un plus particulier que les autres. Celui de La Rochelle. Ici, pas de compétition, juste une circulation entre les films venus des horizons les plus variés. Bien plus qu'à Cannes, festival consacré avant tout à l'industrie et à la presse, c'est l'idée du mélange, de la mixité qui prédomine. Pas de hiérarchie, que ce soit dans le public d'une étonnante densité, ni dans les films choisis. La ligne éditoriale du festival reste la découverte, que ce soit d'avant-premières des films à venir comme de rétrospectives de cinéastes oubliés, méconnus ou exhumés. C'est ici que les spectateurs flâneurs ont pu renouer avec des œuvres aussi différentes que celles de Douglas Sirk et Jacques Tati, Nicholas Ray ou Max Linder. Ou picorer dans la douceur estivale du port de la ville, des films empruntés aux sélections des grands festivals (Cannes, Berlin), sans leur frénésie.

Pour sa 45ème édition, le menu est gargantuesque : une quasi-intégrale Alfred Hitchcock, de ses films muets à son retour en Angleterre avec *Frenzy* (1972). Une véritable intégrale Andrei Tarkovski, histoire de réconcilier ceux qui n'en connaissent que la réputation d'auteur de films lents avec la puissance émotionnelle du maître russe et une virée en Grèce avec le cinéma de Michael Cacoyannis, dont *Zorba le grec* (1964) n'était que l'arbre cachant une forêt.

Le festival de La Rochelle sait aussi marier les films d'action d'Arnold Schwarzenegger (une nuit lui est dédiée) à l'introspection du roumain Andrei Ujica, sondant la fin du communisme. Ici on rapproche le cinéma israélien (un cycle de seize films récents) et la poésie foutraque du colombien Ruben Mendoza. Impossible de détailler la foisonnante liste de films présentés mais une certitude qui se vérifie d'année en année : il n'y jamais de querelle à la Rochelle, festival aux airs de moisson cinéphile.

La rédaction

45^{me} FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
Du 30 juin au 9 juillet 2017

Internet



Une info de Jeanne Guyon

LIGHT, SOUND, ACTION !

A partir du 1^{er} juillet, La Rochelle vivra au rythme du cinéma avec son 45^e festival

Il y a longtemps que 813 soutient cette manifestation estivale où le film noir et policier sous toutes ses formes est toujours présent, parmi une programmation originale et éclectique. Un festival d'amoureux du cinéma, sans « espaces VIP », sans gros sponsors, sans paillettes ni caméras de télé à la sortie des salles. Un festival fait avec talent et passion, où l'expression « *septième art* » veut encore dire quelque chose.

Cette année le cinéphile amateur de frissons est gâté avec une grande rétrospective Alfred Hitchcock, soit la bagatelle de 35 films (y compris des raretés dont *La Rochelle a le secret*). Mais il y aura aussi du noir à piocher dans les autres sections du festival, chez le Japonais Katsuya Tomita, chez Laurent Cantet, chez Schlöndorff ou encore dans le cinéma israélien contemporain mis à l'honneur cette année.

Et à ne pas manquer : « Une journée avec Jean Gabin » en 3 films restaurés. Rien que cela devrait vous faire prendre le chemin de La Rochelle dans quelques jours.



LA ROCHELLE 2017 : géants d'hier et promesses d'aujourd'hui

22/06/2017 | ERWAN DESBOIS | | LA ROCHELLE

Festival sans compétition, La Rochelle offre une programmation des plus riches pour lancer idéalement l'été, partageant ses présents entre hommages (aux vivants) et rétrospectives (des disparus). Sans oublier une liste d'avant-premières longue comme le bras, et des séances spéciales au quotidien.

Seront célébrés cette année à La Rochelle cinq cinéastes vivants et trois défunt, de trois continents différents (mais tous des hommes). Les deux plus grands noms sur l'affiche sont des noms immenses : Andrei Tarkovski pour une intégrale en copies restaurées de ses sept longs-métrages et trois courts-métrages ; et Alfred Hitchcock pour une rétrospective gargantuesque – 32 films couvrant un demi-siècle d'activité (du *Jardin du plaisir* en 1925 à *Frenzy* en 1972), parmi lesquels les 9 films muets feront l'objet de ciné-concerts. Une exposition d'affiches originales des longs-métrages d'Hitchcock est également au programme. Le troisième réalisateur défunt à l'honneur sera Michael Cacoyannis, dont cinq films seront présentés en copies restaurées, dont *Stella femme libre* et *Zorba le grec*.

La variété du spectre couvert par les cinéastes vivants auxquels il sera rendu hommage à La Rochelle, en leur présence à tous, est on ne peut plus enthousiasmante. On pourra basculer au gré des envies entre les 11 films du vétéran allemand Volker Schlöndorff (dont sa Palme d'or *Le tambour* et son dernier long-métrage *Retour à Montauk*) et les 4 réalisations dont 3 inédites en France du colombien Ruben Mendoza ; entre le naturalisme volontiers aventureux du français Laurent Cantet (une intégrale rassemblant sa Palme d'or *Entre les murs* et le cubain *Retour à Ithaque*, son premier succès *Ressources humaines* et

son dernier film *L'atelier*) et les expériences de montage du roumain Andrei Ujica (3 films au programme dont *L'autobiographie de Nicolae Ceausescu*). À Accrédés, on vous conseille évidemment d'aller découvrir, si ce n'est déjà fait, le travail fascinant et unique en son genre du franc-tireur japonais Katsuya Tomita, dont les 4 longs-métrages (parmi lesquels trois sont inédits en France) seront présentés : *Above the clouds*, *Off highway 20*, *Saudade* et sa dernière œuvre à ce jour, le formidable *Bangkok nites* (qui sortira en fin d'année en salles).

Pour voir des films de femmes, il faudra aller fouiller du côté de la programmation consacrée au cinéma israélien d'aujourd'hui, en 16 films récents dont les documentaires de Silvina Landsmann et les fictions de Maya Dreifuss, Yaelle Kayam ou Sharon Bar-Ziv. Cette sélection comprendra aussi, bien sûr, des films d'un autre cinéaste qui nous tient à cœur : Nadav Lapid dont *Le policier*, *L'institutrice* et le moyen-métrage *Le journal d'un photographe de mariage* seront projetés.

En quantité, une grande part du beau programme de La Rochelle est fournie par les sections reconduites d'année en année « D'hier à aujourd'hui » (12 classiques restaurés, dont *Notre pain quotidien*, *Le journal d'une femme de chambre*, *L'empire des sens*, et 10 films de Laurel et Hardy regroupés en trois séances) et surtout « Ici et ailleurs » : 46 avant-premières de films sortant dans les mois à venir en salles. L'essentiel du contingent arrive en transit depuis Cannes, sa compétition (la Palme d'or *The square*, le Grand prix *120 battements par minute*, *Faute d'amour*, *Happy end*) et ses sélections parallèles (*Barbara* en ouverture, *Makala*, *Petit paysan*, la Caméra d'or *Jeune femme* en clôture). Au milieu de cette reprise joyeusement ouverte à tous du plus grand festival fermé de cinéma du monde, ne manquez pas l'occasion de voir également le lauréat de Berlin (*On body and soul*) et le dernier documentaire de Wang Bing (*Argent amer*).

SOIRÉES ET RENDEZ-VOUS :

Soirée d'ouverture le vendredi 30 juin avec *Barbara* de Mathieu Amalric

Rencontres avec Volker Schlöndorff le dimanche 2 juillet ; Ruben Mendoza le lundi 3 ; Katsuya Tomita le mardi 4 ; Andrei Ujica le mercredi 5 ; Laurent Cantet le vendredi 7

Table ronde autour du cinéma israélien le jeudi 6

Leçon de musique avec Bruno Coulais (accompagné par Volker Schlöndorff) le dimanche 2 juillet

Nuit Schwarzenegger le samedi 8, avec *Total recall*, *Last action hero* et *Terminator 2 3D*

Soirée de clôture le dimanche 9 avec *Jeune femme* de Léonor Serraille, et *La Ciociara* de Vittorio de Sica

Le 45ème Festival International du Film de La Rochelle (FIFLR) a lieu du 30 juin au 9 juillet 2017.

Festival de La Rochelle 2017 : une nuit avec Schwarzy, une rétro Hitchcock, des films cannois...

Par **Brigitte Baronnet** — 5 juin 2017 à 17:05

Le Festival International du Film de La Rochelle qui se tiendra du 30 juin au 9 juillet 2017 dévoile sa sélection. Au programme, entre autres, des rétrospectives (dont une dédiée à Hitchcock), un hommage à Laurent Cantet, une nuit avec Schwarzy...



Le 30 juin prochain, Le Festival International du Film de La Rochelle donnera le coup d'envoi de sa 45 édition. Jusqu'au 9 juillet inclus, l'événement proposera avant-premières, rétrospectives, hommages et des journées ou nuits thématiques.

Barbara de Mathieu Amalric ouvrira les festivités, en présence de l'acteur et réalisateur, le vendredi 30 juin. Parmi les nombreux événements thématiques, on retiendra notamment "Une nuit avec Schwarzy! Arnold dans tous ses états", le 8 juillet, avec la projection de *Total Recall* de Paul Verhoeven, *Last Action Hero* de John McTiernan et *Terminator 2* de James Cameron, pour la première fois en France en 3D. Une journée avec Jean Gabin vous sera proposée le 3 juillet, ainsi que des rétrospectives Andreï Tarkovski, Alfred Hitchcock, et Michael Cacoyannis. Des hommages seront également rendus à Laurent Cantet (avec une intégrale de ses courts et longs métrages, et la présentation de son dernier long métrage L'Atelier en avant-première), Rubén Mendoza, Volker Schlöndorff et Katsuya Tomita et Andrei Ujica. A noter également une leçon de musique avec Bruno Coulais en présence de Volker Schlöndorff, le dimanche 2 juillet.

Enfin, le Festival propose chaque année "des découvertes, des films inédits ou des avant-premières du monde entier". A l'honneur cette année notamment, des cinéastes récemment distingués ou sélectionnés à Cannes, comme Robin Campillo (120 battements par minute), Ruben Ostlund (The Square), Eric Caravaca (Carré 35) et bien d'autres.

Edito #295 - Semaine du 05 juillet



Et voici la 295ème édition de Blow up. La 300ème approche, que cela soit dit.

Et cette semaine : à nouveau un éclairage sur le festival de La Rochelle, lequel bat son plein. La semaine dernière, nous vous parlions d'Alfred Hitchcock qui est fêté au festival en 32 films, cette semaine place à Andreï Tarkovski dont tous les films sont montrés à la Rochelle (et ressortent en salles en parallèle). Et pour évoquer le cinéaste russe, nous avons donné [carte blanche à l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster](#) (<http://cinema.arte.tv/fr/blow-up/andrei-tarkovski-par-dominique-gonzalez-foerster>), laquelle met en parallèle les images de Tarkovski (et notamment *Solaris*) avec le journal que le cinéaste a tenu à partir de l'année 1970.

La rétrospective Tarkovski à La Rochelle nous permet également de vous remontrer au passage le sujet Face à l'Histoire de Frédéric Bas

(<http://cinema.arte.tv/fr/article/face-lhistoire-andrei-tarkovski>).

Que nous disent les films du cinéaste sur la grande Histoire et inversement ?

Mais ce n'est pas tout. Le festival de La Rochelle programmant une nuit Arnold Schwarzenegger (<http://cinema.arte.tv/fr/blow-up/les-generiques-darnold-schwarzenegger>) ce week-end, Alexandre Vuillaume-Tylski s'est intéressé aux génériques des films de la star de *Commando* à *Terminator* en passant par *Total Recall* ou *Last Action Hero*. Voyons voir, voyons voir...

Et sinon, la semaine prochaine ? Eh bien dernière édition avant l'été faite de piscine et de farniente.

Alors restons désinvoltes as usual. L'air de rien as usual aussi.

Luc Lagier

LE BLOG DU CINEMA

45ÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE: PROGRAMME

[SYLVIE-NOËLLE](https://www.leblogducinema.com/author/sylvienoelle/) (HTTPS://WWW.LEBLOGDUCINEMA.COM/AUTHOR/SYLVIE-NOELLE/) × 28 JUIN 2017 × [FESTIVALS](https://www.leblogducinema.com/festivals/) (HTTPS://WWW.LEBLOGDUCINEMA.COM/FESTIVALS/).

[Accueil](https://www.leblogducinema.com) (https://www.leblogducinema.com) > [FESTIVALS](https://www.leblogducinema.com/festivals/) (https://www.leblogducinema.com/festivals/).

La 45ème édition du **FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE** présentera du **30 Juin au 9 Juillet 2017** environ 200 films de fiction, des documentaires, des films d'animation, originaires du monde entier. La particularité de ce Festival, qui se revendique le « puzzle des cinémas du monde » est qu'il a toujours été non-compétitif, mettant sur un pied d'égalité les films accessibles aux 85000 spectateurs qui s'y pressent.

Des hommages seront rendus à plusieurs réalisateurs dont les festivaliers pourront revoir les films marquants et des rencontres sont programmées avec **Volker Schlöndorff** (le 2 juillet), **Ruben Mendoza** (le 3 Juillet) et **Laurent Cantet**, qui présentera en avant-première *L'atelier*, à Cannes cette année (le 7 juillet).

Le Festival accorde une place majeure à plusieurs rétrospectives, dont celle dédiée à **Andrei Tarkovski** (l'intégrale en copies restaurées de son œuvre majeure sera diffusée) et celle consacrée à **Alfred Hitchcock**, avec plus de trente de ses films.

[Barbara](https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-barbara-856519/) (https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-barbara-856519/) de **Mathieu Amalric** (Prix Jean Vigo) sera présenté à la **Soirée d'ouverture** le vendredi 30 juin et [Jeune Femme](https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-jeune-femme-857522/) (https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-jeune-femme-857522/) de **Léonor Serraille** (Caméra d'Or 2017 à **Un Certain Regard**) le clôturera le dimanche 9 juillet. Les réalisateurs seront présents.

Entre temps, de nombreux longs métrages seront présentés en avant-premières, et d'autres, inédits et présentés pour la première fois en France, sont également programmés dans plusieurs catégories :

Après avoir donné la parole l'année dernière aux réalisatrices turques dans la **Catégorie Découverte** c'est au tour du cinéma israélien et de nombreuses réalisatrices Israéliennes. Par le regard subversif qu'elles portent sur la société, elles proposent des œuvres audacieuses qui questionnent certaines valeurs patriarcales et guerrières. Une rencontre est programmée le 6 juillet.

LE BLOG DU CINEMA

La Catégorie **Ici et Ailleurs** regroupe 46 films d'une grande diversité dont le point commun est de raconter le temps présent. Cette catégorie fait d'ailleurs la part belle au Festival de Cannes puisque de nombreux films y ont été présentés en Compétition officielle. Ainsi ceux qui ont été récompensés par la Palme d'Or ***The Square*** (<https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-the-square-856873/>) de **Ruben Östlund**, le Grand Prix ***120 battements par minute*** (<https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-120-battements-par-minute-856864/>) de **Robin Campillo** ou encore le Prix du Jury ***Faute d'amour*** (<https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-faute-damour-856534/>) de **Andrei Zviaguintsev**.

Également en programmation d'autres films présentés à Cannes: ***Happy End*** (<https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-happy-end-857123/>) de **Michael Haneke** , ***Un beau soleil intérieur*** de **Claire Denis**, ***Carré 35***, le documentaire de **Eric Caravaca** ou encore ***Vers la lumière*** (<https://www.leblogducinema.com/critiques-films/critique-vers-la-lumiere-857135/>) de **Naomi Kawase**.

Enfin, la Nuit du samedi 8 juillet est consacrée à **Schwartzie ! Arnold dans tous ses états**, au cours de laquelle pourront être revus ***Total Recall*** (1989), ***Las Action Hero*** (1992) et ***Terminator 2*** pour la première fois en France en 3D (1990).

Bref, comme d'habitude, une belle et riche programmation !

Pour plus d'informations, RDV sur le site du festival, **ICI** (<http://www.festival-larochelle.org/sites/default/files/docs/pdf/2017/agenda-2017-web.pdf>).

bref.

Le commentaire audio des réals



FESTIVALS

15/07/2017

Les nouveaux portraits d'Alain Cavalier à La Rochelle

Comme chaque année début juillet, les festivaliers ont rempli les salles de La Rochelle et, de film en film, voyagé entre les tons, les temps et les espaces.

Les spectateurs ont une nouvelle fois répondu présents – plus de 90 000 entrées – pour leur cure estivale de cinéma du 30 juin au 9 juillet à La Rochelle. La manifestation a ouvert sa 45^e édition avec *Barbara*, de Mathieu Amalric, Prix Jean-Vigo 2017, et s'est achevée avec Léonor Serraille et sa *Jeune femme*, Caméra d'or à Cannes, en présence de l'incomparable Laetitia Dosch, son interprète principale.

Entre temps, chaque festivalier pouvait composer son programme au gré de ses envies ou des hasards, retrouver Laurel et Hardy dans une série de courts métrages – essentiellement muets – proposés par Serge Bromberg, s'immerger dans l'œuvre de Tarkovski – en copies neuves –, parcourir un bon pan de l'œuvre d'Alfred Hitchcock ou de celle de Volker Schlöndorff, suivre les intégrales Laurent Cantet, Katsuya Tomita ou Ruben Mendoza, se familiariser, en seize films, avec le cinéma israélien contemporain, et découvrir nombre d'avant-premières de films récents et d'oeuvres du patrimoine fraîchement restaurées.

Il n'y a pas que les spectateurs qui demeurent fidèles au Festival de La Rochelle : venu en 2015 présenter *Le Caravage*, Alain Cavalier offrait cette année *Six portraits XL*, en première française, quelque mois après leur présentation à Visions du réel de Nyon où, nommé Maître du réel, il avait aussi livré une masterclass.

On se souvient de ses courts portraits de femmes filmées dans l'exercice de leurs professions (matelassière, fileuse, brodeuse, canneuse, repasseuse...) brossés chacun en une seule journée. Filmeur impénitent, Cavalier a aussi engrangé au fil des ans, parfois sans véritable but précis, des moments partagés avec des connaissances anciennes ou des rencontres de circonstances. C'est en puisant à cette source qu'il avait composé *Vies* (2000) et, propose, aujourd'hui, ces *Six portraits XL* (49 minutes chacun), une femme et cinq hommes : Jacquette, Daniel, Guillaume, Philippe, Bernard et Léon.

Il n'est pas facile de décrire l'intensité de l'émotion qui nous étreint, inversement proportionnelle à la modestie des moyens mis en œuvre. Cavalier annonce un budget total de 72 000 euros – lui-même n'étant pas payé. Certes, il y a l'empathie dans laquelle baigne ce qui se noue entre le filmeur et les filmés, l'estime réciproque que l'on sent palpable, l'amitié souvent qui les lie, les capacités d'émerveillement de Cavalier face aux détails infimes que capte sa caméra, l'attention portée à des bribes d'existence comme autant de miroirs qui nous sont tendus. Hormis Guillaume (Delcourt), le boulanger, saisi à la croisée des chemins entre sa boutique parisienne qu'il a quittée et celle de Rueil-Malmaison dont il prépare l'ouverture, tous ont atteint l'âge des bilans et, si ce n'était une certaine allégresse que ces portraits ont en partage, il s'en faudrait de peu pour qu'ils sonnent comme des vanités.

Jacquette (Jacqueline Pouliquen) revient d'année en année dans sa maison d'enfance où, en dépit des transformations du bâtiment, elle conserve des meubles et d'autres objets comme autant de traces d'un passé révolu.

bref.

Le commentaire audio des réals

Daniel (Isoppo) aurait pu être cinéaste – le portrait inclut un extrait d'un film qu'il a réalisé –, il a surtout été comédien, on le découvre dans son intérieur avec ses TOC et sa passion pour les grattages de la Française des jeux. Gérard Courant lui avait consacré un *Cinématon* en 2012.

Philippe (Labro), saisi dans la préparation d'énièmes entretiens pour D8, se révèle encore habité par le trac et par cette insatiable curiosité qui tient les journalistes en haleine.

Bernard (Crombey), comédien – il était un des protagonistes du *Plein de super* (1976) –, après des années sans gloire, a trouvé une honnête vitesse de croisière en sillonnant la France avec un monologue qu'il a écrit et qui fait salle comble. Le portrait s'étale sur plus d'une dizaine d'années. Bernard prend de l'assurance et sa petite fille grandit.

Léon (Maghazadjian), cordonnier fort réputé et populaire dans son quartier, ferme sa boutique. Cavalier pose son regard sur son dernier tour de piste professionnel au cours duquel ils sont nombreux à venir témoigner de leur amitié.

En véritable orfèvre, Cavalier orchestre ces moments suspendus, prélevés à même la spirale du temps, selon une dramaturgie qui, pour chaque portrait, concilie répétitions et variations, harmonise, sans aucun systématisme, l'unité du propos (un personnage, un lieu, un temps) et une certaine dispersion. Il a aussi l'élégance de nous faire croire, eu égard à la modestie de ses outils – une simple caméra vidéo surmontée d'un micro –, que cet art de rendre sensible la vibration du monde, la pulsation implacable du temps, d'allier un certain art de la joie avec l'ombre de la mélancolie, est à la portée de tous. Il n'est pas illégitime d'en douter.

Jacques Kermabon



Jaquotte



Festival International du Film de la Rochelle 2017

Profitez du partenaire de la CMCAS de la Rochelle !



Au programme :

Scéances Jeunes

Dimanche 2 juillet – « Un conte peut en cacher un autre » (<http://la-rochelle.cmcas.com/wp-content/uploads/sites/57/2017/06/un-conte....jpg>)

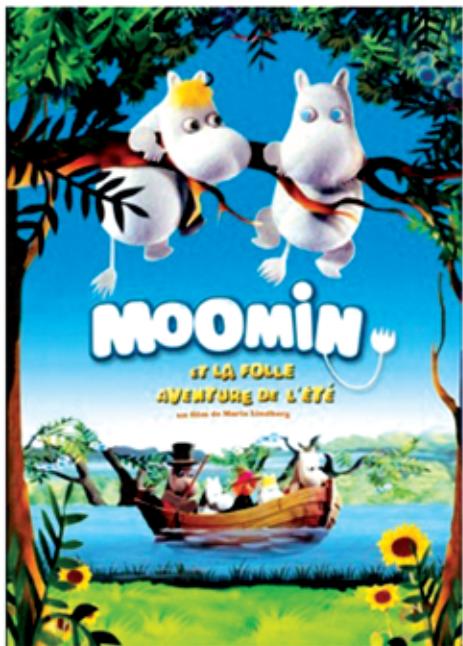
à partir de 5 ans – Cinéma dragon CGR de la Rochelle

20 places – GRATUIT

Rendez-vous sur le site du camping du Soleil pour une journée récréative autour des métiers du cinéma en intégrant cette séance. Les parents seront aussi les bienvenue !



Inscription auprès de votre **SLVie** ou **CMCAS**



Samedi 8 juillet – « Moomin et la folle aventure de l'été »

à partir de 4 ans – Cinéma dragon CGR de la Rochelle

20 places – GRATUIT

Rendez-vous sur le CT Le Soleil. À la différence; les parents seront accompagnateurs. Il s'agira d'un accueil sur site. Bien évidemment les bénéficiaires habitant au centre ville auront la possibilité de s'y rendre directement.

pour les plus grand, une exposition de dessins originaux, affiches et figurines, un détour incontournable à la médiathèque Michel Crépeau de la Rochelle et une exposition des affiches originales des films de Hitchcock à la tour de la lanterne ! Toujours gratuit !

Inscription auprès de votre **SLVie ou CMCAS**

SOIREE CCAS – Mercredi 5 juillet – 20h

Latifa, le cœur au combat » à La Coursive.

Documentaire : Latifa Ibn Ziaten, c'est cette mère de famille dont la vie a basculé le 11 mars 2012 : son fils Imad, militaire français engagé dans les parachutistes, est tombé sous les balles de Mohammed Merah. Le film la suit sur plusieurs années pendant lesquelles elle multiplie les interventions de toutes sortes, en des lieux multiples, auprès de personnes très diverses, pour porter un message de tolérance et d'idéal républicain.

Un atelier sera proposé à 18h30 avant le visionnage du documentaire

Inscription auprès de votre **SLVie ou CMCAS**

Sélection Festival International du film de La Rochelle

ÉVÉNEMENTS



Pour sa 45e édition du 30 juin au 9 juillet, le Festival International du film de La Rochelle invite Laurent Cantet et Nadav Lapid, deux réalisateurs associés à LaCinetek, et met en avant de grands classiques avec le cycle "D'hier à aujourd'hui".

Le festival reprogramme pour l'occasion l'intégralité des courts et longs métrages de Laurent Cantet (*Entre les murs, Foxfire, confessions d'un gang de filles*) et présentera au public de La Rochelle *L'Atelier*, son dernier film sélectionné au Festival de Cannes (Un certain Regard), qui sortira en salles le 11 octobre 2017.

De son côté, Nadav Lapid (*Le Policier, L'Institutrice, Le Journal d'un photographe de mariage*) sera présent dans le cadre du cycle "Le cinéma israélien aujourd'hui", aux côtés également de Silvina Landsmann, Maya Dreifuss et Tali Sharon.

Se voulant éclectique, le Festival de La Rochelle propose par ailleurs différentes thématiques telles que Le cinéma d'hier et d'aujourd'hui, et plus particulièrement Retour de flamme (films muets de Laurel et Hardy accompagnés au piano par Serge Bromberg) qui vous permettra de vous replonger dans les classiques de l'histoire du cinéma. Trois rétrospectives (Andréï Tarkovski, Alfred Hitchcock et Michael Cacoyannis) seront également programmées en privilégiant les œuvres inédites ou oubliées de ces cinéastes .

FESTIVALS France

Le cinéma israélien d'aujourd'hui à l'honneur à La Rochelle

par FABIEN LEMERCIER

30/06/2017 - Zoom en 16 titres sur une génération de cinéastes israéliens pour la 45ème édition d'un festival très haut de gamme avec près de 250 films en vitrine



Hotline de Silvina Landsmann

Mélant les films de qualité les plus récents et les œuvres ayant jalonné l'histoire du cinéma mondial depuis le temps du muet, tout en réussissant à faire de l'ensemble un événement populaire (85 000 entrées en 2016) et chaleureux, le festival international du film de La Rochelle dont la 45ème édition sera ouverte ce soir par *Barbara* [+] de Mathieu Amalric et clôturée le 9 juillet par *Jeune femme* [+] de Léonor Serraille, propose de nouveau cette année un très riche programme incluant près de 250 films (lire l'interview de la déléguée générale Prune Engler).

Après les réalisatrices turques l'an dernier, le festival de La Rochelle consacre cette fois un zoom au cinéma israélien d'aujourd'hui à travers 16 titres d'une génération de cinéastes nés autour du milieu des années 1970 et qui décryptent, en fiction et en documentaire, la complexité de leur pays. Une génération marquée par une forte présence de réalisatrices questionnant avec leur sensibilité féminine certaines valeurs patriarcales et guerrières de la société israélienne. Au menu figurent notamment trois films inédits en France : *She is Coming Home* de Maya Dreifuss et les documentaires *Post partum* et *Hotline* de Silvina Landsmann. Sont aussi en vitrine *This is My Land* [+] de Tamara Erde, le documentaire *Women in Sink* d'Irzi Zaki, *Mountain* [+] de Yaelle Kayam et *Room 514* de Sharon Bar-Ziv. Le programme est complété par trois films de Nadav Lapid (*Le Policier*, *L'institutrice* [+] et *Le Journal d'un photographe de mariage*), par *Sharqiya* [+] d'Ami Livne, *Youth* [+] de Tom Shoval, et les documentaires *5 Caméras brisées* [+] du duo Emad Burnat - Guy Davidi, *Mr Gaga, sur les pas d'Ohad Naharin* [+] de Tomer Heymann et *Censored Voices* [+] de Mor Loushy.

Cinq cinéastes seront salués cette année à La Rochelle à travers des hommages : le Français Laurent Cantet (avec une intégrale incluant son dernier film, *L'atelier* [+]), l'Allemand Volker Schlöndorff (11 films), le Roumain Andrei Ujica (avec sa trilogie documentaire sur la fin du communisme), le Colombien Rubén Mendoza (intégrale) et le Japonais Katsuya Tomita (intégrale). Du côté du passé, les rétrospectives 2017 seront consacrés à Andréi Tarkovski, Alfred Hitchcock et Michael Cacoyannis et la section "D'hier à aujourd'hui" mettra en lumière 22 films de l'histoire du cinéma.

Le public pourra aussi apprécier 47 titres très actuels et de belle qualité, dont une brassée venus en droite ligne de Cannes comme la Palme d'Or *The Square* [+] du Suédois Ruben Ostlund, les primés *120 battements par minute* [+] du Français Robin Campillo et *Faute d'amour* [+] du Russe Andrei Zvyaguintsev, les compétiteurs *Happy End* [+] de l'Autrichien Michael Haneke, *Une femme douce* [+] de l'Ukrainien Sergei Loznitsa et *Vers la lumière* [+] de la Japonaise Naomi Kawase, ou encore *Directions* [+] du Bulgare Stefan Komandarev, *L'intrusa* [+] de l'Italien Leonardo Di Costanzo, *Cuori puri* [+] de son compatriote Roberto de Paolis, *L'usine de rien* [+] du Portugais Pedro Pinho, *Out* [+] du Slovaque Gyorgy Kristof, *Gabriel et la montagne* [+] du Brésilien Felipe Gamarano Barbosa, *En attendant les hirondelles* [+] de l'Algérien Karim Moussaoui, et entre autres films français *Makala* [+] d'Emmanuel Gras, *Un beau soleil intérieur* [+] de Claire Denis, *Petit paysan* [+] d'Hubert Charuel et *Une vie violente* [+] de Thierry de Peretti. A signaler également l'Ours d'Or berlinois *Corps et âme* [+] de la Hongroise Ildikó Enyedi, le vainqueur du Sundance *Le Caire Confidentiel* [+] du Suédois Tarik Saleh, *Eté 93* [+] de l'Espagnole Carla Simon, *Insyriated* [+] du Belge Philippe van Leeuw, *Colo* [+] de la Portugaise Teresa Villaverde, *Lumières d'été* [+] de Jean-Gabriel Périot, *The Last Family* [+] du Polonais Jan P. Matuszynski ou encore la première du documentaire *Latifa, le cœur au combat* [+] d'Olivier Peyon et Cyril Brody.

"Le goût d'un cinéma différent"

Prune Engler • Déléguée générale, Festival de La Rochelle

Réputé pour la qualité de sa très large programmation, le festival international du film de La Rochelle fêtera son 45^e anniversaire du 30 juin au 9 juillet 2017. L'occasion d'échanger avec Prune Engler, délégué générale de la manifestation depuis 2001.

Cineuropa : Comment définirez-vous la ligne éditoriale du festival international du film de La Rochelle ?

Prune Engler : Notre travail, c'est de raconter toute l'histoire du cinéma, de sa naissance à aujourd'hui. Il y a toujours une programmation de cinéma muet, mais aussi de grandes œuvres du passé ou de cinéastes ayant été un peu injustement oubliés, et bien sûr des films récents avec cette année 47 titres dans la section "Ici et Ailleurs". Car les festivaliers aiment voir les films en avant-première, avant leurs sorties à la rentrée et cela permet également aux exploitants qui sont nombreux à La Rochelle de rattraper des films qu'ils n'ont pas vu à Cannes ou ailleurs, et qu'ils vont éventuellement ensuite programmer dans leur salles.

Ce qui vous distingue aussi, c'est l'absence d'une compétition. Pourquoi ce choix ?

Je me demande surtout pourquoi les autres font des compétitions, y compris de nouveaux festivals qui se montent actuellement. En ce qui nous concerne, il y a plusieurs raisons très simples. D'abord, nous souhaitons mettre tous les films et tous les cinéastes sur un plan d'égalité. Par ailleurs, chercher et réunir un jury de personnalités chaque année est coûteux et nous préférions mettre l'essentiel de notre budget dans la programmation et non sur des célébrités qu'il n'ont rien à voir avec les films que nous montrons. En revanche, nous invitons évidemment largement les cinéastes dont nous montrons les films. Enfin, c'est aussi une question une question d'atmosphère : il n'y a pas de tension, de faux suspense des prix. Qu'est-ce qu'une compétition rapporte finalement à un film hormis dans de grands événements comme Cannes ?

Quelles sont les rétrospectives au menu cette année ?

Nous avons décidé de nous faire plaisir et nous avons programmé 32 films d'Alfred Hitchcock. Ce n'est évidemment pas une intégrale, mais nous allons montrer tous ses films anglais, y compris les neuf premiers qu'il a réalisés en muet et que nous allons présenter en ciné-concert avec un pianiste dans la salle. Mais il y aura aussi certains de ses grands films américains pour que les spectateurs ne soient pas frustrés de cette partie de son œuvre. La rétrospective Andreï Tarkovski est en revanche une intégrale puisqu'il n'a malheureusement réalisé que sept longs et trois courts. Quant à Michael Cacoyannis, nous projetons ses cinq premiers films, du *Réveil du dimanche* en 1954 à *Zorba le Grec* en 1964.

La section contemporaine "Ici et Ailleurs" affiche une grande diversité européenne.

Nous sommes très vigilants par rapport à cette diversité et tout particulièrement attentifs aux cinématographies des pays d'Europe de l'Est et de Scandinavie. Il y a très longtemps, le festival de La Rochelle était un peu spécialisé dans ces cinématographies et beaucoup de cinéastes de l'ex-Yougoslavie par exemple sont passés chez nous. Nous restons fidèle à ces cinématographies qui sont très riches et qui ont parfois des difficultés car leurs régimes politiques ne favorisent pas forcément la culture et la création cinématographique.

Parmi les cinq hommages au menu se distingue justement celui dédié au réalisateur roumain Andrei Ujica.

Il mène un travail très particulier puisqu'il réunit des archives de toutes origines, télévisuelles, caméras de surveillance, téléphones portables, etc. Nous avions envie de faire un focus sur les trois films de ce cinéaste moins connu que d'autres grands réalisateurs roumains, même si *L'Autobiographie de Nicolae Ceausescu* [+] avait bien marché en salles en salles. Et cette programmation coïncide également avec la sortie en France le 12 juillet de la version restaurée de *Out of the Present* (1995).

Quel est l'impact populaire du festival ?

Comme nous avons 45 ans, nous avons fidélisé un public. L'an dernier, nous avons enregistré 85 000 entrées. Les spectateurs bloquent même souvent leurs dates sans forcément connaître la programmation, mais nous sommes attentifs à leur offrir de nombreux films, près de 250 cette année, très différents les uns des autres, parmi lesquels ils peuvent choisir ce qui va à priori leur plaire, mais aussi faire des découvertes, prendre des risques. Pour nous, c'est l'idéal, car cela nous donne l'occasion de montrer les films que nous aimons et qui nous semblent de très grande qualité, y compris auprès des enfants car nous avons une programmation importante pour eux. Nous construisons d'ailleurs cette programmation enfants avec la même exigence que la programmation générale, car nous voulons leur montrer des films qu'ils ne vont pas voir à la télévision, ni dans leurs salles, ni sans doute en vidéo. Nous voulons leur donner ainsi très jeune le goût d'un cinéma différent, fait par de vrais auteurs, par des personnalités qui ont réfléchi à ce qu'ils faisaient et qui n'ont seulement cherché à gagner de l'argent. Et c'est encore le cas cette année avec deux grandes créatrices, deux femmes qui chacune à leur manière ont révolutionné au XX^e siècle la littérature enfantine : la Finlandaise Tove Jansson avec *Les Moomins* et la Suédoise Astrid Lindgren avec *Fifi Brindacier*.

Festival de La Rochelle 2017: Suspendre le temps avec Hitchcock et Tarkovski

Posté par Martin, le 3 juillet 2017, dans [Critiques](#), [Festivals](#), [Films](#).



Notes à propos de *The Lodger* d'Hitchcock (1926) et *Stalker* de Tarkovski (1979).

Difficile de proposer deux rétrospectives en apparence aussi différentes que celles consacrées à Alfred Hitchcock et Andrei Tarkovsky au [Festival de La Rochelle](#) cette année. L'un, prolixie, est toujours considéré comme le maître du suspense et est admiré, plagié pour son découpage qui dirige avec précision les émotions du spectateur. L'autre n'aura réalisé que sept longs-métrages et, s'il s'est essayé avec succès au film de genre (*Stalker*, *Solaris*) ses intrigues métaphysiques, loin de jouer sur le suspense, dilatent le temps. Pourtant, Tarkovsky, comme Hitchcock, pratique un art de la suspension de l'instant. Voici une comparaison de leur méthode à travers deux films fondateurs, *The Lodger* et de *Stalker*.



Dans le premier grand succès muet d'Hitchcock, *The Lodger*, chaque moment est dilaté autour de la même attente, comme un jeu avec le spectateur aux multiples variations : le locataire est-il le tueur de jeunes femmes blondes qui sévit tous les mardis ? La jeune blonde de la maison dans laquelle il vit est donc la victime idéale. Lorsqu'elle prend un bain, il frappe à la porte. Elle est dans sa baignoire au premier plan, et au second la porte crée une attente dans l'image même : elle pourrait s'ouvrir à tout instant et causer la mort de la jeune femme. Mais, comme on est chez Hitchcock, cette porte est aussi une métaphore sexuelle tenace : le plan sur les pieds de la jeune femme qui battent la mesure dans l'eau du bain est suivi par celui du jeune homme ému de l'autre côté de la porte. Voyeurisme frustré qui dure jusqu'à ce que la jeune femme s'entoure d'une serviette et aille elle-même ouvrir au jeune homme – elle n'est pas farouche, elle est amoureuse.

Mais ce qui caractérise plus encore le temps du suspense chez Hitchcock, c'est la subjectivité. On est toujours avec le personnage, dans son émotion, si bien que le spectateur peut être mis dans la même tension avec un (presque) innocent sur le point de se faire tuer (la fameuse scène de la douche dans *Psychose*) qu'avec un criminel avéré qui essaie de récupérer la preuve qui l'accusera (le briquet de *L'Inconnu du Nord-Express*). Dans *The Lodger* encore, il est intéressant de noter qu'un effet spécial, une transparence, est utilisé pour nous révéler à quoi pense la blonde héroïne : elle lève les yeux au plafond et la lampe vacille, elle voit soudain les pieds du jeune homme possiblement coupable marcher comme si son regard était capable de transpercer le plafond. Subjectivité sentimentale donc, et une nouvelle fois liée aux pieds, objet de tous les fétiches, puisque c'est un plan sur la trace des chaussures du locataire dans la neige qui orientera le policier dans sa recherche.



Le cinéma de Tarkovski propose l'opération inverse : plutôt

que de nous concentrer dans un instant, il nous y perd, plutôt que de nous amener à une transparence dans l'image le récit ne fait que renforcer son opacité. Le temps devient un paysage, et vice versa. Le trajet des trois antihéros de *Stalker* raconte bien cet étirement du temps. Au lieu d'aller droit sur le chemin de leur quête, le guide fait passer le scientifique et l'intellectuel par de multiples chemins de traverse. Quand l'un s'aventure vers la bâtisse désolée qui semble contenir tous les trésors, une voix le rappelle à l'ordre. Il devra bel et bien suivre le chemin sinuieux du guide. Le temps n'existe plus. Ou alors que parce qu'il est perdu. Il s'agit alors pour les trois personnages de ralentir, de réfléchir. Quel petit chemin parcouru physiquement pour un aussi long questionnement moral. Le suspense fait ainsi place à une suspension infinie.

Par la durée de ses films, il s'agit pour Tarkovski de nous mettre dans cet état de brouillard particulier où rêve, réalité, objectif concret et découverte morale se mêlent. Plus l'intrigue se simplifie, plus l'action se densifie. Le film s'apparente alors à un ralenti, une action empêchée, qui nous permettrait de faire miroiter chaque pensée dans l'espace (ce que les personnages appellent la Zone). À la fin, il ne reste qu'à s'abandonner à la contemplation de gouttes d'eau qui tombent et résonnent dans une ruine vide. La beauté est perdue, mais elle est pourtant bien tangible. Le suspense se poursuit, même après le film, dans l'esprit du spectateur. Dans *Andrei Roulev*, il faut attendre les dernières images pour voir les tableaux du peintre : éclatantes, en couleurs, elles sont le résultat de près de trois heures de luttes, de tortures historiques et de questionnements moraux. Là où chez Hitchcock l'attente est un moyen – elle a toujours une fin : le coupable est confondu, l'innocent innocenté – elle est chez Tarkovski le sujet même du film.

La Rochelle: Hitchcock, Tarkovski, Cantet, Laurel & Hardy, et quelques pépites cannoises au programme



Du 30 juin au 9 juillet, le [Festival International du film de La](#)

[Rochelle](#) célèbrera sa 45e édition. L'événement s'ouvrira avec [Barbara](#) de Mathieu Amalric, primé à Un certain regard, et se clôturera avec [Jeune femme](#) de Léonor Serraille, Caméra d'or. Le Festival de Cannes sera aussi représenté d'autres films comme [120 battements par minute](#), Grand prix du jury, [Carré 35](#), [En attendant les hirondelles](#), [Gabriel et la montagne](#), [Happy End](#), [Kiss and Cry](#), [Makala](#), [Un beau soleil intérieur](#), [Une femme douce](#), [Vers la lumière](#) et [The Square](#), la palme d'or de cette année.

[Trois rétrospectives](#) feront le délice des festivaliers: l'intégrale des courts et longs métrages du cinéaste russe [Andréï Tarkovski](#), 33 film d'[Alfred Hitchcock](#), soit tous ses films muets, tous ses films anglais et dix de ses chefs-d'œuvre américains et un éclairage sur l'œuvre du réalisateur grec [Michael Cacoyannis](#), sept fois en compétition à Cannes et mondialement connu pour son [Zorba le grec](#).

[Cinq hommages](#) offriront un panorama du cinéma mondial contemporain: une intégrale des courts et longs métrages de [Laurent Cantet](#), Palme d'or avec [Entre les murs](#), dont le nouveau film, [L'atelier](#), sera le point d'orgue, les longs métrages du colombien [Rubén Mendoza](#), 11 films de [Volker Schlöndorff](#), dont une version "director's cut" de sa Palme d'or, [Le tambour](#), les quatre films du japonais [Katsuya Tomita](#), dont l'avant-première de [Bangkok Nites](#), et trois longs du roumain [Andrei Ujica](#).

La Rochelle fera aussi un focus sur le [cinéma israélien](#), en 16 films parmi lesquels deux docus de Silvina Landsmann, [Le Journal d'un photographe de mariage](#), [Le Policier](#) et [L'Institutrice](#) de Nadav Lapid, [Room 514](#) de Sharon Bar-Ziv, [Mr Gaga](#), [sur les pas d'Ohad Naharin](#) de Tomer Heymann et [Mountain](#) de Yaelle Kayam.

Comme chaque année, le festival présentera aussi des classiques ([La Ciociara](#), [Le Journal d'une femme de chambre](#), [L'Empire des sens](#), [Le Festin de Babette](#) ...), un grand programme "Retour de flamme" (10 films muets de [Laurel et Hardy](#) accompagnés au piano par Serge Bromberg), ainsi qu'une journée dédiée à [Jean Gabin](#) et une nuit consacrée à [Arnold Schwarzenegger](#), ou encore un hommage à [Bruno Coulais](#), le compositeur de musique de films, qui fera sa Leçon de musique.

Finissons par les [deux expos](#): Les Moomins qui débarquent à la Médiathèque Michel Crépeau de La Rochelle, du 3 juillet au 30 septembre (entrée libre) et des affiches originales de films d'Alfred Hitchcock à la tour de la Lanterne, du 1er juillet au 12 juillet.

Salle comble pour la première du documentaire sur Latifa Ibn Ziaten



L'avant-première de « Latifa, le cœur au combat », le documentaire sur Latifa Ibn Ziaten, la mère d'Imad assassiné par Mohamed Merah, a été présentée pour la première fois au public à l'occasion du Festival international du film de la Rochelle début juillet. Émotions et applaudissements à la sortie.

Le documentaire sur la Franco-Marocaine Latifa Ibn Ziaten, la mère d'une des victimes de Mohamed Merah, a reçu un très bon accueil de la part d'un public venu très nombreux à l'avant-première diffusée lors du Festival international du film de la Rochelle. Réalisé par Olivier Peyon et Cyril Brody, le documentaire retrace le combat de cette femme originaire de Tétouan, qui a vu sa vie basculer à la mort de son fils Imad. Ce militaire français a été assassiné à Montauban le 11 mars 2012 par Merah. Malgré la douleur indescriptible, Latifa Ibn Ziaten a décidé de partir à la rencontre des collégiens et lycéens français afin d'éviter que d'autres jeunes ne tombent dans l'intégrisme. Elle consacre en fait toute son énergie à redonner espoir à cette jeunesse et tente de la convaincre que si la République a failli, elle reste un modèle fort. Latifa Ibn Ziaten se bat pour cette France tant rêvée, qui l'a accueillie à la fin des années 70, mais qui n'a pas su protéger son fils, ni sa propre jeunesse. La sortie du film est prévue le 4 octobre en France.



CINÉMA

Le Festival de La Rochelle présente son avant-programme

Date de publication : 04/05/2017 - 18:30

La 45e édition du Festival du film de La Rochelle se tiendra du 30 juin au 9 juillet.

Pour sa 45e édition, le Festival de La Rochelle consacrera une partie de sa programmation à Alfred Hitchcock en diffusant l'intégralité de ses films muets et anglais, mais aussi une partie de ses films américains, et en lui consacrant des ciné-concerts et une exposition d'affiches.

Seront également mis à l'honneur avec des rétrospectives Michael Cacoyannis, Laurent Cantet, qui viendra présenter son dernier film *L'atelier*, le réalisateur colombien Rubén Mendoza, Volker Schlöndorff qui présentera son nouveau film *Retour à Montauk*, le cinéaste japonais Katsuya Tomita, et le Roumain Andrei Ujica

qui viendra présenter sa trilogie sur la fin du communisme avec notamment *Autobiographie de Nicolae Ceaușescu*.

Le festival mettra également en avant le cinéma israélien d'aujourd'hui avec la projection de 16 films, en présence de Nadav Lapid, Silvina Landsmann et Maya Dreifuss. Dans le cadre d'"Ici et ailleurs", Alain Cavalier présentera six portraits XL de cinéastes, et "D'hier et d'aujourd'hui" reviendra sur des raretés, des classiques, ou des films restaurés comme *Notre pain quotidien* de King Vidor ou *L'empire des sens* d'Oshima.

Figures du cinéma, Laurel et Hardy seront également célébré à travers trois programmes joués sur scène et au piano par Serge Bromberg, une journée sera dédiée à Jean Gabin avec la projection de *Gueule d'amour*, *French Cancan* et *La vérité sur bébé Donge*, et le festival proposera "Une nuit avec Schwarzie" avec *Total Recall*, *Last Action Hero* ou encore *Terminator 2* (pour la première fois en 3D en France).

Les films pour enfants fêteront *Les Moomins*, qui fera également l'objet d'une exposition, ainsi que *Fifi Brindacier*. Cette édition réserve aussi une leçon de musique avec Bruno Coulais.

Océane Le Moal



CINÉMA

Le Festival de La Rochelle précise sa programmation

Date de publication : 14/06/2017 - 17:51

Le Festival de la Rochelle enrichit son programme avec notamment 46 longs métrages présentés dans sa sélection Ici et Ailleurs, dont *120 battements par minute* de Robin Campillo, et la Palme d'or, *The Square* de Ruben Östlund.

En plus des nombreuses rétrospectives déjà annoncées, consacrées notamment à Alfred Hitchcock ou encore Laurent Cantet, le Festival en ajoute une autre dédiée à Andrei Tarkovski, avec l'intégrale de son œuvre projetée en copies restaurées.

Ici et Ailleurs, qui propose des films tournés par de jeunes cinéastes ou des réalisateurs chevronnés, venus du monde entier, en avant-première de leur sortie en salle ou encore inédits en France, a dévoilé pour sa part les 46 titres de sa sélection, parmi lesquels on retrouve *120 battements par minute* de Robin Campillo, *Barbara* de Mathieu Amalric, *Carré 35* d'Éric Caravaca, *En attendant les hirondelles* de

Karim Moussaoui, *Faute d'amour* d'Andrei Zviaguintsev, *Jeune femme* de Léonor Serraille, *Makala* d'Emmanuel Gras, *The Square* de Ruben Östlund, *Un beau soleil intérieur* de Claire Denis, *Une femme douce* de Sergei Loznitsa, ou encore *Vers la lumière* de Naomi Kawase.

Le Festival de la Rochelle se tiendra du 30 juin au 9 juillet. Il s'ouvrira avec *Barbara* de Mathieu Amlaric et se clôturera avec *Jeune femme* de Léonor Serraille.

[Retrouvez la programmation complète ici.](#)

Océane Le Moal

Pourquoi il ne fallait pas manquer le Festival international du film de La Rochelle

Le Festival international du film de La Rochelle vient de se terminer. On y a péché des découvertes, comme l'oeuvre d'un des plus brillants jeunes cineastes japonais contemporains, Katsuya Tomita, mais aussi des premiers films de grands maîtres (Hitchcock et Tarkovski) et de belles curiosités comme l'unique film du designer Saul Bass.

C'est toujours un grand plaisir de venir au début de l'été au festival international du film de La Rochelle parce que la ville est charmante, que les directrices artistiques Prune Engler et Sylvie Pras ont de nouveau concocté un copieux menu alternant patrimoine et nouveautés et parce qu'on y bavarde tranquillement entre huîtres et sorbets avec Wang Bing, Laetitia Dosch, Alain Cavalier ou les copains réunis Robin Campillo et Laurent Cantet. Parmi les découvertes superbes de cette année, Katsuya Tomita. On n'a pas oublié sa *Saudade*, ambitieuse fresque sociale sortie en 2012, sur le Japon de ceux qui n'ont rien mais sont beaucoup. On le retrouvera début novembre en salles avec son impressionnant *Bangkok Nites*, sur le monde des prostituées thaï. Mais personne en France n'avait vu ses deux premiers long-métrages, *Above the Clouds* (2003) et *Off Highway 20* (2008). Tomita, plus grande révélation japonaise des dix dernières années, a commencé le cinéma en autodidacte, en début des années 2000, en parallèle de son job de chauffeur-livreur, tournant le week-end avec ses amis et des bobines Fuji 8mm, avant d'investir dans une petite caméra numérique. En résultent ces deux films, où affleure déjà tout son cinéma, à l'état (hyper) brut : la jeunesse de Kofu, petite ville de banlieue moche dont il est originaire, s'y ennuie, se drogue, fricote avec les yakuzas et joue au patchinko (casinos cheap), tandis que le cinéaste quadragénaire pose sur eux le plus tendre des regards. Une sorte de Renoir japonais dont on va reparler très vite.

Côté patrimoine, La Rochelle est revenu vers Hitchcock. Que découvrir encore chez le grand maître ? Ses muets, comme *Manxman*, un mélodrame irlandais superbement filmé dans un port cousin de La Rochelle et dans lequel une femme est tiraillée entre deux hommes (trio récurrent chez Hitch). Tout le monde souffre, personne n'est coupable si ce n'est la brûlure du sentiment amoureux quand il est réprimé ou non partagé. Superbe. Ou encore *The Lodger*, sommet expressionniste où le jeune Hitch développe déjà une puissante maestria formaliste, suscitant l'angoisse (et la beauté) avec de pures inventions de cinéma : les pas d'un

homme mentalement visibles depuis l'étage en-dessous, le brouillard de la nuit londonienne, le beau visage mélancolique et les mains extraordinaires de l'acteur Ivor Novello superbement mis en valeur par la mise en scène, et toujours une belle jeune femme tiraillée entre un enquêteur et le possible tueur en série. Et quand les films sont plus faibles, comme *The Ring* (très beau plastiquement mais un peu maigre sur le récit et le suspens), Engler et Pras ont eu la belle idée de confier l'accompagnement sonore à Arnaud Fleurent-Didier qui a livré live une superbe performance de pop techno accordée au images et au montage hitchcockien.

L'avantage d'un festival est de permettre des effets de montage inattendus entre les films. Ainsi a-t-on relevé que *L'Ombre d'un doute* d'Hitchcock et *L'Emploi du temps* de Laurent Cantet avaient en commun un même suspens familial avec un personnage principal qui ment à ses proches en leur cachant un lourd secret. On a aussi noté que cette même *Ombre d'un doute* débute de la même manière que *Les Tueurs*, un court-métrage d'Andrei Tarkovski qui aurait pu être signé Hitch, inspiré de la même nouvelle d'Hemingway qui donna lieu aux films de Robert Siodmak puis de Don Siegel. Entre les pays et les époques, des thèmes et motifs circulent. Ainsi, *Les Tueurs* (1956) ne ressemble pas aux films de Tarkovski que l'on connaît et a tout d'un exercice de style film noir à l'américaine. La situation (deux types patibulaires recherchent un homme), le menu du bar (oeufs au bacon), la photo, le style vestimentaire (costards et chapeau mou), tout semble venir d'un film noir hollywoodien des années cinquante. Tout, sauf la fin, un écran noir, le silence : seuls apparaissent des sous-titres, les paroles de l'homme recherché qui n'attend plus que la mort. Fin très étrange et pour le coup très tarkovskienne. Autre moyen métrage des débuts de Tarkovski, *Le Rouleau compresseur et le violon* (1960), son film de fin d'études au VGIK, qui raconte l'alliance buissonnière entre un gamin (joueur de violon) et un ouvrier (machiniste de rouleau compresseur) : Tarkovski y fait déjà preuve d'inventivité visuelle (belle séquence diffractée à travers des miroirs), d'inspiration poétique et d'une belle maîtrise des couleurs (on se croirait chez Tati, ou Minelli), antidote puissante à la grisaille du quotidien soviétique. On se demande si on ne préfère pas l'innocence de ces films des débuts à la solennité mystique et métaphysique de ses grands films ultérieurs.

Une autre branche de cette édition venait d'Hitchcock. On se souvient des splendides affiches et génériques de films du maître designés par Saul Bass. Moins nombreux sont ceux qui ont eu la chance de voir son premier et unique long-métrage, *Phase IV*. Réalisé en 1974 avec une poignée de dollars offerts par la Paramount (et le producteur Paul B. Radin, ça ne s'invente pas...), cette série B métaphysique met en scène deux scientifiques cloitrés dans un labo au milieu du désert, menant une lutte acharnée contre une colonie de fourmis qui ambitionne, pensent-ils, de conquérir la Terre... Aussi dingue que son pitch le promet, sans toutefois être gâté par la moindre goutte de kitsch – ici, nulle fourmi géante mais des plans documentaires ultra-chiadés sur les hordes d'insectes ; bien plus flippant – *Phase IV* est un 2001 de poche, une merveilleuse bizarrie à redécouvrir le 12 septembre en salles. A la revoyure, La Rochelle...

Hommage à Rubén Mendoza au Festival de La Rochelle 2017

2 JUIL. 2017 PAR CÉDRIC LÉPINE ÉDITION CINÉMAS D'AMÉRIQUE LATINE... ET PLUS ENCORE

Dans le cadre des hommages que la quarante-cinquième édition du festival international du film de La Rochelle organise du 30 juin au 9 juillet 2017, le cinéaste colombien est mis à l'honneur. Ses quatre longs métrages "La Société du feu rouge", "De la terre sur la langue", "Memorias del calavero" et "El Valle sin sombras" sont projetés en présence de Rubén Mendoza.



Rubén Mendoza © Philippe Lebruman

Les années 2000 ont vu renaître de ses cendres le cinéma colombien : dans la décennie suivante, ce mouvement s'est poursuivi avec la consécration internationale de films qui va de *La Sociedad del semáforo* (2010) de Rubén Mendoza, *La Sirga* de William Vega (2013), *Los Hongos* d'Oscar Ruiz Navia (2013), *Gente de bien* de Franco Lolli (2014), jusqu'aux récents *Siembra* d'Ángela Osorio et Santiago Lozano (2015), *L'Étreinte du serpent* (*El Abrazo de la serpiente*, 2015) de Ciro Guerra et *La Terre et l'ombre* (*La Tierra y la sombra*, 2015) de César Augusto Acevedo, pour ne citer que les plus connus d'entre eux. La production des longs métrages colombiens n'a cessé de croître en quantité mais aussi et surtout en qualité, portée notamment par une nouvelle génération de cinéastes dans laquelle s'inscrit pleinement Rubén Mendoza. Ce sang frais s'alimente aussi bien des références du cinéma d'auteur étranger que de l'histoire de l'industrie nationale notamment avec l'expérience exceptionnelle et novatrice de « Caliwood » des années 1970-1980. Cette autodénomination ironique proposée a posteriori par les

auteurs poètes et cinéastes, est une affirmation revendicatrice non dissimulée d'un cinéma relocalisé alternatif par rapport aux médias de communication dominants, comprenant notamment le cinéma. En naissant en 1980 au moment où le Groupe de Cali affirmait sa pleine maturité, Rubén Mendoza est incidemment un héritier direct de celui-ci. En effet, après avoir suivi différentes formations à l'art de mettre en ordre et en formes cinématographiques à l'université, lors d'ateliers donnés par Jaques Rubeirollis et aux ateliers Varan en France, Rubén Mendoza est avant tout né cinéaste du fait de sa collaboration en tant que monteur des films de Luis Ospina (pour *Un tigre de papel* (2008) et *La Desazón suprema : retrato incesante de Fernando Vallejo* (2003), l'un des chefs de file du Groupe de Cali. La paternité cinématographique assumée, c'est tout naturellement que l'on retrouve chez Rubén Mendoza une réadaptation du concept de « faux documentaire » initié et revendiqué par Luis Ospina avec son *Agarrando pueblo* (1977) pour son film *Memorias del calavero*.

Résolument et politiquement anarchiste, le cinéma de Rubén Mendoza devient politique en allant saisir avec sa caméra ce qui reste en marge de la représentation officielle de la société colombienne. Cet intérêt pour la réalité sociale au-delà des clichés préfabriqués le conduit à se confronter au chaos d'un monde pour illustrer l'indignation et la force de survie des laissés-pour-compte des grandes lignes des hommes de pouvoir, qu'ils soient légaux ou illégaux. Il y a dans cet intérêt pour la marginalité une fascination pour une quête de quiétude qui affronte le vide métaphysique d'une société de consommation bourrée aux hormones de croissance. La marge en question dans la filmographie de Rubén Mendoza inclut aussi bien les individus que leur géographie même dans laquelle ils s'adaptent et adaptent leur vie. Ainsi, en est-il de la « société du feu rouge » (en espagnol : *La Sociedad del semáforo*) où il est question d'acrobates, poètes, musiciens, vendeurs ambulants gagnant leur vie là où la société normée est contrainte à se mettre à l'arrêt, le temps du passage d'une couleur à une autre.

Paradoxalement, le cinéma de la marge devient sous le regard du cinéaste une métaphore de la Colombie. Ce pays désigné encore récemment comme « le pays le plus heureux du monde » manifeste une joie de l'immédiat instant malgré le poids d'une histoire douloureuse, à l'instar du parcours du protagoniste principal de *Memorias del calavero* (2014). Les personnages des films de Rubén Mendoza, la plupart interprétés par des non professionnels, sont ainsi tout à la fois eux-mêmes et plus qu'eux-mêmes, leur imaginaire intime prenant une dimension qui capte à merveille une mise en scène qui ne laisse rien au hasard, malgré l'inspiration permanente de la réalité brute.

Cette liberté de ton qui le conduit aussi bien à alterner longs métrages documentaires et fictions, loin de la logique de la rentabilité immédiate dans les salles de cinéma, le situe dans une courageuse radicalité, au sens du respect qu'il met à représenter ce qu'il sent et ce qu'il voit dans un monde trop souvent laissé dans le hors champ de la conscience commune. La rébellion de Rubén Mendoza se situe dès lors dans cette belle obstination à poursuivre un cinéma qui part d'une nécessité intérieure à embrasser l'ordre intime dans le chaos public. On se déplace alors beaucoup dans sa filmographie, qu'il soit question d'un road movie à un moment donné du récit ou de l'emplacement de la caméra dans ces lieux oubliés, à la ville comme à la campagne. Dans l'un des pays qui porte l'une des plus grandes populations de déplacés, chaque lieu est porteur d'une riche mémoire, qu'il s'agit du lieu quitté comme du lieu d'accueil. C'est aussi l'art du cinéma de Rubén Mendoza de filmer ainsi l'invisible.

Entretien avec Joanna Grudzinska, réalisatrice de "Révolution école 1918-1939"

4 JUIL. 2017 PAR CÉDRIC LÉPINE BLOG : LE BLOG DE CÉDRIC LÉPINE

Au sein de la programmation du festival International du film de La Rochelle, le documentaire "Révolution école 1918-1939" de Joanna Grudzinska posait la question fondamentale de l'éducation, de la place des enfants dans la société et du lourd héritage laissé d'une génération à une autre, thèmes que l'on retrouvait avec une étonnante contemporanéité dans de nombreux films.



Jean-Michel Sicot © Joanna Grudzinska

Cédric Lépine : L'époque que tu étudies dans ton film a pour caractéristique de marquer les débuts de la nouvelle prise en considération de l'enfant en tant que tel dans la société.

Joanna Grudzinska : En effet, d'ailleurs Ellen Key écrivit à ce sujet *Le Siècle de l'enfant* en 1899. Le XXe siècle voit ainsi la naissance moderne intellectuelle de l'enfant. Ainsi, l'enfant peut dès lors exister en tant qu'individu, en tant que personne : il n'est plus un adulte imparfait, ou un adulte handicapé par sa petitesse et son inaccomplissement physique. Il est donc devenu un individu à part entière avec ses prérogatives particulières, son propre rythme, etc., qui ne sont pas inférieurs à celui de l'adulte. C'est là quelque chose que l'on peut

expérimenter au quotidien avec les enfants : on a toujours l'impression qu'ils sont en-deçà de nous rythmiquement alors qu'ils ont juste un rythme différent et une possibilité d'évolution extrêmement grande si l'on prend précisément en considération leur rythme. Dans une époque d'industrialisation massive et de mise en place d'un rythme de production effréné, la prise en compte du rythme différent de l'enfant peu surprendre. Peut-être que l'on avait besoin à ce moment d'un contre-rythme, d'une opposition pour garder une liberté. En effet, l'enfant a donné une liberté à l'adulte aux XIX et XXes siècles et a sauvegardé le lien de l'adulte avec sa propre vie, son propre accomplissement personnel. Je pense que tout cela a été projeté dans l'enfant.

C. L. : Peut-on considérer que les intellectuels et penseurs de la pédagogie du début du XXe siècle ont étudié les enfants dans le but de proposer une nouvelle organisation sociale après la faillite du projet social que constituent les massacres de la Première Guerre mondiale ?

J. G. : Oui, d'ailleurs je me suis demandé tout au long de la réalisation de ce film à quel point les enfants n'étaient pas des « cobayes » pour eux afin d'expérimenter des théories plus larges sur la société en général. Ce que j'ai retenu de cette histoire c'est que conscients de leur finitude et de leur fragilité, ils ont décidé de prendre en compte l'handicap pour voir comment il pouvait y avoir un progrès. Par exemple, lorsque Freinet est de retour à la vie civile après la guerre, il lui manque un poumon et la plupart des penseurs pédagogues faisaient leurs expériences sur des enfants handicapés. Cela a été la remise en cause de la norme et de l'handicap. C'est extrêmement moderne à une époque de normalisation intensifiée autour d'une identité hétérosexuelle blanche accomplissante et dynamique.

C. L. : L'école devient alors un lieu où l'on repense à l'échelle de toute la société une autre manière de vivre ensemble en offrant une vraie place notamment à chaque genre ?

J. G. : Ce sont en effet des pionniers de la réflexion sur le genre, c'est-à-dire qu'ils revendentiquent une masculinité pacifiée. Ils peuvent dès lors avoir un rapport à l'enfant qui ne repose pas sur l'autoritarisme mais plutôt sur des interactions, prérogatives qui étaient jusque-là réservées aux femmes. Ils bousculent ainsi toutes ces valeurs établies. Je pense qu'ils ont une expérience assez terrible du collectif puisqu'entre l'école et l'armée, il fallait agir comme un seul homme prêt à s'exécuter. Ils ont donc commencé à penser les notions de développement individuel dans le collectif où se joueraient des espaces de rencontres où chacun resterait différent. Si le film s'intitule « Révolution école », c'est parce qu'il y a inversion des valeurs, une révolution au sens scientifique du terme.

C. L. : Peux-tu parler de la pensée de Tzvetan Todorov qui parcourt le film ?

J. G. : J'ai découvert cet auteur avec l'un des coscénaristes du film, Léa Todorov, qui est aussi la fille de Tzvetan Todorov. Le film devait d'ailleurs s'appeler « Un frêle bonheur » d'après un de ses livres, à propos de la frêle possibilité des uns et des autres d'être en paix. Ce qui m'a le plus intéressé chez Todorov et les pédagogues auxquels il est, selon moi, relié, c'est cette revendication pour une histoire des idées qui ne soit pas matérialiste dialectique mais qui opérerait un retour au spiritualisme de la fin du XIXe siècle. Ce sont là des croyances en des puissances qui nous régissent et qui ne sont pas directement transformables en force de travail, en organisation sociale mais qui peuvent donner aux individus une dynamique intérieure sans qu'on les mette automatiquement dans des cases. La découverte de la pensée spiritualiste a pour moi été magnifique. Je pense que la fin du spiritualisme correspond aux années 1930 qui marquent pour moi la fin du XIXe siècle. Exhumer les archives de

ces témoignages a engendré des moments de grande émotion. C'est enthousiasmant de se sentir héritière de cela aussi, plutôt que d'avoir comme seul héritage le matérialisme dialectique qui a engendré des dictatures dans les pays de l'Est, notamment la Pologne dont je suis originaire.

C. L. : Quelle était la place des parents dans ces expériences pédagogiques ?

J. G. : En l'occurrence, il faut avouer que l'École nouvelle était très « antiparents ». Les pédagogues avaient un rapport compliqué à leur propre parentalité. Ils ont beaucoup développé les internats afin d'éloigner les enfants de leurs parents, parce qu'ils considéraient que la famille était le foyer d'une névrose bourgeoise, de lieux de souffrance pour les uns et pour les autres. Ils n'avaient pas tout à fait tort car les parents avaient beaucoup de difficultés à ne pas user de leur pouvoir.

C. L. : Les parents acceptaient ce constat d'échec dans la relation avec leurs enfants lorsqu'ils confiaient ceux-ci aux pédagogues de l'École nouvelle ?

J. G. : Il faut dire que c'est une époque où la plupart de ces enfants étaient orphelins suite à la Première Guerre mondiale. Il y avait aussi des parents des classes plus aisées qui voulaient vraiment faire cette expérience de l'internat. La question de la transmission est bien là dans l'École nouvelle et elle est d'autant plus complexe lorsqu'elle repose sur des liens biologiques : se pose alors la question de ce que c'est qu'un parent. La question de la pédagogie qui traverse tout le film n'interroge que cela. Finalement, la parentalité biologique est peut-être restreinte par rapport à la parentalité morale, intellectuelle et spirituelle à l'égard de l'enfant. Je pense que c'est cela qui étaient en jeu pour ces pédagogues à l'égard des orphelins dont ils voulaient devenir les parents : se pose là aussi la question affective.

RÉVOLUTION ÉCOLE 1918-1939

Un film de
Joanna Grudzinska



© Archives Institut Jean-Jacques Rousseau, Genève (Suisse) - Le Trio à Combollar 1920



10 jours, 200 films, 14 écrans et des milliers d'émotions sur grand écran

"Le programme du plus cinéphile des festivals est encore et toujours gargantuesque!" annonce Télérama pour cette édition.

Sur 14 écrans, à raison de 5 séances par jour (de 9h45 à 22h15), le Festival présente environ 200 films de fiction, des documentaires, des films d'animation, originaires du monde entier, dans tous les formats. Ce Festival a toujours été non compétitif afin que les réalisateurs et leurs films soient présentés sur un plan d'égalité et toutes les séances sont ouvertes au grand public.

Le Festival s'organise de la façon suivante :

Des rétrospectives de réalisateurs ou acteurs disparus. Leur oeuvre est, autant que possible, programmée dans son intégralité, en privilégiant les films oubliés ou restés inédits, ou ceux qui viennent d'être réédités.

Des hommages, en leur présence, à des réalisateurs ou à des acteurs invités. Sont présentés leurs films de fiction, leurs documentaires, leurs courts métrages, les films qu'ils ont réalisés pour la télévision, et, si c'est le cas, les films dans lesquels ils ont joué ou qu'ils ont produits.

Des découvertes, en leur présence, de cinéastes méconnus en France ou de cinématographies trop peu diffusées.

Ici et Ailleurs, une quarantaine de films, inédits ou en avant-première, venus du monde entier.

D'hier à aujourd'hui : l'histoire du cinéma à travers des films rares, restaurés ou réédités.

Des films pour les enfants : le Festival propose également, chaque jour, 3 séances destinées au jeune public

Les temps forts du festival

Petite sélection forcément subjective des grands moments du festival

LA rétrospective Andreï Tarkovski

Affiche 2017 © Stanislas Bouvier

: l'intégrale de l'œuvre en copies restaurées ! le tout accompagné de conférences, de tables rondes et de lecture. Un grand moment pour tous les cinéphiles qui ne rateront cet événement sous aucun prétexte.

Les rétrospectives Hitchcock et Cacoyanis : 32 films du maître du suspens sont programmés, de quoi réviser ses classiques et 5 films en copies restaurées du réalisateur de Zorba le Grec

Des hommages à **Laurent Cantet** avec projection de l'intégralité de son œuvre, un hommage au colombien **Rubén Mendoza**, à **Volker Schlöndorff** (11 films présentés), à **Andrei Ujica** (La trilogie) et à **Katsuya Tomita**. Tous ces réalisateurs seront présents sur le festival.

Un gros plan sur le **cinéma Israélien** (16 films) et la sélection **ici et ailleurs** qui proposera une sélection de 46 longs métrages de 2016 et 2017 dont **120 Battements par minute** de Robin Campillo (Grand Prix Cannes 2017) et de nombreux inédits en France

Et aussi : **d'hier et d'aujourd'hui**, une sélection d'incontournables classiques, une série **Laurel et Hardy**, une journée avec **Jean Gabin** et une nuit avec **Schwarzie**.

De quoi rassasier les plus exigeants des cinéphiles et cinévores !

Découvrir tout le programme et les informations pratiques : www.festival-larochelle.org

Festival international du film de La Rochelle : ni prix, ni jury, mais quel programme



«Barbara», le film de Mathieu Amalric dédié à l'immense chanteuse présenté à Cannes, ouvrira le festival de cinéma de La Rochelle. (DR)

La 45e édition du Festival international du film de La Rochelle s'ouvre ce vendredi pour dix jours d'hommages, de rétrospectives et d'avant-premières. Plus de 85 000 cinéphiles sont attendus.

Aucun prix ou palmarès, encore moins de jury : la 45e édition du Festival international du film de La Rochelle, en Charente-Maritime, débute ce vendredi soir et continue de défendre sa vision du cinéma. Ici, nul besoin de robe à paillettes pour accéder à la salle de projection. Et, si les flashes crépitent, c'est autant pour les acteurs et les réalisateurs invités que pour le quidam cinéphile. «Le festival n'est pas compétitif. C'est un peu l'anti-Cannes», résume Arnaud Dumatin, l'un des administrateurs de l'événement, organisé jusqu'au 9 juillet.

Tout un chacun peut assister à la projection des 200 films et documentaires sélectionnés en payant simplement... sa place de ciné. L'an dernier, près de 86 000 personnes ont ainsi fréquenté l'une des 14 salles du festival. «Nous espérons faire mieux cette année. Au regard de la billetterie, c'est bien parti», assure Arnaud Dumatin.

Au fil des années, ce rendez-vous a su imposer son modèle, jusqu'à devenir la quatrième plus grosse manifestation du genre en France. «Les gens viennent pour le festival, mais aussi pour l'ambiance de la ville et du vieux port de La Rochelle, où se situent quasiment tous les événements.» Ce vendredi soir, Mathieu Amalric ouvrira le festival avec la projection de «Barbara», son dernier long-métrage dédié à l'immense interprète.

Focus sur le cinéma israélien

Arnaud Dumatin voit dans ce choix «une exigence et le refus du compromis» caractéristiques du festival rochelais. «Nous évitons de démarrer avec un film trop consensuel, nous avons la volonté d'affirmer notre image», explique-t-il. Le Festival international du film de La Rochelle, c'est aussi une succession d'hommages aux grands noms du cinéma avec la programmation de leur oeuvre complète. Cette année, tous les films d'Andrei Tarkovski, Alfred Hitchcock ou encore Michael Cacoyannis seront ainsi projetés. Idem pour Volker Schlöndorff, Katsuya Tomita et Laurent Cantet, tous trois présents à La Rochelle pour présenter leurs derniers longs-métrages. Et ils ne seront pas les seuls : La Rochelle s'apprête à voir déferler plus d'une cinquantaine de réalisateurs sur le vieux port.

LIRE AUSSI

> [Leur plus belle histoire d'amour c'est Barbara](#)

Un focus sera également consacré au cinéma israélien avec 16 films «audacieux» et majoritairement réalisés par des femmes. Les cinéphiles pourront aussi plonger dans l'histoire du septième art avec la projection de douze longs-métrages restaurés et réédités, comme «Notre pain quotidien», de King Vidor (États-Unis, 1934). Même «Schwarzie» (Arnold Schwartznegger) aura droit à une nuit rochelaise avec la projection de trois films mythiques samedi prochain, de 20 heures à 3 heures du matin. Au total, 400 projections ont été programmées. Cinquante de plus que l'an passé.

Fabien Paillot (@fabienpaillot)

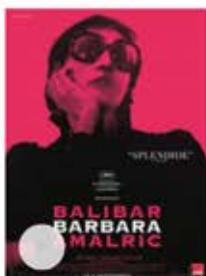
Festival International du Film de la Rochelle 2017

Du 30 juin au 9 juillet 2017, retrouvez dans les salles de La Rochelle la 45ème édition du Festival International du Film. Vous aurez l'occasion de retrouver les retrospectives de Alfred Hitchcock, Andrei Tarkovski, Michael Cacoyannis et les hommages au cinéma de Laurent Cantet, Rubén Mendoza, Volker Schlöndorff, Katsuya Tomita et Andrei Ujica.

Par ailleurs, le festival vous propose de découvrir le cinéma israélien d'aujourd'hui ainsi que des films restaurés pour notre plus grand plaisir.

Nous vous présenterons ici la section "Ici et ailleurs" : Des films très récents de jeunes cinéastes ou de réalisateurs chevronnés, venant du monde entier, en avant-première de leur sortie en salles ou encore inédits en France

Vous pouvez également retrouver toute la programmation du festival : <http://www.festival-larochelle.org/festival-2017/films>



Barbara (2017)

1 h 37 min. Sortie : 06 septembre 2017. Drama.

Film de [Mathieu Amalric](#) avec Jeanne Balibar, Mathieu Amalric, Vincent Peirani

[Séances de cinéma \(5 salles\)](#)

Soirée d'ouverture
Séance en présence du cinéaste



120 battements par minute (2017)

2 h 20 min. Sortie : 23 juillet 2017. Drama.

Film de [Robin Campillo](#) avec Nahuel Perez Biscayart, Arnaud Valois, Adèle Haenel

[Séances de cinéma \(46 salles\)](#)

Séance en présence du cinéaste



A l'ouest du Jourdain (2017)

West Of The Jordan River (Field Diary Revisited)

Sortie : 31 octobre 2017.

Film de [Amos Gitai](#)

[Séances de cinéma \(6 salles\)](#)

Inédit en France



Avant la fin de l'été (2017)

1 h 20 min. Sortie : 12 juillet 2017.

Film de [Maryam Goormaghligh](#)

[Séances de cinéma \(1 salle\)](#)

Séance en présence du cinéaste

Festivals cinéma 2017 : la crème des écrans solaires

Jérémie Couston Publié le 07/06/2017.

Si La Rochelle célèbre l'œuvre de Tarkovski, le légendaire Roger Corman présente sa propre rétrospective à Marseille et les meilleurs films d'animation convergent à Annecy. Sans oublier deux ovnis : les bizarries de l'Etrange festival à Paris et l'ambiance colonie de vacances du Sofilm Summercamp à Nantes.

Festival international du film de La Rochelle

Andreï Tarkovski, Alfred Hitchcock, Michael Cacoyannis pour les rétrospectives ; Laurent Cantet, Volker Schlöndorff, Andrei Ujica et Katsuya Tomita pour les hommages ; les Moomins et Fifi Brindacier pour les enfants. Mais aussi des ciné-concerts inédits, des dizaines de films récents rapportés de Cannes et d'ailleurs, tous les longs métrages restaurés qui sortiront dans les douze prochains mois : le programme du plus cinéphile des festivals est encore et toujours gargantuesque !

Du 30 juin au 9 juillet, La Rochelle (17), festival-larochelle.org, 3,50-90 €.

Alain Cavalier : "Mes rêves sont aussi des films"

Propos recueillis par Jérémie Couston Publié le 08/07/2017.



A 85 ans, le cinéaste est de retour au Festival international du film de la Rochelle pour y présenter six beaux portraits documentaires consacrés à ses proches. Rencontre avec ce "filmeur" au long cours.

Alain Cavalier est un habitué du festival de La Rochelle. En 1979, il y présentait déjà son tout premier « journal intime », le très radical *Ce répondeur ne prend pas de message*, dans lequel il se filmait le visage recouvert de bandelettes, telle une momie ou l'homme invisible. Funestes oripeaux dont l'avaient affublé le chagrin et la dépression avec lesquels il se débattait alors.

Le voici en pleine forme, à 85 ans, pour y montrer une série de six portraits consacrés à six de ses proches, qu'il a filmés au plus près, comme d'habitude, sur la durée, certains sur une décennie, avec sa fidèle caméra Sony. Des inconnus (son boulanger, son cordonnier, une vieille amie) ou d'autres qui le sont moins (l'acteur Bernard Crombey, le journaliste Philippe Labro).

Tous filmés avec cette proximité et cette profonde humanité qui étaient déjà à l'œuvre dans ses précédents portraits, que l'on pense à ceux réunis dans *Vies* (2000) ou à ceux de la série de vingt-quatre portraits de femmes réalisés pour Arte il y a près de trente ans. L'occasion de renouer avec Alain Cavalier un dialogue toujours fécond sur son humble métier de « filmeur » et le temps qui passe, inexorablement.

— “Le temps dure un peu plus grâce à ma caméra”

Au festival de La Rochelle, on pouvait voir un beau documentaire sur les églises romanes de Saintonge (Le Film de Bazin, de Pierre Hébert) conçu à partir des photographies du critique de cinéma André Bazin, catholique et grand admirateur de l'art roman. Ce documentaire s'ouvre par un extrait de son célèbre texte, *Ontologie de l'image photographique* : « *Le cinéma enclave dans notre vie vivante un morceau de temps mort.* » Assumez-vous, comme Bazin l'avait théorisé, votre rôle d'embaumeur ?

Ce qui m'intéresse, c'est le temps mort. J'essaie de faire en sorte qu'il ne meure pas. A l'image de *la Sortie des usines Lumière*, qui a fixé pour l'éternité ces ouvrières qui travaillaient à fabriquer des caméras. J'ai un goût de la vie assez prononcé, du moins dans ses manifestations filmables. J'évite à certaines choses de mourir. Le temps dure un peu plus grâce à ma caméra.

Je comprends très bien ce que voulait dire Bazin. La force de la piété des églises romanes contraste avec l'art gothique. J'ai appris quand j'étais jeune que le gothique flamboyant était une corruption du style roman primitif. On est passé d'un style simple, d'églises de taille modeste à quelque chose de tape-à-l'œil, de plus riche. Le clergé avait beaucoup d'argent à l'époque et voulait impressionner la population. Plus les églises sont devenues hautes, puissantes, politiques, plus ça a dégénéré.

Exactement comme le cinéma. Quand on commence à exagérer pour maintenir la clientèle, on perd l'innocence des premiers âges. Les premiers âges du cinéma, et je n'oublie pas *Le Voyage dans la Lune* de Méliès, ont consisté à prendre des morceaux de réel pour les conserver. Les frères Lumière envoyait des tas de gens aux quatre coins du monde pour le filmer et en conserver une trace. Une caméra, de la pellicule et ils allaient filmer la Muraille de Chine.

Seriez-vous un opérateur Lumière du XXIe siècle ?

Absolument. Mais j'ai aussi fait le contraire dans la première partie de ma vie de cinéaste. J'ai filmé des personnes superbes, éclairées par des très bons chefs opérateurs, avec des scénarios un peu travaillés par des gens compétents pour impressionner la population.

Qu'est-ce qui distingue les six portraits de votre nouveau film des vingt-quatre portraits de femmes réalisés pour Arte et des quatre portraits réunis dans votre film *Vies* ?

La durée. Quand j'ai fait mes premiers portraits pour Arte à la fin des années 80, je me méfiais de la télévision qui, petit à petit, donnait de plus en plus de place à la publicité. Ils m'ont proposé de les faire en treize, vingt-six ou cinquante-deux minutes. J'ai choisi treize minutes pour être sûr de ne pas être coupé par un message publicitaire. Ce qui m'a aussi permis d'en faire plus. Les portraits réalisés pour *Vies* faisaient, eux, entre trente et quarante minutes chacun.

Pour ces nouveaux portraits, je n'ai pas choisi une durée spécifique au départ car ils n'ont pas été tournés pour être diffusés, montrés, publiés. Ils faisaient partie de mon journal. J'ai réuni des morceaux dans le temps, parfois sur une période de quinze ans, pour en faire un film. Je n'étais à l'aise que dans le format long, à cause de l'abondance de la matière. Ce qui m'a conduit à faire six films de cinquante minutes, pour répondre à la règle imposée par la télévision.

— “Comme Molière, je fais une petite tournée en province avant de montrer mon film à Paris”

Quelle vie auront ces six portraits ?

Je ne suis pas pressé de les voir diffusés à la télévision. Je souhaite d'abord les montrer en festivals, comme ici à La Rochelle ou en avril dernier à Nyon [Visions du réel, ndlr] et en septembre prochain à Milan. Pourquoi pas une petite sortie en salles sous une autre forme, avec des présentations ? Le film a coûté pour l'instant 72 000 euros tout compris. Et avec Michel Seydoux, mon producteur, nous avons convenu de laisser à ce film-monstre le temps de trouver son public, sans tenter de chercher la rentabilité en allant quémander de l'argent à droite ou à gauche. Comme Molière, je fais une petite tournée en province avant de le montrer à Paris [rires].

Vous n'avez pas perdu votre regard d'entomologiste.

C'est mon regard, mon point de vue. Les gens le discernent, s'y sont habitués. J'espère qu'ils l'oublient vite pour essayer de rentrer affectivement, politiquement, personnellement dans ce que je montre, qui est une partie d'eux-mêmes aussi. Ce regard, et ces gros plans, posent parfois un problème. Un problème de distance avec certains corps. Il y a certains corps dont on peut se rapprocher, d'autres dont il vaut mieux rester éloigné. Des personnes à mettre en contact, d'autres à isoler. Je fonctionne à l'instinct, selon ce qui se passe, selon la lumière. Dans la vie, je me mets toujours à un angle où je peux filmer, et je me laisse guider. Dans ce café, par exemple, j'ai une vue sur la rue, avec une belle profondeur de champ et un plan net sur vous. documentaires. Je fais souvent ce rêve récurrent où je suis perdu dans une foule immense, dans une gare, une avenue. Je suis poursuivi et je me faufile pour échapper à un danger.

Avez-vous votre caméra dans vos rêves ?

Non, je suis filmé d'un point de vue objectif. Comme dans mon ancienne vie, dans les films de fiction, où la caméra représente un point de vue objectif. Je me vois, au milieu des gens. Et je me sens observé.

Par qui ?

Sans doute par Dieu. A cause de mon éducation religieuse. Même si je suis devenu athée. Je laboure tout ça pour essayer de m'en sortir mais je ne suis pas sûr d'y parvenir.

— “Mon enfance a été dominée par l’Occupation. Ça m’est resté dans le sang et dans le cerveau”

Et que fuyez-vous dans vos rêves ?

Une certaine culpabilité, un danger pressant. Mon enfance a été dominée par l’Occupation. L’Europe a été à feu et à sang. Des millions de personnes sont mortes, notamment dans mon petit bout de monde qui s’entredéchirait. Ça m’est resté dans le sang et dans le cerveau.

Reste-t-on toute sa vie l’enfant qu’on a été ?

On bâtit autre chose. On découvre autre chose. Mais on est frappé par les premières impressions, qui sont souvent des images. Et quand on travaille les images, comme moi, on passe sa vie à les classer, les rejeter.

Dans le portrait consacré à Philippe Labro, ce dernier dit à un moment : « Il n'y a rien à faire, dès qu'il y a une caméra, les gens sont différents. » Ce qui m'a fait penser à la distinction que vous faites entre les « corps glorieux » (les acteurs) et les « corps innocents » (les non acteurs). Diriez-vous que les six personnages de votre nouveau film sont tous des « corps innocents » ?

Ils sont innocents car très liés à moi. On a une intimité qui nous permet d’être, moi filmeur et eux filmés, en dehors de toute représentation. Quand vous filmez un corps glorieux, il n’y a pas cette familiarité. Car il est glorieux et vous ne l’êtes pas. Vous avez parfois un pouvoir intellectuel mais pas de pouvoir de représentation, d’entente directe, corporelle, érotique avec le public, comme eux. Cette différence subtile vous est rappelée à chaque fois que vous filmez un corps glorieux.

Mais vous ne pouvez pas nier que vos « corps innocents » ne jouent pas un rôle face à votre caméra.

On n'est pas dans du cent pour cent. Il y a des choses qu'ils ne vous diront pas. Des choses que vous ne filmerez pas. Rien n'est absolument parfait. Rien n'est parfait. Mais un certain degré de familiarité, d'empathie, fonctionne mieux que le rapport de force avec un acteur professionnel. On ne va pas plus loin avec un acteur, même avec sa technique.

Vos portraits touchent parfois des choses très intimes. Vos personnages ont-ils demandé à retirer certains passages ?

Jamais une retouche. Ni dans ces portraits ni dans mes films précédents. Ce qui m'a donné une forme de confiance. Certains spectateurs sont parfois plus gênés et se retirent, eux, de la confession publique.

— “Toute vie est un récit en marche”

Quelle quantité d’images filmez-vous pour arriver à un portrait de cinquante minutes ?

Vous voyez la fine fleur. J’ai énormément d’images. Avec mon monteur, on regarde tout et on ne garde que les moments un peu juteux, un peu vitaux. Petit à petit, on arrive à un fil rouge, un récit en marche pour que le spectateur ne s’ennuie pas. Mais toute vie est un récit en marche. La première, c'est la nôtre.

Pourquoi être allé fouiller dans vos archives pour en tirer ces six portraits ?

Cela vient d'un trou noir. Je devais faire un film avec une très bonne romancière, Emmanuelle Bernheim, qui avait un père assez âgé, qui a eu un AVC, et lui a demandé de l'aider à en finir. Elle a organisé sa mort et après, elle en a fait un livre. Mais elle n'avait jamais écrit de livre à la première personne, elle hésitait. Comme nous sommes liés depuis trente ans, je l'ai aidée un petit peu à entrer dans le jeu. Lors de l'écriture, elle m'envoyait son texte par chapitre. Je ne l'avais jamais lu entièrement. Son livre a été publié [Tout s'est bien passé, Gallimard, 2013, ndlr] et a eu un certain succès.

Un jour, je prends le train et je l'achète à la gare pour le lire en continuité. En le redécouvrant ainsi, je prends conscience du film que je pourrais en tirer, avec elle dans son propre rôle et moi dans celui de son père hémiplégique. J'arrive à un âge où je commence à penser au futur un peu bizarre et cela me plaît beaucoup. J'imaginais une relation comme celle que j'ai eu avec Vincent Lindon dans *Pater*, où la réalité et la fiction se mélangent. Je pensais qu'elle refuserait mais elle m'a dit oui. On était prêt à tourner quand elle m'appelle pour m'annoncer qu'elle a un cancer au sein et qu'elle se fait opérer la semaine suivante. Je lui dis : « *Le film vous attendra*. » Au bout de sept mois, elle est remise, on se prépare à tourner à nouveau. Et je reçois un nouveau coup de fil : le cancer est passé au poumon. Re-chimio. Et puis c'est passé au foie et au cerveau. Elle est morte il y a deux mois.

Il fallait que je fasse quelque chose pour m'occuper et oublier ce projet. C'est pour ça que je suis allé fouiller dans mes archives. Pour lutter contre ce film qui ne s'est pas fait. Son père était amateur d'art, homosexuel et riche. Je ne suis ni homosexuel, ni amateur d'art, au contraire, je conchie les expositions, l'art classé, et je veille à ne pas avoir beaucoup d'argent. Je n'étais donc pas très à l'aise. Pour être plus proche de moi, je lui propose que mon personnage soit cinéaste. Elle était soulagée car cela lui permettait de s'éloigner du souvenir de son père, qui lui avait fait beaucoup de vilénies au cours de sa vie. Au moins, sa mort aura permis de faire éclore ces six portraits.

— “Nous, cinéastes, avons été élevés au suspense pour que le spectateur suive le spectacle qu'on lui propose”

Avez-vous une idée de votre prochain film ?

Je le tourne en ce moment. C'est sur mon état actuel. Je suis vivant, j'ai 85 ans. Et je sais que ça peut s'arrêter demain. Il y a un danger et une certitude. Tout ce qui est là est là. Mais en même temps, il faut se préparer à un fondu au noir. Quel meilleur suspense ? Nous, cinéastes, avons été élevés au suspense pour que le spectateur suive le spectacle qu'on lui propose. L'attente et la résolution de l'attente. Dans ma lutte contre la montée du danger chez Emmanuelle Bernheim, j'avais deux projets en parallèle : le montage des portraits et ce nouveau film dans lequel elle s'est bien sûr invitée, malgré elle.

Vous n'êtes pas malade ?

Je n'ai pas de cancer. Je n'ai pas de maladie fondamentale. A l'heure où je vous parle. Demain matin, je ne sais pas. Tout est mélangé. La vie, l'absence de vie, le bonheur, la difficulté potentielle. Pour un cinéaste, c'est un état assez formidable.

Cinq scènes inoubliables d'Andréï Tarkovski

Les cinq premiers films du réalisateur russe ressortent en salles, parallèlement à la rétrospective intégrale de son œuvre au festival de la Rochelle et à la Cinémathèque française. Hommage à un cinéaste humaniste et mystique.

Il en est que les films d'Andréï Tarkovski (1932-1986) découragent. Trop longs. Trop profonds. Mais ceux qui s'y frottent, un jour, ne s'en détachent plus jamais. Sans doute découvrent-ils dans ces œuvres à l'opposé des modes (que des sentiments en guise d'action) une étrangeté qui les révèle à eux-mêmes. On ne sort pas indemne de Tarkovski, mais, le plus souvent, transfiguré.

Une rétrospective se déroule actuellement au Festival international du film de La Rochelle (jusqu'au dimanche 9 juillet 2017), ainsi qu'à la Cinémathèque française à Paris (jusqu'au mercredi 12 juillet). *Stalker* sort en Blu-Ray chez Potemkine. Et ses cinq premiers films, restaurés, sont à nouveau projetés en salles. Pour chacun, nous avons choisi un moment inoubliable.

"L'Enfance d'Ivan" (1962)

Le jeune soldat est sidéré : face à lui, Ivan, un gamin russe comme les autres, utilisé comme espion pour traquer les nazis, est devenu une machine à tuer. Un visage d'ange au cœur de pierre. Dans ce long échange de regards, Tarkovski filme l'enfant comme une caricature d'adulte, droguée à la violence et à la haine.

Les Allemands ne sont pas seuls responsables d'avoir créé un tel monstre. Les Russes, aussi, qui l'ont arraché à son enfance, à sa mère, à la terre où il vivait en paix... C'est dire que le film, *Lion d'or à Venise*, n'est pas accueilli, en URSS, avec l'enthousiasme qu'il mériterait. Les ennuis du cinéaste commencent...

"Andréï Roublev" (1967)

Bien sûr, il y a le moment, superbe, où un jeune homme qui prétend avoir hérité de la technique de son père, entreprend de construire une immense cloche. Il a menti, en fait. Mais c'est en le voyant réussir, contre toute logique, son projet qu'Andréï Roublev, artiste depuis longtemps saisi par le doute, retrouve espoir et confiance en son art...

Mais l'instant le plus étonnant de cette fresque de trois heures est son dénouement : ces icônes qui, soudain filmées en couleurs éclatantes, exaltent le long périple du peintre vers sa vérité : « *A travers l'art, disait le cinéaste, l'homme exprime son espoir. Tout ce qui n'exprime pas cet espoir, ce qui n'a pas de fondement spirituel, n'a aucun rapport avec l'art.* »

"Solaris" (1971)

Dans cette réponse à *2001, l'Odyssée de l'espace*, de Stanley Kubrick, qu'il jugeait trop matérialiste, Tarkovski insiste sur la peur. Celle qui saisit son héros dès lors qu'il débarque dans la station spatiale, quasi déserte. Très vite, une jeune femme lui apparaît, sa propre épouse qui s'est suicidée dix ans auparavant. Plus il tente de repousser – de détruire – cette apparition, plus le fantôme réapparaît, à chaque fois plus humain, plus charnel. Tel un remords immortel...

Comme il fera dans *Stalker*, quelques années plus tard, le cinéaste décrit des êtres fous d'angoisse, presque des zombies usés par de fausses valeurs auxquelles ils s'accrochent obstinément et par leur désespérant manque de foi. Son but ultime : « *que le spectateur puisse apprécier la beauté de la Terre, qu'il pense à elle en revenant de Solaris, qu'il sente, soudain, la douleur salutaire de la nostalgie* »...

"Le Miroir" (1974)

Elle s'est trompée. Elle est sûre d'avoir laissé une coquille dans le titre du journal à paraître le lendemain matin. Alors, elle court, morte d'angoisse, dans les couloirs de l'imprimerie déserte, redoutant de trouver la preuve de son étourderie qui – le camarade Staline n'appréciant guère les plaisanteries – risque de les envoyer au goulag, elle et les siens... C'est la seule scène réellement politique (fondée sur un épisode vérifique, survenu dans les années 30) de cette autobiographie rêvée.

Dans ce film qui suit les aléas de la mémoire – c'est son *Amarcord* à lui –, Tarkovski fait jouer, pour la plus grande joie des pays, sa femme et sa mère par la même actrice, filme une bourrasque, une vitre qui se brise, une isba en feu, le vent dans des herbes hautes et une vieille dame qui croise la route de son fils quand il avait 8 ans...

"Stalker" (1979)

Une fois de plus, le « *stalker* » (le passeur) a bravé les dangers de la « *zone interdite* » pour mener deux hommes (un savant et un littérateur) jusqu'à la « *chambre des désirs* » : celle qui révèle les êtres à eux-mêmes. Mais c'est pour s'apercevoir qu'ils veulent détruire ce lieu qui justifie sa vie... « *Je suis une larve, c'est vrai, hurle-t-il,*

Festival international du film de La Rochelle la cinéphilie chevillée au corps



Du 30 juin au 9 juillet, La Rochelle est la cité du 7^{ème} art avec la 45^{ème} édition de son Festival international du film, réputé pour son ambiance décontractée. Pléthorique, alternant avec intelligence nouveautés et classiques inoxydables, la programmation donne le tournis mais surtout envie.

Si l'affiche de la 45^{ème} édition du Festival international du film de La Rochelle – signée comme chaque année du peintre Stanislas Bouvier – laisse entrevoir une jeune fille endormie, tout porte à croire que le spectateur n'est pas prêt, lui, de roupiller dans les salles obscures de la cité maritime. Pourquoi ? Car encore une fois la programmation du plus cinéphile des festivals français est carrément enthousiasmante ! Pas de place pour les chichis, photo-call et autres concours : tapis rouge, compétitions et palmarès sont inexistants. Ici on leur préfère le plaisir de se faire une toile, qu'elle soit fraîche via des avant-premières ou plus tournée vers la nostalgie avec des rétrospectives bien pensées.

Avant-premières dans *Ici et Ailleurs*

Une très large sélection d'avant-premières est au menu. Parmi celles-ci, la Palme d'or *The Square* de Ruben Östlund, le Grand Prix



Générateurs d'Etincelles Culturelles

120 battements par minute de Robin Campillo et d'autres Cannois tels que *Vers la lumière* de Naomi Kawase, *Faute d'amour* d'Andrei Zviaguintsev, *Happy End* de Michael Haneke, *Un beau soleil intérieur* de Claire Denis ou encore la Caméra d'or *Jeune femme* de Léonor Serraille. Le public pourra également découvrir en première française l'Ours d'or *On Body and Soul* de Ildikó Enyedi et d'autres films de la Berlinale tels que *Colo* de Teresa Villaverde, *Une femme fantastique* de Sebastian Lelio ou l'Ours d'or du meilleur premier film, *Été 93* de Carla Simon. Un sans faute (de goût) !

Côté nostalgie

Pour parfaire sa connaissance en histoire du cinéma, La Rochelle est assurément le lieu idéal. Aussi plusieurs rétrospectives sont prévues dans cette programmation 2017 pléthorique. La première, intégrale et en copies restaurées, est consacrée au géant Andreï Tarkovski (1932-1986). Une autre concerne Michael Cacoyannis (1922-2011), réalisateur de *Zorba le Grec* (1964) et une troisième au Maître du suspens, Sir Alfred Hitchcock (1899-1980), avec pas moins de 32 films. Laurent Cantet et Volker Schlöndorff sont au nombre des invités d'honneurs, tandis que le cinéma israélien d'aujourd'hui bénéficiera d'une exposition privilégiée.

Plutôt Schwarzy ou Gabin ?

Parmi les nombreux évènements thématiques, on retient également « *Une nuit avec Schwarzy! Arnold dans tous ses états* », le 8 juillet, avec la projection de *Total Recall* de Paul Verhoeven, *Last Action Hero* de John McTiernan et *Terminator 2* de James Cameron, pour la première fois en France en 3D. Dans un genre plus franchouille, *Une journée avec Jean Gabin* est proposée, 5 jours avant, le 3 juillet. Et ça, est-ce que cela se refuse ?

Arnold, Jean, Alfred et les autres sont à La Rochelle et vous attendent. Et, dans le noir des salles de projection, plus si affinités.

Et plus si affinités



FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA ROCHELLE : « BARBARA » (EN)CHANTE LE FESTIVAL QUAND MICHAEL HANEKE L'ASSOMME.

La séance est à 20h30 mais on murmure dans la ville que dès 17h30 les premiers festivaliers feront la queue dans le hall de La Coursive, cette sublime Scène nationale ancien Couvent des Carmes du 17^{ème} transformée en un des théâtres les plus courus de France. Découvrir *Barbara* de **Mathieu Amalric** se mérite et ici point de passe-droit : les premiers arrivés seront les premiers assis. « *C'est un peu l'anti-Cannes* » résume Arnaud Dumatin, l'un des administrateurs de l'événement et à voir une partie de l'équipe du festival déboulée sur scène à la suite du Maire au moment de la présentation inaugurale de l'événement, qui avec son sac à main, qui en fines sandalettes et jean slim, vous emmène effectivement loin des red carpet habituels du 7^{ème} art. Et c'est tant mieux ! Voyez plutôt la décontraction sur scène des réalisateurs Mathieu Amalric, **Volker Schlöndorff**, **Ruben Mendoza**, **Steve Patry** ou la comédienne nouvellement rochelaise **Valérie Mairesse** qui témoignera durant le festival de son travail avec le réalisateur-culte **Andrei Tarkovski**. Prune Enger, déléguée générale du festival promet une programmation exceptionnelle dont une rétrospective attendue d'**Alfred Hitchcock** (32 films), celle de **Michael Cacoyannis**, un hommage à Laurent Cantet ou un focus sur le jeune cinéma israélien.

Pour l'heure c'est en avant-première qu'est proposé le nouveau film d'Amalric qui fit l'ouverture de la sélection cannoise Un certain regard en mai dernier et consacré à l'auteure-compositeur-interprète culte : *Barbara*. Une actrice va jouer Barbara, le tournage va commencer bientôt. Elle travaille son personnage, la voix, les chansons, les partitions, ça grandit, ça l'envahit même. Le réalisateur aussi travaille, par ses rencontres, par les archives, la musique, il se laisse submerger, envahir comme elle, par elle.

Tordant le coup aux grosses ficelles vulgaires des biopics le réalisateur signe un portrait sensible de *Barbara* en forme d'étourdissant puzzle. Plus film sur un réalisateur (Amalric) et d'une actrice (fascinante Jeanne Balibar) qui participent au tournage d'une biographie de la dame en noir, *Barbara*, subtile mise en abyme, aboutit à un portrait impressionniste et complexe de la chanteuse. Une partie du public a goûté ce portrait allusif aux révélations fugitives, d'autres ont regretté une pudique narration bien trop labyrinthique. Tous ont loué l'exceptionnelle interprétation de Jeanne Balibar.

Jour 2. Qu'importent les étonnantes frimas et giboulées d'un juillet qui commence, les spectateurs sont dès 10h sur le Vieux-Port qui fait face aux Dragons, cinéma partenaire du festival. *Les 4 fils du maître britannique du suspens* font salle comble de bon matin et nombreux sont les festivaliers refoulés à l'entrée de l'avant-première du dernier Michael Haneke *Happy end*.

Si Mathieu Amalric a su éviter l'enchaînement des « tubes » de l'interprète de *Nantes*, préférant les distiller subtilement tout au long de son *Barbara*, Michael Haneke, le double Palmé, propose lui un best-of flou de sa filmographie. Toutes ses thématiques sont ici compulsées et envoyées de manière foutraque à la face du spectateur : l'enfant martyr et bourreau (*Benny's video*, *Le Ruban blanc...*), la fin de vie (*Amour*), l'éclatement de la famille ultra-bourgeoise (*La pianiste*, *Caché...*), la captation des nouvelles images (*Benny's video*, *Caché...*). C'est dans l'ensemble soporifique et anecdotique à de rares fulgurances près : celles où l'immense Jean-Louis Trintignant apparaît à l'écran. Il sauve (presque) à lui ce film – le plus raté du réalisateur autrichien. Autre forte impression : la jeune Fantine Harduin, en tout point parfaite.



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE: LES CHOCS « PETIT PAYSAN » ET « LATIFA. UN COEUR AU COMBAT »

6 juillet 2017 Par
Cedric Chaory

Le cinéma français parle peu du monde agricole, c'est donc un événement que ce *Petit Paysan* de Hubert Charuel présenté en avant-première au jour 4 du festival rochelais en présence de son réalisateur et une de ses actrices principales Sara Giraudeau. Evènement aussi car ce premier long-métrage d'un jeune homme de 31 ans est particulièrement réussi dans sa peinture d'un secteur en perpétuelle crise.



La vache folle est dans le pré

Fils d'agriculteur Hubert Charuel se destinait au métier de vétérinaire mais c'est finalement à la Femis qu'il achèvera ses études – secteur production. Dans la ferme familiale champenoise, il a tourné ce *Petit Paysan*, soit le quotidien de Pierre (interprété par l'impeccable Swann Arlaud) entièrement dévoué à sa trentaine de vaches qu'il élève. Sans les visites de ses parents et de Pascale (Sara Giraudeau), sa sœur vétérinaire, sa vie ne serait qu'une succession de tâches liées à son exploitation laitière. Ses amis ont beau le solliciter, sa mère-entremetteuse le jeter dans les bras de la gironde boulangère du village, Pierre est obnubilé par son travail, surtout depuis que les médias relatent l'apparition d'étranges maladies bovines qui obligent les services sanitaires à abattre les troupeaux affectés.

Misère affective (non Karine Lemarchand *l'amour n'est pas dans le pré*) et dureté du métier – thématiques archi-rabattues sur le monde paysan sont ici traitées en filigrane pour en montrer une autre réalité, plus technique : fichage des vaches, pléthore de contrôle sanitaire, prégnance toujours plus forte de la robotisation, accouchement d'un veau ... Oscillant entre le film de genre et le naturalisme, *Petit Paysan* joue sur un subtil aller-retour entre la comédie (surtout en début de film) et le thriller (Pierre tue ses vaches malades – il est strictement interdit d'éliminer un élément de son troupeau sans prévenir les services sanitaires – et s'échigne à dissimuler ses forfaits.) Hubert Charuel signe un premier film d'une étonnante maîtrise dans sa mise en scène et sa direction d'acteurs. Des débuts ultra-prometteurs.



Jour 5. Latifa, mère courage

« *Latifa s'excuse de ne pouvoir être là. Elle est épuisée et doit se reposer 3 semaines. À la vision du film vous comprendrez les raisons de cette fatigue* » annonce un des réalisateurs du documentaire *Latifa. Le cœur au combat*.

Le 11 mars 2012, la vie de Latifa Ibn Ziaten a basculé : son fils Imad, militaire français engagé dans les parachutistes, tombe sous les balles de Mohammed Merah. Depuis elle a créé une association pour que jamais plus la folie intégriste brise des familles. Cyril Brody et Olivier Peyon lui ont consacré un portrait intimiste : celui d'une femme exceptionnelle qui se bat chaque jour pour remettre à sa hauteur l'idéal républicain et ses valeurs. Inlassablement depuis 7 ans, la mère brisée parcourt la France (collèges, lycées, maisons d'arrêt, foyers de jeunes en difficultés) pour prêcher l'amour de l'autre quelque soit sa couleur, ses origines, sa religion. En France mais aussi à l'étranger (Maroc, au Japon, Etats-Unis).

« *J'ai perdu un frère mais j'ai aussi parfois le sentiment d'avoir perdu ma mère qui court le monde pour combattre l'intégrisme* » confie une de ses filles. Et le combat est âpre : là c'est une jeune Marocaine qui aimerait qu'on tente de comprendre le geste de Mohammed Merah « *victime de la société* », ici c'est un vieil homme lors d'une réunion à l'Assemblée nationale qui explique à Latifa que la religion musulmane est une plaie. Que dire aussi des menaces de mort sur son répondeur, des coups de fil de la famille Merah qui vient l'invectiver (improbable scène qui se déroule dans le Musée Grévin) ?

Mais Latifa tient bon, essuie ses larmes et jure que jusqu'à sa mort elle poursuivra son combat : « *J'ai un énorme vide à combler. Je le comble en allant parler aux autres.* » Aujourd'hui il lui faut tout de même faire une pause de 3 semaines. Mais rapidement elle repartira sur les routes écouter la jeunesse française qui se morfond dans ses cités, l'embrasser, l'épauler. Lui dire qu'elle a un moteur en elle qu'il suffit juste d'allumer.. Elle fera pareil dans les maisons d'arrêt où certains détenus ont lu son livre *Mort pour la France* et voient depuis la République différemment. *Latifa. Un cœur au combat*, touchant documentaire (en partie financé par les généreux donateurs de KissKissBank) éveille les consciences. Il a été acclamé par le public rochelais qui en partie a essuyé quelques larmes. Comment put-il en être autrement?

Petit Paysan, de Hubert Charuel – Sortie le 30 août 2017

Latifa. Un cœur au combat , de Cyril Brody et Olivier Peyon – Sortie le 4 octobre 2017



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE: L'AMOUR À 50 ANS, L'AMOUR À 15 ANS

4 juillet 2017 Par
Cedric Chaory

Jour 3 du Festival international du film de La Rochelle : Juliette Binoche roule des patins à qui mieux-mieux sans toutefois trouver l'amour. Sur la glace, Sarah, 15 ans, chausse les siens de patins en vue d'être une championne de France. Elle rêve aussi d'amour bien plus qu'une médaille d'or. Alfred H, lui, expose ses plus belles affiches dans l'élegante Tour de la Lanterne.



Il bruine sur La Rochelle et l'idée de faire la queue sous le crachin quai Cours des Dames calme le plus passionné des cinéphiles. Y vais / Y vais pas ? ... Y VAIS. En ce début d'après-midi c'est tout de même le nouveau Claire Denis qui est diffusé en avant-première: *Un beau soleil intérieur* qui fit l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs cannoise. Et à défaut de trouver les degrés dans le ciel rochelais, allons nous réchauffer sous le soleil de ... Juliette Binoche. De tous les plans de ce film apaisé, la comédienne rayonne comme jamais dans une comédie sentimentale dépressive et discursive, analyse malicieuse et cruelle des affres amoureuses d'une quinquagénaire d'aujourd'hui. Fausse adaptation des *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes, revisité par Christine Angot qui co-signé le scénario avec Claire Denis, il est pourtant bien question dans ce film de fragments, ceux de la vie amoureuse totalement décousue d'Isabelle, divorcée, un enfant et qui cherche un amour. Un vrai et pas un de ces plans foireux qu'elle cumule : l'amant-goujat (joué par Xavier Beauvois, le one-shot ultra-complexe (Nicolas Duvauchelle), le galeriste pédant (Bruno Podalydès), l'intriguant (Alex Descas) ou le voisin courtois et évasif (Philippe Katerine). Tous ces hommes ne cherchent qu'une aventure sexuelle quand Isabelle attend l'amour avec un grand A.

Gros plans sur le radieux visage de Juliette Binoche qui trouve ici un de ses plus beaux rôles, truculence des dialogues terriblement contemporains dans leur cynisme, leur vacuité et leur hypocrisie. So 2017 !



Très séquencé, *Un beau soleil intérieur* enchaîne les relations foireuses d'Isabelle (et du coup les caméos) mais jamais ne les empile. Claire Denis, futée, joue divinement des transitions. Des scènes restent longtemps en tête : celle d'une danse de drague en discothèque provinciale et puis la scène finale où Gérard Depardieu, radiesthésiste qui sent l'escroc promet un avenir radieux à Isabelle. Aussi radieux qu'un beau soleil intérieur. Le face-à-face Binoche-Depardieu est anthologique. Eux qu'on pensait brouiller par des mots déplacés du grand Gégé font là de formidables retrouvailles. **(sortie en salles le 27 septembre).**

De la Tour de Lanterne, vestiges des fortifications médiévales qui protégeaient le port de La Rochelle s'échappent des cris d'effroi. Et pour cause **Alfred Hitchcock** y a élu domicile, tout au moins l'exposition des affiches originales de ses principaux films. Incontestablement ces derniers ont inspiré de très nombreux illustrateurs et ceci dans le monde entier. De styles très différents suivant les époques ou les cultures graphiques propres à chaque pays, les affiches de ces longs- métrages témoignent de l'imagination débordante du « Maître du suspens » dans le domaine de l'effroi et de l'érotisme ainsi que de son empreinte laissée à jamais dans l'inconscient du spectateur. Dans l'espace confiné du second étage de la tour trône une vingtaine de ce matériel publicitaire sur papier glacé appartenant au collectionneur Claude Bouinq, le tout sobrement et astucieusement mis en scène. Au sortir de l'expo vous vient l'irrépressible envie de revoir l'intégralité d'une filmographie 4 étoiles, ce qui tombe bien car le festival rochelais la programme cette année.

Excellent surprise que ce **Kiss and Cry** de Lila Pinel et Chloé Mahieu où l'on suit Sarah, 15 ans, qui reprend le patin de haut niveau au club de Colmar, sans trop savoir si elle le fait pour elle ou pour sa mère. Elle retrouve la rivalité entre filles, la tyrannie de l'entraîneur, la violence de la compétition. Tandis que son corps est mis à l'épreuve de la glace, ses désirs adolescents la détournent de ses ambitions sportives.

Très joli portrait de l'adolescence d'aujourd'hui (décidément après celui des quinques et leurs tourments amoureux de Claire Denis), **Kiss and Cry**, subtil saisissement de ce moment d'émancipation rageur de l'adolescence, possède le réalisme d'un documentaire à laquelle s'ajoutera la poésie d'une œuvre fictionnelle largement due à la candeur de ses interprètes, toutes amatrices et justes. La découverte des jeux amoureux à l'heure de Snapchat à de quoi décontenancer le futur-quadra que je suis tout comme la violence du beach drinking aux cris de « *bois fils de pute, bois fils de pute* », des règlements de compte à grand jets de « *je te pisse sur tes fringues !* » mais au final c'est bien peu que ces bêtises adolescences face à l'horreur des adultes qui brisent ces gamines. Il y a cet entraîneur grande folle, ex-patineur à la carrière trop vite avortée qui n'a de cesse de martyriser ses « grosses vaches » de patineuses, ces parents qui rêvent leur fille en Katarina Witt et qu'importe l'enfance volée.

Mais au final c'est la jeunesse qui décidera de ce qu'elle doit faire de son destin. Kiss and Cry est cet espace où l'athlète, en compagnie de son entraîneur, attend fébrilement ses notes passée l'épreuve. La patineuse doit-elle jubiler ou éclater en sanglots ? Doit-elle kiffer sa vie d'adolescente ou se résigner à enchaîner sans rechigner pirouettes et glissages pour remporter l'or ? À la toute fin du film, alors qu'on l'appelle pour exécuter son programme sur la patinoire francilienne pour les championnats de France, notre héroïne Sarah tranchera entre le kiss et le cry. Quel choix fera t-elle pour son destin ? **Réponse dans les salles le 20 septembre prochain.**

Cédric Chaory.

BRUNO COULAISS AU FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Une rencontre avec le compositeur et un concert du pianiste Jean-Michel Bernard sont au programme

NEWS • PUBLIÉ LE 23/06/2017 PAR FLORENT GROULT



Bruno Coulais sera à l'honneur au détour du programme, comme toujours bien fourni, du prochain Festival International du Film de La Rochelle qui se tiendra du 30 juin au 9 juillet. Ainsi, le dimanche 2 à 10h30, il donnera d'abord une « leçon de musique » en présence du réalisateur Volker Schlöndorff, avec lequel il a travaillé pour **Ulzhan** en 2007. Ce rendez-vous matinal sera animé par l'indispensable Stéphane Lerouge. Le lendemain, à 16h30, le compositeur et pianiste Jean-Michel Bernard revisitera à sa manière quelques-unes des musiques composées par son grand ami, un rendez-vous qui prendra place dans l'amphithéâtre René Coutant du grand aquarium de La Rochelle. Au programme, des extraits de **Microcosmos**, **Océans**, **Voyage à Travers le Cinéma Français**, entre autres petites choses. Ce concert sera également suivi d'une discussion avec le public.

A noter par ailleurs que, pendant le festival, tous les films muets présentés lors d'une grande rétrospective Alfred Hitchcock feront l'objet d'autant de ciné-concerts : neuf seront ainsi accompagnés au piano par le musicien Jacques Cambra, tandis que **The Ring** (Le Masque de Cuir), daté de 1927, bénéficiera d'une création originale du chanteur et compositeur Arnaud Fleurent-Didier.



Home > CINEMA > ACTUS CINEMA > Festival International du Film de La Rochelle, le festival cinéma de l'été

CINEMA ACTUS CINEMA

Festival International du Film de La Rochelle, le festival cinéma de l'été

By Quentin Rivet - 8 juin 2017

La 45 ème édition du Festival International du Film de La Rochelle vient de dévoiler sa programmation proposant un festin de de films venu des 4 coins du monde. Avants premières, exclusivités, hommages et rétrospectives, le Vieux Port devient du 30 Juin au 9 Juillet la Mecque du cinéma international et de sa richesse.

Crée en 1973, le Festival International du Film de La Rochelle est devenu un carrefour incontournable du 7 ème art présentant aux festivaliers une sélection massive de films d'hier et d'aujourd'hui afin de nourrir toutes les passions. Prenant place sur le Vieux Port, cette 45ème édition qui aura lieu du 30 Juin au 9 Juillet n'a pas dérogé à la règle en programmant plus de 200 films via des avant-premières, des hommages et des rétrospectives, reflets de la diversité internationale. Ce festival est non compétitif afin que les réalisateurs et leurs films soient présentés sur un plan d'égalité pour le plus grand bonheur du public.

Les films qui ont marqué la 70ème édition du festival de Cannes seront à l'honneur avec comme événements les avant-premières de *The Square* de **Ruben Östlund** (Palme d'Or 2017) et de *120 battements par minutes* de **Robin Campillo** (Grand Prix du Jury 2017), coup de coeur de la compétition cannoise. Les oubliés du palmarés seront aussi projetés tels que *Vers la lumière* de **Naomi Kawase** et *Happy End* de **Michael Haneke**. Les festivaliers pourront aussi découvrir lors de ces avant-premières les pépites des sélections parallèles cannoises lors des projections d'un *Beau soleil Intérieur* de **Claire Denis** ou le lauréat de la caméra d'or, *Jeune Femme* de **Léonor Seraile**. *Barbara* de **Mathieu Almaric** – présenté à la Quinzaine des réalisateurs – ouvrira le festival en présence de l'acteur-réalisateur. Les vainqueurs de la dernière berlinal (Festival International du Film de Berlin) ne seront pas en reste avec la projection pour la première fois en France d'*On Body and Soul* de **Ildikó Enyedi** (Ours d'Or 2017) et *Été 93* de **Carla Simon** (Ours d'Or du meilleur premier film 2017).

Des hommages seront rendus à des figures du cinéma d'auteur tels que le français **Laurent Cantet**, le japonais **Katsuya Tomita** (qui dévoilera *Bangkok Nites*), le roumain **Andrei Ujica** et le colombien **Ruben Mendoza**. Des rétrospectives seront consacrées à **Andrei Tarkovski**, **Alfred Hitchcock** et **Michael Cacoyannis**. Un focus sera spécialement dédié au cinéma israélien contemporain en 16 films et des classiques restaurés qui seront également au programme. Et pour les nostalgiques des années 90 et du perfecto, une nuit thématique « *Une nuit avec Schwarzy! Arnold dans tous ses états* » avec la projection des grands succès d'**Arnold Schwarzenegger** et la diffusion pour la toute première fois en France de *Terminator 2* de **James Cameron** en 3D.

Radios - Télévisions

Radios

FIP / Certains l'aiment FIP Annonce du festival	diffusion le 22 juin
France Bleu / C'est la vie à La Rochelle Interview de Claude Bouniq (exposition d'affiches d'Hitchcock)	diffusion le 29 juin
France Bleu La Rochelle / Cap à l'Ouest Interview de Volker Schlöndorff, Valérie Mairesse et Prune Engler	diffusion le 1 ^{er} juillet
France Bleu La Rochelle / Les Talents de L'Ouest Interview de Cyril Brody et Olivier Peyon	diffusion le 5 juillet
France Culture / La grande table Annonce du festival dans une interview de Stanislas Nordey	diffusion le 27 juin
France Culture / Plan Large Emission spéciale - Interview de Prune Engler, Alain Cavalier et Volker Schlöndorff	diffusion le 1 ^{er} juillet
France Inter / Boomerang avec Augustin Trapenard Annonce du festival par Yolande Moreau	diffusion le 3 mai
France Inter / On aura tout vu Interview de Laurent Cantet	diffusion le 24 juin
France Inter / L'Heure bleue Interview d'Alain Cavalier	diffusion le 28 juin
France Inter / On s'fait des films Interview de Bruno Coulais et Alain Cavalier	diffusion le 14 août
Radio Collège Avec Arnaud Dumatin, des étudiants de CultureLab, Olivier Peyon et Cyril Brody	diffusion le 6 juillet
RCF / La Matinale Interview de Prune Engler	diffusion le 30 juin
TSF / Le Journal Interview de Stéphane Lerouge	diffusion le 29 juin

Télévisions

Arte / Le Journal

Sujet avec interview de Prune Engler, Stéphane Lerouge et Stéphane Goudet

diffusion le 5 juillet

France 3 Nouvelle-Aquitaine / Le Journal

Sujet sur Bruno Coulais avec interview

diffusion le 4 juillet

France 3 Nouvelle-Aquitaine / Le Journal

Sujet sur Hitchcock avec interviews de Claude Bouniq et Rui Nogueira

diffusion le 5 juillet

France 3 Nouvelle-Aquitaine / Le Journal

Sujet sur les Moomins avec interview de Xavier Picard

diffusion le 6 juillet

TV7 Bordeaux

Sujet avec interview de Prune Engler, Hubert Charuel et Yves Jeuland

diffusion le 27 août